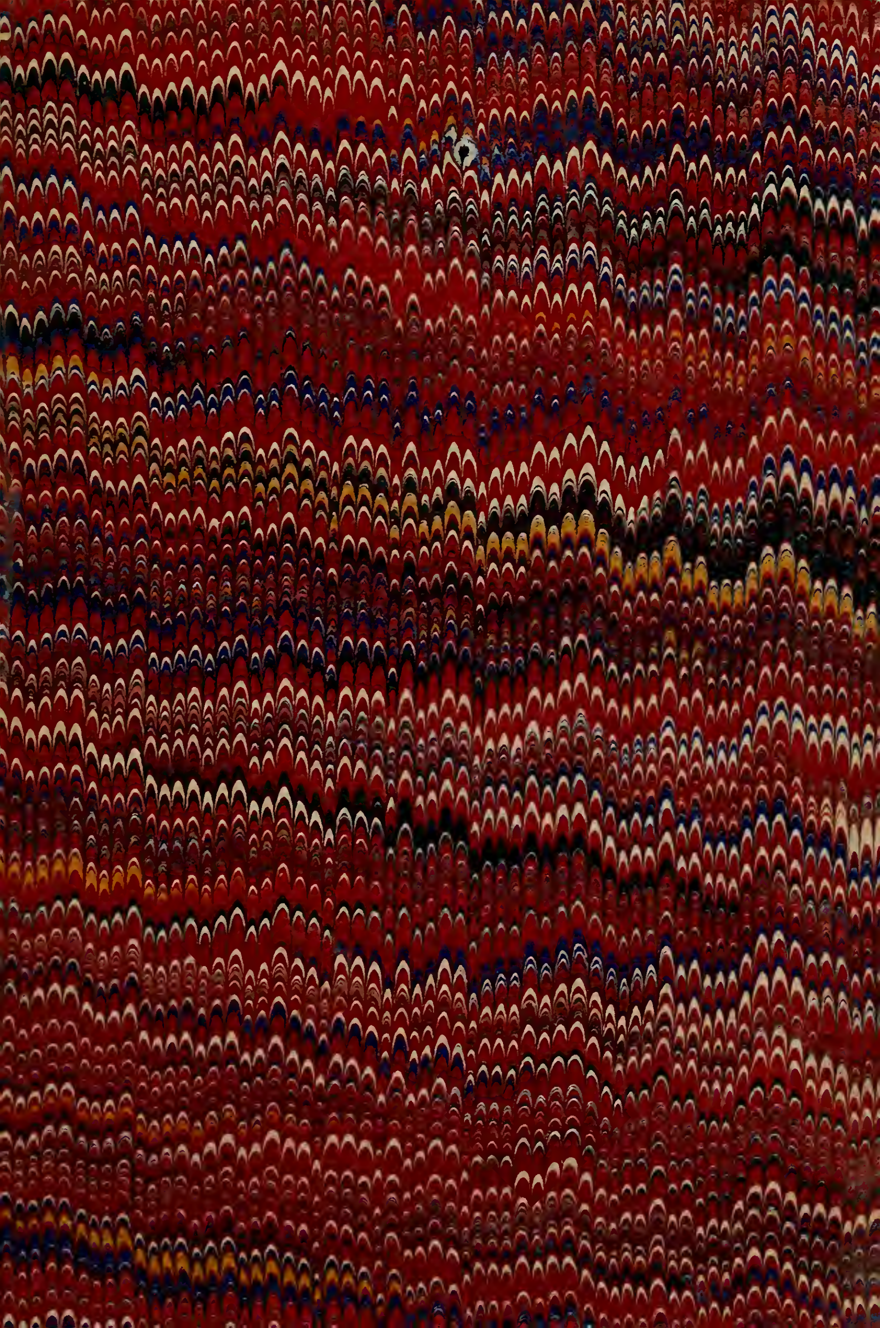



ZOLA
CONTRE
ZOLA
Par Ant. LAPORTE

ZOLA CONTRE ZOLA



AVIS ESSENTIEL

Cet ouvrage, en raison de son caractère érotique, n'a été tiré que pour les souscripteurs.

10 exemplaires sur japon. **15** *fr.*



ZOLA contre ZOLA

EROTIKA NATURALISTES

DES

ROUGON-MACQUART

PAR

Ant. LAPORTE

Auteur de *l'Histoire littéraire du XIXe siècle*, directeur du *Collaborateur illustré des érudits et des curieux*, etc., etc.



PARIS

LIBRAIRIE A. LAURENT-LAPORTE

35 *bis*, rue des Saints-Pères

—

1896

A M. Émile ZOLA

L'HEUREUX ET FORTUNÉ PÈRE DE LA NOMBREUSE FAMILLE DES ROUGON-MACQUART

Monsieur,

Comme beaucoup d'écrivains du jour, et comme vous-même, qui, sans crier gare, faites la copie des autres, j'eusse pu, sans dénoncer ma bonne action, adopter cet enfant, Zola contre Zola, *et le présenter comme mien. Mais plus juste, sinon aussi modeste, je vous rends ce que j'ai pris dans vos œuvres, ou mieux, je reconnais loyalement que cet enfant littéraire, dont je vous fais hommage, est vôtre. Il me doit tout au plus sa nourriture et son habillement.*

En bonne et attentive nourrice, j'ai élevé au biberon ce fils naturel et naturaliste de vos œuvres libertines. Je l'ai mis solidement debout sur ses jambes folichonnes ; il est venu à point, sinon en bon point ; en un mot, il est tout le portrait de son père intellectuel. Vous ne pouvez le renier. S'il est grossier, ivrogne, débauché, ordurier, insolent, dans ses vices, jusqu'au cynisme le plus effronté, s'il manque même de sens moral, *ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.*

Ses mœurs, résultat monstrueux de cet atavisme naturaliste, dont vous rendez la nature *humaine la vic-*

time inconsciente et responsable, sont tellement corrompues, que, ne pouvant rien en faire de bon, je vous le retourne. Il fera sûrement honte à son père. Mais que voulez-vous? c'est le châtiment des pères faibles, égoïstes et ambitieux, qui calculent sur les vices de leurs enfants, d'avoir à en rougir.

Oui, Monsieur, ce livre, emprunté à vos livres, est bien plus vôtre que mien, il est donc juste que je vous en fasse hommage : tibi dedicare jussit justitia. *Certes, vous eussiez dû veiller plus scrupuleusement sur ses mœurs, et s'il vous était impossible d'en faire un* honnête livre, *votre devoir vous imposait, par mesure de sécurité sociale, de le mettre dans une maison de correction ou de le faire engager dans une compagnie de discipline. Vous ne l'avez pas fait, tant pis pour vous, et surtout tant pis pour la société qui le fréquente ou qui le tolère. Le livre* libre *est comme la fille libre, qui racole d'autant plus de clients, qu'elle émoustille davantage leurs appétits par la promesse de galanteries faisandées.*

On dit qu'un jeune universitaire va publier prochainement les Pages choisies *de vos œuvres.*

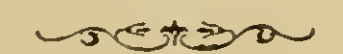
Ce sera fin, exquis et délicat comme un premier rêve de jeune vierge. Mais je doute que ces aromes littéraires, destinés à parfumer les odeurs âcres et violentes des Passages fortement épicés, *que j'offre ici, aient autant de succès et de vogue que ces derniers. Non, ce n'est pas un granule infinitésimal de rêve, mêlé d'un soupçon d'amour et d'une ombre de plaisir, qui pourra combattre et enrayer la pornographie, vulgarisée par vos nombreux ouvrages. Il est des gens que tente moins la primeur des vierges que le bouquet.... des vices. Mais, il fallait un pendant, ou plutôt un déri-*

vatif, à ce livre : Zola contre Zola, et on a trouvé : Zola pour Zola, ou Pages choisies *contre* Pages pourries. *Les premières n'excuseront pas les dernières. Vous êtes condamné, Monsieur, au succès que vous avez voulu et cherché, au succès de l'immoralité. Vous continuez, ne vous en déplaise, en le pimentant d'une ordure spéciale, le genre de l'Arétin et du marquis de Sade, c'est votre affaire, mais mon devoir d'honnête écrivain, quoi que vous en ayez dit, est de coopérer à l'assainissement de la moralité publique, en faisant connaître votre immoralité littéraire. Ce travail s'adresse à tous, mais n'éclairerait-il qu'un seul lecteur, sur les dangers que présentent vos œuvres, que je serais suffisamment récompensé de m'être imposé la pénible fatigue de cet écœurant recueil.*

Recevez, Monsieur et Confrère, avec mes regrets de ne pouvoir vous offrir mieux, l'assurance de mon impartiatité la plus indépendante.

A. LAPORTE.

5 octobre 1896,
Jour de l'arrivée du Tzar en France.



POURQUOI CE LIVRE SUR ZOLA

Chaque livre, comme son auteur, doit avoir sa raison d'être, son histoire : il est l'effet qui justifie, qui honore ou qui condamne sa cause ; par conséquent, il est bon ou mauvais. De là, la nécessité, pour apprécier loyalement un ouvrage, de l'étudier et de le juger, non seulement, par lui-même, mais par son auteur. Le livre fait le geste, le beau geste même parfois, mais l'auteur seul le provoque et le conduit. Nos pères, qui mettaient en première page, bien en vedette, le portrait de l'écrivain et, en frontispice, les principales reproductions *imagées* du livre, avaient compris ce lien intime, qui enchaînait l'un à l'autre et qui établissait leur réciproque responsabilité. Le lecteur pouvait, avant de lire, se faire une idée des deux, et s'arrêter dès le début, ou continuer sur une impression favorable. C'était un usage naïf qui avait son excuse dans sa naïveté même. Les éditeurs ne le font plus aujourd'hui, ou le font avec tellement de luxe et si peu de vérité, qu'on n'est que mieux trompé sur le genre du livre et sur le caractère de l'auteur.

En attendant une critique plus impartiale que celle

qui panache le journalisme de toutes ses couleurs et une communion plus franche, entre le livre, l'auteur et le lecteur, je tiens, pour expliquer la qualité de *bon toqué*, dont m'a honoré Émile Zola, dans une interview, à donner la genèse de ce dernier ouvrage sur lui.

Au lendemain de nos désastres, où ayant vu tomber, victimes de la guerre et de ses cruautés, les meilleurs des miens et les plus aimés, et où ayant perdu une situation laborieusement acquise, je recommençais péniblement mon métier de librairie, un chanoine et un journaliste m'accusèrent de vendre des ouvrages obscènes, ou plutôt me dénoncèrent, à grand fracas, dans un journal, très lu, *l'Univers*, comme démoralisateur de la société et surtout de la jeunesse. Du fait, d'avoir catalogué l'abbé de Choisy, habillé en femme, l'abbé Du Laurens, auteur de *la Chandelle d'Arras* et du *Balai*, *la Mœchialogie du chartreux Debreyne*, ex-médecin, les *Diaconales* de Mgr Bouvier, etc., j'avais si atrocement émasculé, en 1873, les soldats de 1870, qu'avant d'écrire, j'étais l'éditeur responsable de toutes les lâchetés de l'Empire. Je fus tellement indigné de cette mauvaise *foi* et tellement éprouvé, par cette indélicatesse, dans mon commerce et dans mon honneur, que je me consacrai, dès ce moment, longuement, à l'étude des ouvrages obscènes et de l'immoralité littéraire. Deux ouvrages sortirent de ces recherches : La Bibliographie clérico-galante, description des livres immoraux, écrits par des

membres du clergé, et la Bibliographie jaune, étude rabelaisienne sur la littérature des accidents conjugaux.

Généralisant mes documents sur cette branche pourrie de la littérature, je me trouvais forcé d'adopter ce quasi-axiome littéraire : Les livres sont presque toujours la manifestation écrite de l'esprit et des mœurs de l'époque où ils paraissent. C'est facile à comprendre : un auteur qui vise à un succès probable, sinon certain, marche avec son siècle ; il est, ou le flatteur, ou le complaisant, ou le correcteur de ses goûts. Dans cette étude de la littérature corruptrice, trois dates me frappèrent surtout : le XVI[e] siècle, époque de dissolution religieuse, où Luther, par le schisme, et l'Arétin, par le pamphlet obscène, attaquèrent, tout en les imitant, les mœurs dépravées de l'Église et de la noblesse ; le XVIII[e] siècle, 1789-92, ces années sanglantes qui virent tomber les têtes les plus hautes, sous le couteau de la guillotine, avec le sourire sceptique de Voltaire sur les lèvres, où le marquis de Sade écrivit ses obscénités sanguinaires, dans les pages souillées de boue et de sang, de *Justine* et de *Juliette ;* et le XIX[e] siècle, 1873, où Zola, au lendemain de nos désastres patriotiques, donna en pâture aux vaincus découragés, les trompeuses et honteuses satisfactions d'une immoralité ordurière. Ces trois écrivains, aux fronts stigmatisés du timbre de l'érotisme, sont les produits des hontes fangeuses de leurs siècles. Comme Vénus est sortie

de l'écume de la mer, ils sont sortis de l'égout des crimes et des voluptés ordurières.

L'Arétin, de Sade et Zola, ou Étude sur l'immoralité littéraire aux XVIe, XVIIIe et XIXe siècles, ouvrage que j'ai annoncé dans le *Collaborateur illustré*, répondait à ces études sotadiques. Mais, comme on ne lit pas l'Arétin, enveloppé dans l'italien comme dans une triple cuirasse; très peu de Sade, que défendent sa rareté et l'élévation de son prix, mais qu'on lit beaucoup Zola, qui sollicite, à prix réduit, toutes les bourses et tous les appétits curieux, j'ai cru plus utile à nos mœurs, de le mettre, *seul*, à *nu*, en face de ses admirateurs et de ses amateurs. Quand les rues sont mal tenues et que les égouts mal nettoyés répandent leurs miasmes dans la ville, on se plaint de l'insalubrité publique, on crie contre les négligences de l'administration, ne doit-on pas assainir, avec le même soin, la littérature malsaine? La santé morale a-t-elle droit à moins d'intérêt et de précautions que la santé physique? Les médecins signalent tous les jours les dangers de l'alcoolisme et des mauvaises odeurs; pourquoi le psychologue et le philosophe hésiteraient-ils à percer, de leur plume sévère et impartiale, les bubons contagieux des érotomanes qui sacrifient les mœurs publiques à leur vanité et à leur avarice? Que d'écrivains ne doivent leur vogue et leur succès qu'à leurs livres spécialement et particulièrement épicés! Toute littérature érotique est dangereuse, mais, elle fera d'autant plus de victimes, qu'elle sera plus répandue et que, par sa trivialité

licencieuse, elle sera plus à la portée des masses. Non seulement, le peuple, peu familier avec les galanteries savantes, mais les gens du monde, affriandés par les canailleries d'une débauche crapuleuse, lisent, avec ardeur et fièvre, les romans naturalistes. C'est ainsi que s'explique le grand tirage de l'*Assommoir*, de la *Terre*, de *Germinal*, de *Nana* : ils sont beaucoup lus parce qu'ils sont plus crus que les autres. Dans tous les livres de Zola, en dehors d'un langage excrémentiel et de nombreux passages scandaleux, qu'y a-t-il? sinon des descriptions et des citations extraites de Roret, de Joanne, de Claude Bernard, de Denis Poulot, de Boissier, de Pétrone, d'ouvrages scientifiques et spéciaux? Bien que Zola ait prétendu qu'il ne *lisait pas*, il n'existe pas une ligne, dans son œuvre, qui ne rappelle au souvenir d'un lettré ou d'un érudit, un auteur plus ou moins pillé par lui.

Mais, de même souvent qu'on s'occupe plus du torrent, né d'un orage, qui emporte dans ses eaux fangeuses les maisons, les arbres, les troupeaux, les moissons et les hommes, que de ses victimes; ainsi, ne voyant que l'ensemble colossal de l'œuvre de Zola, on oublie tout ce qu'il a enlevé, dépouillé, arraché violemment, pour grossir son torrent littéraire, et on le félicite indirectement d'avoir fait l'honneur aux spoliés de leur prendre leur bien. Quand, la critique future aura fait, avec indépendance, la part de son succès de mauvais aloi, il ne restera à l'acquit de ce compatriote de l'Arétin que

deux mauvaises actions : d'avoir, dans ce qu'il a de mieux, plagié ses contemporains, et, dans ce qu'il a de pis, peint et exagéré les mœurs honteuses les plus viles de notre époque. Les amis et les admirateurs d'Émile Zola s'extasient trop devant sa fortune, et ne lisent pas assez ses livres : ils mettent l'auteur à la place de son œuvre. Pauvre, il ne serait pas lu ; riche, on dévore ses livres. Mais, dit-on, il a été pauvre, très pauvre, et pourtant il n'y a, en littérature, de succès que pour lui. Aujourd'hui, oui. Mais, avant *l'Assommoir*, qui l'a lancé (et qui est bien plus l'œuvre de Denis Poulot, l'auteur du *Sublime*, que la sienne), il avait écrit *les Contes à Ninon*, *la Confession de Claude*, *Thérèse Raquin*, *les Mystères de Marseille*, était-il connu, se vendait-il? Non. Il avait essayé, pourtant, de la note galante ; mais, comme elle n'était pas suffisamment épicée, qu'elle ne sentait pas encore assez l'odeur du ruisseau, rien ne se vendait ; son éditeur, Lacroix, ne faisait pas même ses frais.

Un auteur arrive rarement au succès près de ses contemporains, par son talent et surtout son génie ; s'il réussit, il le devra à une cause accidentelle, à un scandale presque toujours. Voyez seulement ce XIXe siècle, qui a produit plus d'écrivains, en tout genre, que n'en ont vu les quatre précédents, si riches en célébrités littéraires, historiques, etc. ; combien en reste-t-il de cette légion d'illustrations contemporaines? Que sont devenues toutes ces renommées qui soulevaient tant de bruit autour

d'elles ? A part, cinq ou six figures qui domineront ce siècle, et quelques autres, presque effacées, qui s'éclaireront d'un rayon de leur gloire, où iront toutes ces réputations surfaites, emportées et disparues comme des feuilles légères ?

Voilà, je ne veux pas établir de comparaison, je me contente d'un simple rapprochement ; qu'êtes-vous, à côté de Charles Nodier, de Paul Lacroix, de Gérard de Nerval, d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié, de Beyle, de Mérimée, de George Sand, de Jules Sandeau, d'Octave Feuillet, de Paul Féval, etc., je choisis, ceux-là de préférence à tous autres, parce qu'ils sont moins loin de vous, et néanmoins, qu'écrit d'eux la presse et qu'en pense le public ?

Personne n'a été plus habile qu'Edmond de Goncourt pour se *faire une bonne publicité* : vivant, tous les journaux le louaient : mort, tous le discutent ; enterré, personne n'en parle plus. Comptez-vous sur plus de partialité ? Si quelque chose vous sauve de l'oubli et vous mène au seuil de l'immortalité, ce sera ce qui perd les autres et vous perd vous-même : l'immoralité de vos livres.

Que pense Zola de lui-même et de ses écrits

Je ne peux toucher à Zola sans que ses amis et lui ne m'accusent d'envie, de partialité, de lèse-littérature, voire même de servilité complaisante ; ils

poussent l'impertinence jusqu'à me représenter le valet à tout faire de l'Académie. Comme si elle avait besoin de moi pour défendre son honneur, ou que j'eusse besoin d'elle pour me dévouer à celui des lettres. Ce procédé est peu littéraire : ou je dis *faux*, ou je dis *vrai*. Si je dis *faux*, qu'ils relèvent mes erreurs, qu'ils réfutent mes allégations ; mais si je dis *vrai*, qu'importe qui je suis et ce que je suis : pauvre, publiciste ou libraire ? La vérité reste toujours la vérité, indépendante de celui qui l'écrit. L'essentiel est, en lui donnant toute sa force et tout son éclat, de la présenter comme elle le mérite.

Zola ne le comprend pas et ne l'entend pas ainsi ; du moins, l'article paru dans le *Figaro*, vendredi 28 février 1896, sous le titre : *Le Crapaud*, m'autorise à le penser. Il en ressort, en effet, dans un style forcé et martelé à froid, avec une rage concentrée, deux faits : l'oubli de ses critiques acerbes, publiées contre ses confrères, et son désespoir bilieux et grossier contre les critiques, que lui administrent un peu vertement, chaque jour, les journalistes et les écrivains. Il était heureux de mordre, mais il est bien plus malheureux d'être mordu. Il crache toute sa colère naturaliste et toute sa haine orgueilleuse contre l'article *bête*, contre l'article *empoisonné* et contre l'article *fou*. Il est riche, il est célèbre, il est le roi des écrivains du jour, et, l'article bête le déclare idiot, l'article empoisonné le signale comme impuissant et plagiaire, et l'article

fou le marque au front du stigmate d'immoralité. Ce crapaud d'hier, ce crapaud d'aujourd'hui, il déclare qu'il l'avale avec l'empressement d'un malade, qu'il le hume comme un remède nécessaire à sa vigueur, à sa santé et à sa joie, et qu'il attend avec impatience le crapaud de demain.

Maître, en voilà un.... crapaud, choisi soigneusement dans votre laboratoire littéraire. Comme, personnellement, je ne vous veux que du bien, je souhaite qu'il vous entretienne en vigueur, en santé et en joie, et qu'il aide à prolonger longuement votre vie. « Car, dites-vous, le jour où mon crapaud me manquera, c'est que ma fin sera prochaine, et que ma dernière bonne page sera écrite. » Si, pour vivre longtemps et écrire de bonnes pages, il ne lui faut tous les jours qu'un nouveau crapaud, il peut être sûr, tant qu'il écrive, qu'il vivra plus longtemps que ses livres. L'Académie, les journalistes et les critiques le fourniront copieusement de crapauds ; il n'aura que l'embarras du choix.

L'Académie, pour sa part, lui en doit une sérieuse provision, pour cet *entrefilet*, qu'il écrivait en *1869*, dans la *Tribune* : « L'Académie est de nouveau en mal d'académicien. Les couches, dit-on, seront conduites par M. Guizot. Je désire qu'elles soient des plus laborieuses.

« On a tout dit contre cette vénérable Académie qui mourra un jour au milieu d'une quinte de toux. Le mieux serait de se déclarer satisfait à chaque homme médiocre qu'elle appelle à elle. Quand les

quelques écrivains de mérite qu'elle renferme encore n'y seront plus, il deviendra aisé de la tuer d'une chiquenaude.

« MM. Michelet et Littré ont compris cela. Ils se gardent bien de se présenter. »

Pour cette couleuvre, d'autres diraient pour cette vipère, car c'était plus qu'un crapaud, croyez-vous que l'Académie vous doive un plat d'écrevisses.... en cabinet particulier? A cette pauvre vieille maquillée, ridée et toussante, il faut l'infusion d'une autre littérature que la vôtre, corrompue et tarée, pour l'affermir contre les chiquenaudes et les coups de pied au derrière.

Un passage pris dans le roman expérimental : *l'Argent dans la littérature*, page 188, accentue, par sa verve satirique, les droits que se réservait, dès cette époque, Zola, à l'indulgence complaisante de l'Académie : « L'Académie a cessé d'exister, j'entends comme force et comme influence dans les lettres. On se *dispute* toujours âprement les *fauteuils*, de même qu'on se dispute les *croix*, par ce *besoin de vanité* qui est en nous. Mais l'Académie ne fait plus *loi*, elle perd même toute autorité sur la langue. Les prix littéraires qu'elle distribue ne comptent pas pour le public; ils vont le plus ordinairement à des médiocrités, ils n'ont aucun sens, n'indiquent et n'encouragent aucun mouvement. L'insurrection romantique s'est produite malgré l'Académie, qui plus tard a dû l'accepter; aujourd'hui le même fait est en train de se produire pour l'évo-

lution naturaliste : de sorte que l'Académie apparaît comme un obstacle mis sur la voie de notre littérature, que chaque génération *doit écarter à coups de pied :* après quoi l'Académie se résigne. Non seulement, elle n'aide à rien, mais elle entrave, et elle *est assez vaine et assez faible pour ouvrir les bras à ceux qu'elle a d'abord voulu dévorer.* Une institution pareille ne saurait donc compter dans le mouvement littéraire d'un peuple; elle n'a ni signification, ni action, ni résultat quelconque. »

Sur ce, Messieurs de l'Académie, concluez! Si, non seulement il vous faut un régime suivi de chiquenaudes, mais encore une gymnastique énergique de coups de pied.... quelque part, faites-vous servir, l'homme aux crapauds vous fera les *honneurs* de son remède.

Un écrivain. considéré comme *arrivé*, ne manquera jamais de publicité, mais si jamais, par impossible, les journalistes et les critiques faisaient silence autour de ses livres, ce dont il ragerait encore plus que d'être contesté, il n'aurait pour entretenir les nécessités de son hygiène, qui exige l'absorption journalière d'un crapaud, qu'à s'avaler lui-même, je veux dire qu'à s'administrer sa littérature.... crapaudine.

Aucun crapaud si *pustuleux*, si *verdâtre*, si *gluant* qu'il puisse être, ne vaudra les *pastilles d'ambroisie* qui se dégagent de son naturalisme et qui lui *donnent à l'avance le divin goût de l'immortalité.* Quel crapaud que ce crapaud dont il savoure si béate-

ment les *douceurs !* Avaler, humer, déguster avec tant de joie un crapaud chaque matin, et se sentir encore un estomac assez vigoureux pour digérer un fauteuil, quel appétit phénoménal !

Ces lignes et ces mots soulignés sont de Zola ; lui seul pouvait s'accorder ces fantaisies littéraires, qu'il eût été injuste et inconvenant de lui prêter : *cuique suum.*

Ses livres ne sont pas immoraux parce qu'il a du talent et qu'il écrit pour les siècles

Bien que ses livres moralement, littérairement et linguistiquement, ne sentent pas bon, il a la prétention, sous le prétexte d'écriture artiste, d'étude du document humain, de servir, avec l'étiquette de naturalisme, un genre de littérature qui est une insulte à la pudeur publique. Zola, est-il le produit des mœurs fangeuses de notre époque, ou nos mœurs sont-elles la résultante ordurière de ses œuvres ? C'est une question psychologique dont j'ai cherché la solution dans le *Naturalisme, ou l'Immoralité littéraire :* Zola, l'homme et l'œuvre. Mais pour ceux qui n'ont pas lu cette étude critique, je reproduis ce passage du Roman expérimental, page 366, qui les fixera sur ce que pense Zola de l'immoralité.

« Spéculation ignoble, école de perversion, disent les confrères indignés. Mon Dieu, je voudrais bien voir un auteur qui refuse à ses clients ce que ceux-ci

lui demandent. Par ces temps *d'aplatissement* aux pieds du public, la littérature n'est-elle pas une immense *flagornerie* à l'adresse des lecteurs? En politique, en littérature, en art, où est donc la feuille qui se plante au milieu de la route et qui résiste au *grand courant de la sottise et de l'ordure humaines*? Puisque toutes les folies, puisque tous les appétits ont des organes, pourquoi donc la *polissonnerie* n'aurait-elle pas le sien? On croirait vraiment que la morale ne réside que dans *notre pudendum*.... On m'accuse carrément de faire mal tourner le siècle; pourquoi ne dit-on pas aussi que j'ai inventé le vice? Les écrivains de race, qui ne se demandent pas une seconde si les femmes rougiront ou non, n'écrivent que pour une classe, *ils ont l'ambition d'écrire pour les siècles*. Les convenances, les sentiments produits par l'éducation, le salut des *petites filles* et des femmes chancelantes; les règlements de police et la morale patentée des *bons esprits*, *disparaissent et ne comptent plus*. Ils vont à la vérité, au chef-d'œuvre *malgré tout*, *par-dessus tout*, *sans s'inquiéter du scandale de leurs audaces*. Les sots qui les accusent de calcul ne sentent pas qu'ils ont l'unique besoin du génie et de la gloire. Et lorsqu'ils ont mis debout leur monument, la *foule béante* les accepte dans leur *nudité* superbe, *comprenant enfin*. Je ne souhaite de la morale à personne; mais je souhaite même à mes adversaires beaucoup de talent, ce qui serait beaucoup plus agréable pour nous.... On est très coupable quand

on écrit mal ; en littérature, il n'y a que ce crime qui tombe sous mes sens. Je ne vois pas où l'on *peut mettre la morale* lorsqu'on prétend la mettre ailleurs. Une phrase bien faite est une bonne action. Pour moi, *l'ignoble commence où finit le talent.* Je n'ai qu'un *dégoût, la bêtise.* »

Cette profession *de foi* littéraire, est peut-être la page la plus folle, la plus orgueilleuse, ou la plus criminelle. qui jamais ait été écrite. Voltaire avait du talent, et pourtant il criait comme un beau diable quand on l'accusait d'avoir écrit *la Pucelle :* de Sade possédait le génie de l'érotisme.... et néanmoins, il se défendait, en enragé, d'être l'auteur de *Justine et Juliette, ou les Malheurs de la vertu.* Et, vous, qui avez ramassé, dans le ruisseau, les mots les plus orduriers et peint la débauche la plus ignoble, vous ne voyez pas où l'on peut mettre la valeur morale, si on ne la met pas là. *Une phrase bien faite est une bonne action :* peut-on s'amnistier du crime d'immoralité avec plus de désinvolture ? Qu'importe le salut des petites filles, des femmes chancelantes et de la société, puisque la *polissonnerie* a un organe et, qu'au lieu d'y avoir crime. il y aura vertu, si on le satisfait avec talent. *Pour moi, l'ignoble commence où finit le talent;* par conséquent, si un assassin tue avec talent. avec tous les raffinements du meurtre, non seulement, il est excusable, mais il est admirable : *Je n'ai qu'un dégoût, c'est la bêtise.* Tuez, violez, trompez, volez, usez et abusez de tous les vices, de toutes les passions et de tous les cri-

mes, mais faites-le avec talent, beaucoup de talent, et vous serez très agréable au chef des naturalistes, qui n'a de *sens* que pour le.... succès.

Cette page vaut un volume de commentaires ; je laisse aux lecteurs le soin de l'étudier et d'en tirer tout le venin littéraire qu'elle renferme. Il faut avoir perdu toute notion de l'honnête, ou bien mépriser son siècle, pour oser livrer à la publicité, une excuse aussi immorale, de tous les méfaits littéraires. L'histoire des lettres, jusque dans ses scandales les plus flétris, n'a jamais fourni un document professionnel aussi coupable. Certes, il a été imprimé de nombreux ouvrages galants, obscènes et même orduriers, mais, ou l'auteur désavouait son œuvre, ou l'éditeur la vendait, sous le manteau de la cheminée, ou le règlement de police la pourchassait avec ardeur. Mais jamais on n'a sollicité les appétits sensuels du public, avec le cynisme de Zola, qui, se déclarant un homme de génie, *purifie* sa littérature *putride*, en lui infusant son talent. Si, émule de Pasteur, il espérait enrayer le microbe de l'immoralité, en le piquant avec des microbes littéraires, graduellement sadisés, on pourrait excuser sa folie ou ses prétentions. Mais vouloir sauver la société, de la débauche, par la peinture lascive et licencieuse, d'une débauche plus outrée, sous le prétexte, qu'il le fait avec talent, n'est-ce pas renverser toute la logique psychologique, ou plutôt n'est-ce pas être.... Zola? — Zola, qui, immoralement, procède de l'Arétin, le pamphlétaire satirique, par ses virulences acerbes

et obscènes, contre certaines classes de la société, et du marquis de Sade, l'érotomane fangeux, par la crudité et l'ordure de ses peintures perverses et immondes.

En promenant nos ciseaux à travers les trilles, les arpèges orduriers et autres fioritures lascives, qui sont le principal piment, ou plutôt le seul attrait, de ses romans naturalistes, il nous a été impossible de n'y pas voir, sous le prétexte d'études documentaires, de science expérimentale sur l'homme, le parti pris de spéculer sur les vices et les passions, et d'exploiter la curiosité voluptueuse des blasés. Lui, qui a tant abusé des manuels, a voulu, s'inspirant de tous les livres érotiques, écrire l'encyclopédie du libertinage et constituer le code de la polissonnerie, qui *est un* organe, dit-il, qui a ses besoins comme les autres.

N'a-t-il pas, pour ainsi dire, dans *Rome*, provoqué la condamnation de l'Index, condamnation qui était nécessaire à la vente de son livre ?

« Enfin, pourquoi mon livre, pourquoi pas les livres des autres ? Je n'entends pas à mon tour me faire dénonciateur, mais que de livres je connais, sur lesquels Rome ferme les yeux, et qui sont singulièrement plus dangereux que le mien ! — Nous ne pouvons atteindre tous les mauvais livres, répond monsignor Fornaro, nous en sommes désolés. Vous comprenez, nous n'allons pas faire de la réclame à un tas de livres malsains, en les honorant d'une condamnation particulière. Ils sont légion

chez tous les peuples, et nous n'aurions ni assez de papier, ni assez d'encre pour les atteindre. De temps à autre nous nous contentons d'en frapper un, lorsqu'il est signé d'un nom célèbre, qu'il fait trop de bruit.... — Mais mon livre, mon livre? s'écria Pierre, pourquoi cette poursuite contre mon livre ? — Je vous l'explique autant que cela m'est permis, mon cher monsieur Fromont. Vous êtes prêtre (alias chef d'école), votre livre a du *succès*, vous en avez publié une édition à bon marché qui *se vend très bien*, et je ne parle pas du *mérite littéraire* qui *est remarquable, un souffle de réelle poésie qui m'a transporté* et dont je vous fais mon sincère compliment.... Comment voulez-vous que dans ces conditions, nous fermions les yeux sur votre œuvre.... (*Rome*, chapitre X.)

La cour pontificale a donné dans le piège et a cinglé d'un vrai coup de fouet la vente languissante de ce guide universel sur Rome. Tout s'y passe, comme dans les autres romans de Zola, en descriptions, en renseignements, et il n'y a pour couper et égayer les deux tiers de ce long défilé de monuments, de statues, de cérémonies, de ruines, etc., que le récit juteux des amours des cardinaux, des débauches des Romaines et des galanteries de certaines princesses sur le retour.... aux désirs exigeants, qui pèchent de jeunes et vigoureux.... collaborateurs sur le Corso. Il manquait à la collection des excentricités libidineuses, servies par Zola.... une dernière fantaisie de l'amour. *Rome* nous la

sert. Dario, neveu d'un cardinal, empoisonné à la place de son oncle, en mangeant des figues qui lui étaient destinées, meurt dans des souffrances horribles, mais avant d'expirer, sa cousine Benedetta, qui avait le remords, l'adorant, de lui avoir refusé.... les bénéfices de son capital, se dépouille de tous ses vêtements, et nue, meurt dans les bras de son amant posthume, en mêlant aux spasmes de l'amour ceux de la mort. *Mourant et l'étreignant de tous ses membres nus, de toute son âme nue* (une âme nue, il n'y a que Zola, qui n'y croit pas, pour trouver cela). Ce dernier coup de pinceau est-il réussi? N'est-ce pas une bonne action, puisque c'est le suprême du talent érotique? Une vierge déflorée par un mort, tuée par ce raffinement de plaisir! On me dira que cet *exemple* sera peu imité, je le crois, mais il n'en frappera pas moins l'imagination et l'amènera à mille insanités dangereuses. Qui frappe de l'épée périra par l'épée, mais qui frappe de l'immoralité périra sûrement par elle.

Ce qu'ont pensé quelques auteurs des livres immoraux

Mme de Warens, *Pensées :* « Il y a de bons et de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire : ils n'ont d'autre but que de faire goûter le libertinage.... Une

mauvaise lecture peut donner de mauvaises mœurs.... Un livre n'a souvent de vogue que parce qu'il est défendu ; c'est prêter du talent à un auteur que de le persécuter ; s'il a dit des sottises, il faut le laisser lire, parce qu'il sera bientôt méprisé. En brûlant le livre, on fait croire au public qu'on n'étouffe ce qu'il contient que parce qu'on ne sait pas y répondre. »

Marat, *Plan de la législation criminelle*, 1790, p. 121-122 : « Les mœurs suffisent seules pour maintenir le bon ordre dans la société ; mais, lorsqu'elles manquent ou qu'elles sont corrompues, rien n'y supplée.... Que penser de ces vils auteurs qui s'efforcent de pervertir le genre humain et de réduire le vice en maximes !

« Quel que soit le motif qui les détermine, *sordide* intérêt ou sotte vanité, toujours est-il vrai qu'encourager au crime est un crime digne de blâme. Mais, serait-il plus expédient de priver de la liberté ces écrivains inépuisables, qui emploient à corrompre leur siècle les petits talents que le ciel leur a départis, jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés eux-mêmes. »

Il me serait facile de continuer ces citations sur l'immoralité littéraire, mais à quoi bon ? L'influence du mauvais livre sur les mœurs est depuis longtemps connue et jugée. La prostitution littéraire est plus dangereuse que la prostitution de la rue ; celle-ci, surveillée par la police, se cache pour provoquer à la débauche, mais celle-là, recommandée et

louée par la publicité, s'étale complaisamment à tous les yeux, et provoque tous les appétits. Le livre obscène, c'est la faillite de la morale.

J'ai choisi ces deux citations de préférence à toutes autres, parce que l'une, vient d'une femme, l'amante de J.-J. Rousseau, qui se connaissait en amour, et pouvait, par expérience, en apprécier les dangers ; et que l'autre, est le jugement d'un homme, aussi cruellement célèbre par ses mœurs corrompues que par ses crimes révolutionnaires. Ce sont d'excellents juges en la matière, j'ai tenu à citer Zola devant leur tribunal ; s'ils l'acquittent, tant mieux.

Classement des passages érotiques extraits des œuvres de Zola

Mettre de l'ordre, dans le désordre, n'est pas œuvre facile, car souvent, en plaçant, sous l'étiquette : *Adultère*, un passage qui lui convient, on pourrait aussi le classer dans la série : *Inceste*, *Amour contre nature*, etc. L'ensemble du livre n'y perdra rien ; il sera le même, dans son esprit général, ou plutôt, le microbe littéraire, nommé ici : *Immoralité*, y sera impartialement étudié et nettement exposé, mais quelquefois il y aura mélange, confusion dans les espèces particulières. On m'excusera ; cette analyse, faite un peu à la hâte, sera plus minutieusement passée au creuset de la critique, si le

public y prête une attention sérieuse et la juge nécessaire à l'assainissement des mœurs et des lettres.

Certes, ce travail de sélection.... immorale pouvait être facilement augmenté, car j'ai passé dans la Curée, le Bonheur des dames, la Joie de vivre, le Ventre de Paris, Page d'amour, l'Œuvre, etc., bien des extraits qui n'eussent pas été les moins pimenteux de ces Érotika naturalistes. Mais à quoi bon tirer.... à la ligne? si je tiens à justifier mon titre, je ne veux pas l'épuiser.

Au reste, devant toutes ces ordures littéraires, un scrupule arrête et fait hésiter ma plume : le mal que je signale et que je voudrais prévenir, en en montrant les dangers et l'horreur, ne lui fais-je pas une réclame de curiosité aussi dangereuse que n'en fait l'œuvre elle-même de Zola? On le lit déjà trop, ne le lira-t-on pas davantage après?

L'érotisme, comme la morphine, l'opium et tous les stupéfiants mortels, ferait moins de victimes, s'il ne les attirait par ses ivresses empoisonnées. On sait qu'on en mourra; mais qu'importe la mort, si elle ne vient, que lorsqu'on aura épuisé.... jusqu'à la lie, la coupe des plaisirs! L'homme blasé, et toute nation arrivée aux extrêmes d'une civilisation, tarie par l'excès des jouissances, n'offre plus que des jouisseurs lassés mais non rassasiés, est ainsi fait; ne pouvant et ne sachant plus satisfaire ses plaisirs, il cherche du nouveau, et ce nouveau, par une ironie sanglante de la nature outragée, il le cherche

dans ce qu'il y a de pis. Il méprise les lois de la pudeur, les droits de l'honneur et de la famille, et renverse toutes les règles de la création. « Le débordement et le succès, dit le docteur Hayès, d'une littérature pornographique, particulièrement ordurière, produisent dans la société actuelle les anomalies et les inversions de l'instinct sexuel, et accentuent la perturbation d'un système nerveux mal équilibré. »

Oui, la corruption tient à la sensibilité amative blasée, à l'abus étrange et exagéré de tous les plaisirs, et pousse les condamnés.... à l'impuissance, à la recherche désespérée de sensations nouvelles, à une sorte de rage de satisfactions monstrueuses et aux rêves fous de voluptés aiguës, violentes et grossières.

Si, cette corruption, toute dangereuse et infâme qu'elle soit, ne réunissait que quelques adeptes, on pourrait ne pas s'en effrayer et tracer, pour ainsi dire, en la signalant, un cordon sanitaire autour d'elle, mais le livre, la gravure, le tableau, la statue, etc., sollicitent tellement tous les yeux et agitent avec tant de persistance nos passions toujours en arrêt, qu'elle ne fait que fouailler et violer, en quelque sorte, toutes les consciences. Comme dit Zola : « En politique, en littérature, en art, où est donc la feuille qui se plante au milieu de la route et qui résiste au grand courant de la sottise et de l'ordure humaines ? Puisque toutes les folies, puisque tous les appétits ont des organes, pourquoi donc la

polissonnerie n'aurait-elle pas le sien? « Et, conséquent avec lui-même, après l'exposé de cette *circonstance atténuante*, le grand érotomane Zola, a servi aux détraqués, aux déséquilibrés, aux névropathes de cette fin de siècle, toutes les variétés érudites et savantes de la pornographie la plus ordurière. Jusqu'à lui les écrivains sadiques ont respecté la langue, sinon les mœurs, mais lui, recueillant avec soin, et au besoin, aiguisant ce qu'elle a de plus vil et de plus ordurier, l'a faite la complice de sa débauche littéraire. N'y cherchez ni sel, ni poivre, ni piment, c'est un ragoût étrange et monstrueux qui, viciant jusqu'à ce *sixième sens.... immoral*, dont on a tant abusé, cherche à l'exciter et à le galvaniser. « Dans l'assouvissement de ses passions, Saccard aurait voulu se découvrir un sixième sens pour le satisfaire. » (*L'Argent*, p. 281.)

Les fous érotiques portent en eux non seulement le feu incandescent de la curiosité impure, le besoin des rêves hystériques et l'emballement des passions les plus outrées, mais ils ont l'instinct de la perversion et usent de tous les moyens pour la répandre. Il leur faut des victimes ou des complices. Le livre est incontestablement, en raison des facilités de propagande qu'il réunit, l'instrument le plus dangereux de la perversion des mœurs. Indiquer ces vérités psychologiques et littéraires, c'est juger, à son juste point d'immoralité, l'œuvre de Zola. Aussi, le chef naturaliste, dans la préface de *Thérèse Raquin*, un de ses romans le moins obscène, a-t-il jugé néces-

saire de se défendre de l'accusation de littérature putride, dont on l'accusait déjà. Il lui serait difficile aujourd'hui, après vingt-huit ans d'exploitation d'un érotisme, de plus en plus accentué, de se réfugier derrière ses arguments vieillis et rouillés. Jugez-en : préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin :* « La critique a accueilli ce livre d'une voix brutale et indignée. Certaines gens vertueux, dans des journaux non moins vertueux, ont fait une grimace de dégoût, en le prenant avec des pincettes pour le jeter au feu. Les petites feuilles littéraires elles-mêmes, ces petites feuilles qui donnent chaque soir la gazette des alcôves et des cabinets particuliers, se sont bouché le nez en parlant d'ordure et de puanteur. Je ne me plains nullement de cet accueil ; au contraire, je suis charmé de constater que mes confrères ont des nerfs sensibles de jeune fille. Il est bien évident que *mon œuvre appartient à mes juges*, et qu'ils peuvent la trouver nauséabonde sans que j'aie le droit de réclamer.... Rien n'est plus irritant que d'entendre d'honnêtes écrivains crier à la dépravation, lorsqu'on est intimement persuadé qu'ils crient cela sans savoir à propos de quoi ils crient.... Il est dur, quand on sort d'un pareil travail, *tout entier aux graves jouissances de la recherche du vrai*, d'entendre des gens vous accuser d'avoir eu pour unique but la peinture de tableaux obscènes. Je me suis trouvé dans le cas de ces peintres qui copient des nudités, *sans qu'un seul désir les effleure* (eux peut-être, mais les autres qui

voient), et qui restent profondément surpris lorsqu'un critique se déclare scandalisé par les chairs vivantes de leur œuvre.... Aussi ma surprise a-t-elle été grande quand j'ai entendu traiter mon œuvre de flaque de boue et de sang, d'égout, d'immondice, que sais-je? Je connais le joli jeu de la critique, *je l'ai joué moi-même*, mais j'avoue que l'ensemble de l'attaque m'a un peu déconcerté. Quoi! parmi le concert de voix qui criaient : « L'auteur de *Thérèse Raquin* est un misérable hystérique qui se plaît à étaler des pornographies, » j'ai vainement attendu une voix qui répondît : « Eh! non, cet écrivain est un simple analyste qui a pu s'oublier dans la pourriture humaine, mais qui s'y est oublié comme un médecin s'oublie dans un amphithéâtre. » (Pardon! entre un simple analyste qui tartine la pourriture humaine dans un livre, lu par tous, et un médecin qui fouille, à l'amphithéâtre, dans la décomposition cadavérique, les secrets bienfaisants de la science, il y a la même différence qu'entre le monsieur qui inocule son virus honteux à ses victimes et le savant qui les guérit.)

« Remarquez que je ne demande nullement la sympathie de la presse pour une œuvre qui répugne, dit-elle, à ses sens délicats. Je m'étonne seulement que mes confrères aient fait de moi une sorte d'égoutier littéraire, eux dont les yeux exercés devraient reconnaître en dix pages les intentions d'un romancier, et je me contente de les supplier humblement de *vouloir bien à l'avenir* me voir tel que

je suis et me discuter pour ce que je suis. Il était facile.... de me montrer mes fautes véritables, sans aller ramasser une poignée de boue et me la jeter à la face au nom de la morale. Le reproche d'immoralité, en matière *de science* (toujours sa prétention de savant), ne prouve absolument rien. Je ne sais si mon roman est immoral (quelle naïve candeur!), j'avoue que je ne me suis jamais inquiété de le rendre plus ou moins chaste. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais songé un instant à y mettre les saletés qu'y découvrent les gens moraux (ce qui veut dire : l'immoralité naît si naturellement sous ma plume, que je n'ai pas même le soupçon d'être immoral) ; c'est que j'en ai écrit chaque scène, *même les plus fiévreuses*, avec la seule curiosité du savant ; c'est que je défie mes juges d'y trouver une page réellement licencieuse....

« Un écrivain de grand talent, auquel je me plaignais du peu de sympathie que je rencontre, m'a répondu cette parole profonde : « Vous avez un immense défaut, qui vous fermera toutes les portes ; vous ne pouvez causer deux minutes avec un imbécile sans lui faire comprendre qu'il est imbécile. » Cela doit être.... (Oh ! Émile, Émile ! vous ne le faites pas, certes, exprès, mais vous ne prouvez pas plus, en mettant ces lignes complaisantes sur le compte d'un grand.... encenseur, que vous êtes spirituel, que vos œuvres ne prouveront que vous êtes un moral, doublé d'un savant.)

« .... Il est exaspérant d'être battu pour une faute

dont on n'est point coupable. Par moments, je regrette de n'avoir pas écrit des obscénités ; il me semble que je serais heureux de recevoir une bourrade méritée, au milieu de cette grêle de coups qui tombent bêtement sur ma tête, comme des tuiles, sans que je sache pourquoi.... L'étude sincère purifie tout, comme le feu.... Si j'avais eu la volonté et le loisir d'écrire un manifeste, peut-être aurais-je essayé de défendre ce qu'un journaliste, en parlant de *Thérèse Raquin*, a nommé la littérature putride. Mais à quoi bon ? » (Préface de *Thérèse Raquin*, 15 avril 1868.)

J'ai, impartialement, présenté l'accusation et la défense : il ne me reste plus qu'à reproduire les pièces justificatives, ou, comme on dit, les pièces à conviction. Le public, constitué en jury de cour d'assises, n'a plus qu'à prononcer son jugement.

Zola, auteur naturaliste du prétendu roman expérimental, est-il, sous prétexte de documentation humaine et d'analyse psychologique, coupable d'immoralité littéraire ? Son amour du succès et son orgueil littéraire peuvent-ils lui constituer des circonstances atténuantes ? En attendant le verdict impartial du jury, nous livrons ces pièces documentaires à l'appréciation de l'Académie française. Tant pis pour elle, si elle les accepte comme un titre à son admission académique. Au reste, elle a peut-être besoin pour son dictionnaire d'un collaborateur scatologique et érotique. Et alors, il n'y a qu'à attendre le jugement de la postérité. Néanmoins,

finissons tout cela par un mot tiré de l'*Argent*, page 238 :

« Et cela (ses livres), il les écrit en homme inconscient et supérieur, car il est vraiment le poète (du naturalisme, ou si l'on veut, de l'immoralité), tellement l'argent le rend fou et canaille, oh ! canaille dans le très grand ! Il a ça dans le sang.

Faut voir ça au déballage. Plus de respect ! fini le respect ! Saleté en bas, saleté en haut, c'est toujours saleté et compagnie. (*Nana*, p. 393.)

Il apportait d'instinct la rage d'avilir. Il ne lui suffisait pas de détruire les choses, il les salissait. Sa plume, infatigable mais peu scrupuleuse, laissait des traces abominables et décomposait tout ce qu'elle touchait.

Julie, la cuisinière, qui, dans *Pot-Bouille*, les bras nus, tout saignants d'un turbot qu'elle vide pour le soir, répond à Lisa, qui la félicite de quitter une pareille baraque de maison, où on y devient malhonnête, malgré soi : « Mon Dieu ! mademoiselle, celle-ci ou celle-là, toutes les baraques se ressemblent. Au jour d'aujourd'hui, qui a fait l'une a fait l'autre. C'est cochon et compagnie, » nous fournit le mot de la fin de cette étude préliminaire. En fait, des livres de Zola, celui-ci ou celui-là, tous se ressemblent. Qui a fait l'un a fait l'autre. C'est C.... et Cie.

LES EROTIKA NATURALISTES
DE ZOLA

Adultère

La Levaque, plus vieille que lui de six ans, était affreuse, usée, la gorge sur le ventre et le ventre sur les cuisses, avec un mufle aplati aux poils grisâtres, toujours dépeignée.

Il l'avait prise naturellement, sans l'éplucher davantage que sa soupe, où il trouvait des cheveux, et que son lit, dont les draps servaient trois mois. Elle entrait dans la pension, le mari aimait à répéter que les bons comptes font les bons amis,

— Alors, c'était pour te dire, qu'on a vu hier soir la Pierronne rôder du côté des Bas-de-Soie. Le monsieur que tu sais l'attendait derrière Rasseneur, et ils ont filé ensemble le long du canal.... Hein? c'est du propre, une femme mariée !

— Dame ! dit la Maheude, Pierron, avant de l'épouser, donnait des lapins au porion, maintenant ça lui coûte moins cher de prêter sa femme. (*Les Romans célèbres*, *Germinal*, p. 78.)

Maigrat, qui leur a refusé du pain, leur en a donné.

On sait comment il se paie, Maigrat.

— Sur elle, oh! non! faudrait du courage.... C'est sur Catherine qu'il en prend.

— Ah! écoute donc, est-ce qu'elle n'a pas eu le toupet, tout à l'heure, de me dire qu'elle étranglerait Catherine si elle y passait!.... Comme si le grand Chaval, il y a beau temps, ne l'avait pas mise à cul sur le Carin! (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 84.)

Sans le quitter de ses yeux plaisants, elle (Jacqueline) s'était remise à brasser le blé. Lui, se trouvait reconquis, oubliait son départ de la ferme, son mariage, l'enfant qui allait naître. Il lui saisit les poignets, au fond de la semence; il remonta le long de ses bras, veloutés de farine, jusqu'à sa gorge d'enfant, que l'abus de l'homme semblait durcir; et c'était ce qu'elle voulait, depuis qu'elle l'avait aperçu, en haut de la trappe, un regain de sa tendresse d'autrefois, le mauvais plaisir aussi de le reprendre à une autre femme, une femme légitime. Déjà, il l'empoignait, il la renversait sur le tas de blé, pâmée, roucoulante, lorsqu'une haute et maigre figure, celle du berger Soulas, apparut derrière les sacs, toussant violemment et crachant. D'un bond, Jacqueline s'était relevée, tandis que Jean, essoufflé, bégayait.... Eh bien! c'est ça, je reviendrai en chercher!.... Oh! est-il gros! est-il gros! (*La Terre*, p. 439.)

Tu sais bien (disait Buteau à Françoise) que ce n'est pas fini entre nous, que je te veux, que je t'au-

rai ! — Puisque t'es grosse à présent, foutue bête ! qu'est-ce que tu risques ? Je n'en ajouterai pas un autre, pour sûr ! Elle éclata en larmes, elle eut comme une crise, ne se défendant plus, les bras tordus, les jambes agitées de secousses nerveuses ; et il ne pouvait la prendre. il était jeté de côté, à chaque nouvelle tentative. Une colère le rendit brutal, il se tourna vers sa femme. — Nom de Dieu de feignante ! quand tu nous regarderas ! Aide-moi donc, tiens-lui les jambes, si tu veux que ça se fasse !.... A l'appel de son homme, elle n'eut pas une hésitation, s'avança, empoigna la jambe gauche de sa sœur, l'écarta, s'assit dessus, comme si elle avait voulu la broyer. Françoise, clouée au sol, s'abandonna, les nerfs rompus, les paupières closes. Pourtant, elle avait sa connaissance, et quand Buteau l'eut possédée, elle fut emportée à son tour dans un spasme de bonheur si aigu, qu'elle le serra de ses deux bras à l'étouffer, en poussant un long cri. Des corbeaux passaient qui s'en effrayèrent.... Buteau s'était relevé, et Lise n'avait eu qu'une préoccupation, s'assurer s'il faisait bien les choses ; et, dans le cœur qu'il y mettait, il venait d'oublier tout, les signes de croix, l'Ave à l'envers. C'était donc pour le plaisir qu'il avait fait ça ?

Mais Françoise ne lui laissa pas le temps de s'expliquer. Un moment, elle était demeurée par terre, comme succombant sous la violence de cette joie d'amour qu'elle ignorait. Brusquement, la vérité s'était faite : elle aimait Buteau, elle n'en avait ja-

mais aimé, elle n'en aimerait jamais un autre. Cette découverte l'emplit de honte, l'enragea contre elle-même, dans la révolte de toutes ses idées de justice. Un homme qui n'était pas à elle, l'homme à cette sœur qu'elle détestait, le seul homme qu'elle ne pouvait avoir sans être une coquine ! Et elle venait de le laisser aller jusqu'au bout, et l'avait serré si fort, qu'il la savait à lui ! D'un bond, elle se leva, égarée, défaite, crachant toute sa peine en mots entrecoupés : — Cochons ! salauds ! oui, tous les deux des salauds, des cochons ! Vous m'avez abîmée. Y en a qu'on guillotine, et qui en ont moins fait. Je le dirai à Jean, sales cochons ! C'est lui qui réglera votre compte.

Buteau haussait les épaules, content d'y être arrivé enfin. — Laisse donc ! tu en mourais d'envie, je t'ai bien sentie gigoter. Nous recommencerons ça. Cette rigolade acheva d'exaspérer Lise, sa colère qui montait contre son mari, creva contre sa cadette : « C'est vrai, putain ! je t'ai vue. Tu l'as empoigné, tu l'as forcé.... Quand je disais que tout mon malheur venait de toi ! Ose répéter maintenant que tu n'as pas débauché mon homme, oui ! tout de suite, au lendemain du mariage, quand je te mouchais encore ! — Tu mens ! criait Françoise. Tu sais bien que tu mens.... Moi ! moi ! et, tout à l'heure, est-ce moi encore ? Vache qui m'as tenue ! Oui, tu m'aurais cassé la jambe ! Et ça, vois-tu, je ne comprends pas, faut que tu sois dégoûtante, ou faut que tu aies voulu m'assassiner, gueuse !

Une bataille enragée, scélérate, s'éleva entre les deux sœurs, les bonnets arrachés, les chairs meurtries, chacune fouillant des doigts où elle pourrait atteindre la vie de l'autre.... Lise vit rouge, elle eut la pensée nette, aiguë, de tuer sa sœur. Ce fut comme dans un éclair, elle culbuta Françoise de toute la force de ses poignets. Trébuchante, la malheureuse tourna, s'abattit à gauche, en jetant un cri terrible. La faux lui entrait dans le flanc. Nom de Dieu! Nom de Dieu! bégaya Buteau.... Et ce fut tout. (*La Terre*, p. 447.)

Séverine conta son enfance chez le président Grandmorin, elle voulut mentir, ne pas confesser ses rapports avec celui-ci, puis céda à la nécessité de la franchise, trouva un soulagement, un plaisir presque, en disant tout. — Moi, ne plus t'aimer, pourquoi? Je me moque de ton passé, disait Jacques, ce sont des affaires qui ne me regardent pas. Tu es la femme de Roubaud, tu as bien pu être celle d'un autre. — Tous deux s'étreignaient à s'étouffer, et il sentait sa gorge ronde, gonflée et dure dans son flanc. — Ah! tu as été la maîtresse de ce vieux. Tout de même, c'est drôle. Mais elle se traîna le long de lui, jusqu'à sa bouche, balbutiant dans un baiser : Il n'y a que toi que j'aime, jamais je n'ai aimé que toi.... Oh! les autres, si tu savais! Avec eux, vois-tu, je n'ai pas seulement appris ce que ça pouvait être; tandis que toi, mon chéri, tu me rends si heureuse! Elle l'enflammait de ses caresses, s'of-

frant, le voulant, le reprenant de ses mains égarées. (*La Bête humaine*, p. 249.)

Les dents serrées, n'ayant plus qu'un bégaiement, Jacques, cette fois l'avait prise ; et Séverine aussi le prenait. Ils se possédèrent, retrouvant l'amour au fond de la mort, dans la même volupté douloureuse des bêtes qui s'éventrent dans le rut. Leur souffle rauque, seul, s'entendit. (*La Bête humaine*, p. 263.)

Il y a bien des choses qu'un honnête homme ferait à ma place, et que je ne fais pas. D'abord, je devrais te flanquer à la porte, avec mon pied au derrière. Elle était devenue toute pâle, car elle aussi avait souvent pensé que, lorsqu'un homme, un jaloux, est ravagé par un mal intérieur, au point de tolérer un amant à sa femme, il y a l'indice d'une gangrène morale, à marche envahissante, tuant les autres scrupules, désorganisant la conscience entière. Mais elle se débattait, elle refusait d'être responsable. (*La Bête humaine*, p. 278.)

Jacques et Séverine. A son tour, Jacques déshabillé se coucha, ce fut un brusque enlacement, une possession emportée, qui les étouffa tous les deux, hors d'haleine. Dans l'air mort de la chambre, il n'y eut pas un cri, pas un bruit, rien qu'un grand tressaillement éperdu, un spasme profond jusqu'à l'épanouissement.

Jacques, déjà, ne reconnaissait plus en Séverine la femme des premiers rendez-vous, si douce, si passive, avec la limpidité de ses yeux bleus. Elle semblait s'être passionnée chaque jour, sous le casque sombre de ses cheveux noirs; et il l'avait sentie peu à peu s'éveiller, dans ses bras, de cette longue virginité froide, dont ni les pratiques séniles de Grandmorin, ni la brutalité conjugale de Roubaud n'avaient pu la tirer. La créature d'amour, simplement docile autrefois, aimait à cette heure, et se donnait sans réserve, et gardait du plaisir une reconnaissance brûlante. Elle en était arrivée à une violente passion, à de l'adoration pour cet homme qui lui avait révélé ses sens. C'était ce grand bonheur, de le tenir enfin à elle, librement, de le garder contre sa gorge, lié de ses deux bras, qui venait ainsi de serrer ses dents, à ne pas laisser échapper un soupir.... Elle le reprit tout de suite dans ses bras, se pelotonna contre lui, enfonça le nez dans son cou. Et, soupirant d'aise : Mon Dieu ! qu'on est bien ! (*La Bête humaine*, p. 345.)

~~~~~~~~

L'Amour à la campagne

Une seule chose (Françoise) l'emplissait, était restée dans sa chair, matérielle, aiguë : l'attaque de cet homme (Buteau) au bord du champ, là-bas, ses mains chaudes dont elle se sentait encore l'étau aux
~~~~~~~~

cuisses, son odeur qui la suivait, son approche de mâle qu'elle attendait toujours, l'haleine coupée, dans une angoisse de désir combattu. Elle fermait les yeux, elle suffoquait.... Jean, alors, ne parla plus, le sang de ses veines frappait à grands coups, il résistait, dans une idée que ce serait mal d'abuser de cette enfant. Mais le bruit de son cœur l'étourdissait, il l'avait tant désirée ! et l'image de la possession l'affolait, comme dans ses nuits de fièvre. Il se coucha près d'elle, il se contenta d'abord de sa main, puis de ses deux mains, qu'il serrait à les broyer, en n'osant même les porter à sa bouche. Elle ne les retirait pas, elle rouvrit ses yeux vagues, aux paupières lourdes, elle le regarda sans un sourire, sans une honte, la face nerveusement allongée. Et ce fut ce regard muet, presque douloureux, qui le rendit tout d'un coup brutal. Il se rua sous les jupes, l'empoigna aux cuisses, comme l'autre.... Non, non, balbutia-t-elle, je t'en prie.... C'est sale.... Mais elle ne se défendit point. Elle n'eut qu'un cri de douleur. Il lui semblait que le sol fuyait sous elle ; et, dans ce vertige, elle ne savait plus : était-ce l'autre qui revenait ? elle retrouvait la même rudesse, la même âcreté du mâle, fumant de gros travail au soleil. La confusion devint telle, dans le noir incendié de ses paupières obstinément closes, qu'il lui échappa des mots, bégayés, involontaires. — Pas d'enfants.... Ote-toi. Il fit un saut brusque, et cette semence humaine, ainsi détournée et perdue, tomba dans le blé mûr, sur la terre, qui, elle, ne se refuse

jamais, le flanc ouvert à tous les germes, éternellement féconde. (*La Terre,* p. 241.)

Que vient faire ici la terre *féconde poétisant l'infécondité* criminelle de l'homme ?

L'Amour du changement

Tu regrettes qu'il soit parti, hein? — J'ai fini par me rappeler ce que disait ton mari, que tu coucherais un beau soir avec ce garçon, sans plaisir, uniquement pour recommencer autre chose. — Recommencer, recommencer.... Eh! bien, écoute. c'est vrai.... Nous pouvons nous dire tout, nous autres. Il y a assez de choses qui nous lient. Depuis des mois, il me poursuivait, cet homme. Il savait que j'étais à toi, il pensait que ça ne me coûterait pas davantage d'être à lui. Et. quand je l'ai retrouvé en bas, il m'a parlé encore, il m'a répété qu'il m'aimait à en mourir,.... c'est vrai, j'ai fait un moment le rêve de l'aimer aussi, de recommencer autre chose, quelque chose de meilleur, de très doux. Oui, quelque chose sans plaisir peut-être, mais qui m'aurait calmée. Car. devant nous deux, maintenant, c'est barré. nous n'irons pas plus loin.... — Et c'est pour ça que tu as couché avec l'autre? — Non. je n'ai pas couché avec lui.... Non, je n'ai pas pu, pas davantage que tu n'as pu toi-même, pour l'autre affaire (l'assassinat de son mari). Hein? ça t'étonne qu'une femme ne puisse se

donner à un homme, quand elle raisonne le cas, en trouvant qu'elle y aurait intérêt.... Eh bien! je n'ai pas pu cette fois-là! Il m'a baisé les mains, pas même les lèvres, je te le jure.... — Mais l'autre encore, il y en a un autre, ce Caboche? — Ah! tu t'es aperçu, tu sais cela aussi; oui, c'est vrai, il y a celui-là encore. Je me demande ce qu'ils ont tous.... Seulement, tu ne vas pas t'imaginer que je suis capable de céder à ce sauvage. Il est trop gros, il me ferait peur.... Avant toi, je n'ai été à personne. Je suis tienne et je resterai tienne, même si tu ne veux pas, même si je ne le voulais pas moi-même. Avec les autres ça me fait peur, ça me répugne; tandis que toi, tu as fait de ça un plaisir délicieux, un vrai bonheur du ciel!.... Alors il l'emporta, ils se couchèrent. Ce fut une de leurs plus ardentes nuits d'amour, la meilleure, la seule où ils se sentirent confondus, disparus l'un dans l'autre. Brisés de ce bonheur, anéantis au point de ne plus sentir leur corps, ils ne s'endormirent pourtant pas, ils restèrent liés d'une étreinte.... Mais lui, ce soir-là, lorsqu'il la retrouvait fidèle, d'une passion élargie et fidèle, pourquoi voulait-il la tuer? Était-ce donc que plus elle l'aimait, plus il la voulait posséder, jusqu'à la détruire, dans ces ténèbres effrayantes de l'égoïsme du mâle?.... Elle cherchait, elle, le moyen de tuer son mari, suffoquée un peu, parce qu'il lui ramassait la gorge sous les lèvres, pour la baiser toute.... Et, cette fois, emportés jusqu'à l'évanouissement, ils s'aimèrent.... Oh! embrasse-moi, si fort, si fort!

embrasse-moi comme si tu me mangeais, pour qu'il ne reste plus rien de moi en dehors de toi !.... embrasse-moi, embrasse-moi.... Mais il tenait le couteau, les dents serrées, il ne disait pas un mot.... il abattit le poing et le couteau lui cloua.... son amour dans la gorge. Le mari avait tué l'amant; le second amant tuait sa maîtresse; le second crime n'était-il pas la logique du premier? (*La Bête humaine*, p. 375.)

L'Amour et la Mort

Étienne et Catherine au fond de la mine, agonisants. — Hein ! fait-il chaud ! Prends-moi donc, restons ensemble, oh ! toujours, toujours ! Il la serrait, elle se caressait contre lui, longuement, continuant dans un bavardage de fille heureuse : Avons-nous été bêtes d'attendre si longtemps ! Tout de suite j'aurais bien voulu de toi, et tu n'as pas compris, tu as boudé.... Puis, tu te rappelles, chez nous, la nuit, quand nous ne dormions pas, le nez en l'air, à nous écouter respirer, avec la grosse envie de nous prendre?.... — Tu m'as battu une fois, oui, oui ! des soufflets sur les deux joues ! — C'est que je t'aimais, murmura-t-elle. — Rien n'est jamais fini, il suffit d'un peu de bonheur pour que tout recommence. — Alors, tu me gardes, c'est le bon coup cette fois!.... Oh ! garde-moi, garde-moi tout entière ! D'un élan, elle s'était pendue à lui, elle chercha sa bouche et y

colla passionnément la sienne. Les ténèbres s'éclairèrent, elle revit le soleil, elle retrouva un rire calmé d'amoureuse. Lui, frémissant de la sentir ainsi contre sa chair, demi-nue, sous la veste et la culotte en lambeaux, l'empoigna, dans un réveil de sa virilité. Et ce fut enfin leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu leur bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort. (*Romans célèbres. Germinal*, p. 54.)

L'Amour filial

Comment tu t'appelles? reprit Fouan, je le sais trop, je t'ai fait. Buteau ricana. Fallait pas me faire. Ah! mais oui, ça y est, chacun son tour. Je suis de votre sang, je n'aime pas qu'on me taquine.... Et encore un coup, foutez-moi la paix, ou ça tournera mal! — Pour toi, bien sûr!.... Jamais je n'ai parlé ainsi à mon père. — Oh! là là, en voilà une raide! Votre père, vous l'auriez crevé s'il n'était pas mort! — Sale cochon, tu mens! Et, nom de Dieu de nom de Dieu! tu vas ravaler ça tout de suite. — Dis que tu as menti, sale cochon, dis que tu as menti, ou je vas te faire danser, aussi vrai que cette chandelle nous éclaire! Je suis le maître, le père! — Allons donc, vieux farceur, vous n'êtes rien du tout!....

Lorsqu'on a fait son temps et qu'on a passé la terre aux autres, on avale sa chique, sans les emmerder davantage. (*La Terre*, p. 310.)

Amour précoce

Lydie, tremblante, car elle éprouvait, devant Jeanlin (10 ans), une peur et une tendresse de petite femme battue.... Pour lui fermer la bouche, il l'avait empoignée en riant, il se roulait avec elle sur le terri. C'était sa petite femme, ils essayaient ensemble, dans les coins noirs, l'amour qu'ils entendaient et qu'ils voyaient chez eux, derrière les cloisons, par les fentes des portes. Ils savaient tout, mais ils ne pouvaient guère, trop jeunes, tâtonnant, jouant, pendant des heures, à des jeux de petits chiens vicieux. Lui appelait ça « faire papa et maman ; » et, quand il l'emmenait, elle galopait, elle se laissait prendre avec le tremblement délicieux de l'instinct, souvent fâchée, mais cédant toujours, dans l'attente de quelque chose qui ne venait point.

Comme Bébert n'était pas admis à ces parties-là, et qu'il recevait une bourrade, dès qu'il voulait tâter de Lydie, il restait gêné, travaillé de colère et de malaise, quand les deux autres s'amusaient, ce dont ils ne se gênaient nullement en sa présence. Aussi n'avait-il qu'une idée, les effrayer, les déranger, en leur criant qu'on les voyait.

— C'est foutu, v'là un homme qui regarde. (*Romans célèbres, Germinal*, p. 99.)

Un Amour.... vaste

La veuve Désir parut tellement vaste à Étienne, que, malgré son inquiétude, il ne put s'empêcher de sourire en la regardant, avec une paire de seins dont un seul réclamait un homme pour être embrassé ; ce qui faisait dire que, maintenant, sur les six galants de la semaine, elle en prenait deux chaque soir à cause de la besogne. (*Romans célèbres, Germinal*, p. 195.)

Un Bain.... en famille

La Maheude lavait Maheu dans le dos et les parties qu'il lui était mal commode d'atteindre. D'ailleurs, il aimait qu'elle le savonnât, qu'elle le frottât partout, à se casser les poignets.... Du dos, elle passa aux fesses, et lancée, elle poussait ailleurs, dans les plis, ne laissant pas une place du corps sans y passer, le faisant reluire comme ses trois casseroles, les samedis de grand nettoyage.... Maintenant, elle l'essuyait, le tamponnait avec un torchon, aux endroits où ça ne voulait pas sécher. Lui, heureux, sans songer au lendemain de la dette, éclatait d'un gros rire et l'empoignait à pleins bras.

— Laisse donc, bête! tu es trempé, tu me mouilles.

— Il l'empoigna de nouveau et cette fois ne la lâcha plus. Toujours le bain finissait ainsi, elle le ragaillardissait à le frotter si fort, puis à lui passer partout des linges qui lui chatouillaient les poils des bras et de la poitrine. D'ailleurs, c'était également, chez les camarades du coron, l'heure des bêtises, où l'on plantait plus d'enfants qu'on n'en voulait. La nuit on avait sur le dos la famille. Il la poussait vers la table, goguenardant en brave homme qui jouit du seul moment de la journée, appelant ça prendre son dessert, et un dessert qui ne coûtait rien. Elle, avec sa taille et sa gorge roulantes, se débattait un peu pour rire.

— Es-tu bête, mon Dieu! es-tu bête!.... Et Estelle qui nous regarde! Attends que je lui tourne la tête.

— Ah! ouiche! à trois mois, est-ce que ça comprend? (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 92.)

Amours innocents de la campagne

Ce sacré Buteau, nous étions camarades.... Ah! ça ne lui coûte guère de mentir aux filles! Il lui en faut quand même, il les prend à coups de poing, lorsqu'elles ne veulent pas par gentillesse. — Bien sûr que c'est un cochon! déclara Françoise d'un air convaincu. On ne fait pas à une cousine la cochonnerie de la planter là, le ventre gros. — Attends,

la Coliche ! (une vache) Je vais te faire danser !.... La voilà qui recommence, elle est enragée, cette bête, quand ça la tient !

.... Et comme Jean se décidait à entrer dans la cuisine, la Cognette le prit par la taille, se frottant à lui d'un air de rire, sans s'inquiéter d'être vue, en amoureuse gourmande qui ne se contentait pas du maître.

.... La Coliche prolongea son meuglement désespéré de désir ; et un souffle rauque vint de la vacherie, dont la porte était fermée. — Tiens ! cria Jean, ce bougre de César l'a entendue ! Écoute, il cause là dedans. Oh ! il connaît son affaire, on ne peut en faire entrer dans la cour, sans qu'il la sente et qu'il sache ce qu'on lui veut. Si tu voulais, je t'amènerais le taureau. Nous ferions bien ça à nous deux ? — Oui, c'est une idée, dit Françoise (14 ans) qui se leva.... César s'avança, se colla contre la Coliche, posa la tête sur la croupe, d'une courte et rude pression ; sa langue pendait, il écarta la queue, lécha jusqu'aux cuisses.... Jean et Françoise, gravement, les mains ballantes, attendaient.

Quand il fut prêt, César monta sur la Coliche, d'un saut brusque, avec une lourdeur puissante qui ébranla le sol. Elle n'avait pas plié, il la serrait aux flancs de ses deux jambes. Mais elle, une cotentine de grand taille, était si haute, si large pour lui, de race moins forte, qu'il n'arrivait pas. Il le sentit, voulut se remonter inutilement.

— Il est trop petiot, dit Françoise,— Oui, un peu,

dit Jean. Ça ne fait rien, il entrera tout de même. Elle hocha la tête ; et, César, tâtonnant encore, s'épuisant, elle se décida.

— Non, faut l'aider.... S'il entre mal, ce sera perdu, elle ne retiendra pas. D'un air calme et attentif, comme pour une besogne sérieuse, elle s'était avancée. Le soin qu'elle y mettait fonçait le noir de ses yeux, entr'ouvrait ses lèvres rouges, dans sa face immobile. Elle dut lever le bras d'un grand geste, elle saisit à pleine main le membre du taureau, qu'elle redressa. Et lui, quand il se sentit au bord, ramassé dans sa force, il pénétra d'un seul tour de reins, à fond. Puis il ressortit. C'était fait : le coup de plantoir qui enfonce une graine. Solide, avec la fertilité impassible de la terre qu'on ensemence, la vache avait reçu, sans un mouvement, ce jet fécondant du mâle. Elle n'avait même pas frémi dans la secousse. Lui, déjà, était retombé, ébranlant de nouveau le sol. — Ça y est, dit Françoise. — Et raide ! répondit Jean. Jacqueline se tenait sur la porte, après la saillie, ils partirent ensemble, elle leur cria de sa voix chaude de farceuse : Pas de danger, hein ! si vous vous perdez ensemble ; la petite connaît le bon chemin. — Si la Coliche recommençait.... Veux-tu que je t'accompagne chez toi ! — Non, non, inutile, plus de danger ! elle a le sac plein ! (*La Terre*, p. 10.)

Et voilà qu'un mâle l'habitait, un mâle brutal, habitué à trousser les filles au fond des fossés, et

dont les rigolades secouaient les cloisons, haletaient à travers les fentes des boiseries ; elle savait tout, instruite par les bêtes, elle en était dégoûtée et exaspérée. Dans la journée, elle préférait sortir, pour les laisser faire leur cochonnerie à l'aise. Le soir, ils commençaient à rire en quittant la table, elle leur criait d'attendre au moins qu'elle eût fini la vaisselle. Et elle gagnait sa chambre, fermant les portes violemment, bégayant des insultes : Salauds ! salauds ! entre ses dents serrées. Malgré tout, elle croyait entendre encore ce qui se passait en bas. La tête enfoncée dans l'oreiller, le drap tiré jusqu'aux yeux, elle brûlait de fièvre, l'ouïe et la vue hantées d'hallucinations, souffrant des révoltes de sa puberté.

Le pis était que Buteau, en la voyant si occupée de ça, la plaisantait par farce. Eh bien ! quoi donc ? qu'est-ce qu'elle dirait, quand il lui faudrait y passer ? Lise aussi riait, ne trouvant là aucun mal. Et lui, alors, expliquait son idée sur la bagatelle : puisque le bon Dieu avait donné à chacun ce plaisir qui ne coûtait rien, il était permis de s'en payer tant qu'on pouvait, jusqu'aux oreilles ; mais pas d'enfants, ah ! pour ça, non ! N'en fallait plus ! On en faisait toujours trop, lorsqu'on n'était pas marié, par bêtise. Ainsi Jules, une fichue surprise tout de même, qu'il avait bien dû accepter. Mais, lorsqu'on était marié, on devenait sérieux, et il se serait plutôt coupé comme un chat que d'en recommencer un autre. Merci ! pour qu'il y eût une bouche encore à

la maison, où le pain déjà filait si raide ! Aussi ouvrait-il l'œil, se surveillant avec sa femme, si grasse, la mâtine, qu'elle goberait la chose du coup, disait-il, en ajoutant, pour rire, qu'il *labourait dur* et ne *semait pas*. Du blé, oh ! du blé, tant que le ventre enflé de la terre pouvait en lâcher ! Mais des mioches, c'était fini, jamais !

.... Il faisait chaud, Buteau était resté la chemise ouverte, la culotte déboutonnée, près de lui tomber des fesses, après s'être lavé au puits ; et, comme il s'asseyait pour manger sa soupe, Françoise, qui le servait, tourna un instant derrière lui. Enfin, elle éclata toute rouge. — Dis, rentre ta chemise, c'est dégoûtant. Il était mal planté, il s'emporta. — Nom de Dieu ! as-tu fini de m'éplucher ! Ne regarde pas si ça t'offusque.... T' as donc bien envie d'en tâter, morveuse, que t' es toujours là-dessus ? — Il a raison, dit Lise, tu nous embêtes à la fin.... Va-t'en, si l'on n'est plus libre chez soi. (*La Terre*, p. 199.)

Un soir, le tourment de Jean fut tel que, se glissant dans la bergerie, il vint tirer par les pieds une femme mariée avec un des faucheurs, et qu'il avait culbutée, deux ans auparavant, jeune fille encore. Elle céda sans défense. Ce fut une gloutonnerie muette, dans les ténèbres embrasées, sur le sol battu.... Et, depuis vingt jours, il revenait toutes les nuits. (*La Terre*, p. 234.)

Dis ? murmura tout d'un coup la Mouquette, en

venant prendre gentiment (Etienne) par la taille, pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ? Il ne put s'empêcher de rire, lui aussi, tellement elle avait lancé ça d'un air mignon. — Mais je t'aime bien, répondit-il. — Non, non, pas comme je veux.... Tu sais que j'en meurs d'envie. Dis ? ça me ferait tant plaisir !.... Il la regardait toujours, se collant à lui, l'étreignant de ses deux bras frissonnants, la face levée dans une telle supplication d'amour, qu'il en était très touché. Sa grosse figure ronde n'avait rien de beau, avec son teint jauni, mangé par le charbon, mais ses yeux luisaient d'une flamme, il lui sortait de la peau un charme, un tremblement de désir, qui la rendait rose et toute jeune. Alors, devant ce don si humble, si ardent, il n'osa plus refuser. — Oh ! tu veux bien, balbutia-t-elle ravie. Oh ! tu veux bien !

Et elle se livra dans une maladresse et un évanouissement de vierge, comme si c'était la première fois, et qu'elle n'eût jamais connu d'homme. Puis, quand il la quitta, ce fut elle qui déborda de reconnaissance ; elle lui disait merci, elle lui baisait les mains. (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 212.)

Déjà Zacharie poussait Philomène dans ce même chemin écarté, malgré sa résistance. Elle était pressée, une autre fois. Ça n'avait rien de drôle, de ne se voir que dehors, surtout l'hiver, lorsque la terre est mouillée, et qu'on n'a pas les blés pour se coucher dedans. (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 94.)

Une Baronne qui s'immole sur l'autel de la Bourse

Saccard s'était mis galamment à la disposition de la baronne Sandorff pour tous les renseignements qu'elle désirait, en l'emmenant dans la pièce réservée, au fond du corridor. Et là, à la première attaque brutale, elle céda sur le divan, ainsi qu'une jeune fille, d'avance résignée à l'aventure. (*L'Argent*, p. 220.)

A quatre heures, lorsque Saccard arriva, la baronne Sandorff était déjà là, allongée sur la chaise longue, devant le feu. Elle se montrait d'habitude très exacte, en femme d'affaires qui sait le prix du temps. Les premières fois, il avait eu la désillusion de ne pas trouver l'ardente amoureuse qu'il espérait, chez cette femme si brune, aux paupières bleues, à la provocante allure de bacchante en folie. Elle était de marbre, lasse de son inutile effort à la recherche d'une sensation qui ne venait point, tout entière prise par le jeu, dont l'angoisse au moins lui chauffait le sang. Puis l'ayant sentie curieuse, sans dégoût, résignée à la nausée, si elle croyait y découvrir un frisson nouveau, il l'avait dépravée, obtenant d'elle toutes les caresses. Elle causait Bourse, lui tirait des renseignements; et comme, le hasard aidant sans doute, elle gagnait depuis sa liaison, elle traitait un peu Saccard en fétiche, l'objet ramassé que l'on

garde et que l'on baise, même malpropre, pour la chance qu'il vous porte.

Clarisse avait fait un si grand feu, ce jour là, qu'ils ne se mirent pas au lit, par un raffinement de rester devant les hautes flammes, sur la chaise longue. Dehors, la nuit allait se faire. Mais les volets étaient fermés, les rideaux soigneusement tirés ; et deux grosses lampes, aux globes dépolis, sans abat-jour, les éclairaient d'une lumière crue.

A peine Saccard était-il entré, que Delcambre, à son tour, descendit de voiture. Le procureur général Delcambre, personnellement lié avec l'empereur, en passe de devenir ministre, était un homme maigre et jaune de cinquante ans, à la haute taille solennelle, à la face rase, coupée de plis profonds, d'une austère sévérité. Son nez dur, en bec d'aigle, semblait sans défaillance comme sans pardon. Et, lorsqu'il monta le perron, de son pas ordinaire, mesuré et grave, il avait toute sa dignité, son air froid des grands jours d'audience. Personne ne le connaissait dans la maison, il n'y venait guère qu'à la nuit tombée.

Clarisse l'attendait dans l'étroite antichambre.

— Si monsieur veut me suivre, et je recommande bien à monsieur de ne pas faire de bruit.

Il hésitait, pourquoi ne pas entrer par la porte qui ouvrait directement sur la chambre ? Mais, à voix très basse, elle lui expliqua que le verrou était mis sûrement, qu'il faudrait briser tout et que madame, avertie, aurait le temps de s'arranger. Non ! ce qu'elle voulait, c'était la lui faire surprendre telle qu'elle

l'avait vue, un jour, en risquant un œil au trou de la serrure. Pour cela, elle avait imaginé quelque chose de bien simple. Sa chambre, autrefois. communiquait avec le cabinet de toilette par une porte, aujourd'hui fermée à clef; et, la clef ayant été ensuite jetée au fond d'un tiroir, elle avait eu seulement à la reprendre là, puis à rouvrir; de sorte que, grâce à cette porte condamnée, oubliée, on pouvait maintenant pénétrer sans bruit dans le cabinet de toilette, qui lui-même n'était séparé de la chambre que par une portière. Certainement, madame n'attendait personne de ce côté.

— Que monsieur se confie entièrement à moi. J'ai intérêt, n'est-ce pas ? à la réussite.

Elle se glissa par la porte entre-bâillée, disparut un instant, laissant Delcambre seul, dans son étroite chambre de bonne, au lit en désordre, à la cuvette d'eau savonneuse, et dont elle avait déjà déménagé sa malle, le matin, pour filer, dès que le coup serait fait. Puis, elle revint, referma doucement la porte sur elle.

— Il faut que monsieur attende un petit peu. Ce n'est pas encore ça. Ils causent.

Delcambre restait digne, sans un mot, debout et immobile sous les regards vaguement blagueurs de cette fille qui le dévisageait. Cependant, il se lassait, un tic nerveux tirait toute la moitié gauche de son visage, dans la rage contenue dont le flot montait à son crâne. Le furieux mâle, aux appétits d'ogre, qu'il y avait en lui, caché derrière la glaciale

sévérité de son masque professionnel, commençait à gronder sourdement, irrité de cette chair qu'on lui volait.

— Faisons vite, faisons vite, répéta-t-il, sans savoir ce qu'il disait, les mains fiévreuses.

Mais, lorsque Clarisse, disparue de nouveau, revint un doigt sur les lèvres, elle le supplia de patienter encore.

— Je vous assure, monsieur, soyez raisonnable, autrement vous perdrez le plus beau.... Dans un moment, ça y sera en plein.

Et Delcambre, les jambes brusquement cassées, dut s'asseoir sur le petit lit de bonne. La nuit tombait, il resta ainsi dans l'ombre, tandis que la femme de chambre, aux écoutes, ne perdait aucun des bruits légers qui venaient de la chambre, et qu'il entendait, lui, décuplés par un tel bourdonnement de ses oreilles, qu'ils lui paraissaient être le piétinement d'une armée en marche.

Enfin, il sentit la main de Clarisse tâtonnant le long de son bras. Il comprit, lui donna, sans une parole, une enveloppe, où il avait glissé les deux cents francs promis. Et elle marcha la première, écarta la portière du cabinet, le poussa dans la chambre, en disant :

— Tenez! les v'là !

Devant le grand feu, aux braises ardentes, Saccard était sur le dos, couché au bord de la chaise longue, n'ayant gardé que sa chemise, qui, roulée, remontée jusqu'aux aisselles, découvrait, de ses

pieds à ses épaules, sa peau brune, envahie avec l'âge d'un poil de bête; tandis que la baronne, entièrement nue, toute rose des flammes qui la cuisaient, était agenouillée; et les deux grosses lampes les éclairaient d'une clarté si vive, que les moindres détails s'accusaient, avec un relief d'ombre excessif.

Béant, suffoqué par ce flagrant délit anormal, Delcambre s'était arrêté, pendant que les deux autres, comme foudroyés, stupides de voir entrer cet homme par le cabinet, ne bougeaient pas, les yeux élargis et fous.

— Ah ! cochons ! bégaya enfin le procureur général, cochons ! cochons !

Il ne trouvait que ce mot, il le répéta sans fin, l'accentua du même geste saccadé, pour lui donner plus de force. Cette fois, d'un bond, la femme s'était levée, éperdue de sa nudité, tournant sur elle-même, cherchant ses vêtements, qu'elle avait laissés dans le cabinet de toilette, où elle ne pouvait aller les reprendre ; et, ayant mis la main sur un jupon blanc resté là, elle s'en couvrit les épaules, garda les deux bouts de la ceinture entre les dents, afin de le serrer autour de son cou, contre sa poitrine. L'homme, qui avait quitté aussi la chaise longue, rabattit sa chemise, l'air très ennuyé.

— Cochons ! répéta encore Delcambre, cochons ! dans cette chambre que je paie !

Et, montrant le poing à Saccard, s'affolant de plus en plus, à l'idée que ces ordures se faisaient sur un meuble acheté avec son argent, il délira.

— Vous êtes ici chez moi, cochon que vous êtes! Et cette femme est à moi, vous êtes un cochon et un voleur!

Saccard, qui ne se fâchait pas, aurait voulu le calmer, fort embarrassé d'être ainsi en chemise, et tout à fait contrarié de l'aventure. Mais le mot de voleur le blessa.

— Dame! monsieur, répondit-il, quand on veut avoir une femme à soi tout seul, on commence par lui donner ce dont elle a besoin.

Cette allusion à son avarice acheva d'enrager Delcambre. Il était méconnaissable, effroyable, comme si le bouc humain, tout le priape caché lui sortait de la peau. Ce visage, si digne et si froid, avait brusquement rougi, et il se gonflait, se tuméfiait, s'avançait en un mufle furieux. L'emportement lâchait la brute charnelle, dans l'affreuse douleur de cette fange remuée.

— Besoin, besoin, balbutia-t-il, besoin du ruisseau.... Ah! garce!

Et il eut vers la baronne un geste si violent, qu'elle prit peur. Elle était restée debout, immobile, ne parvenant à se voiler la gorge, avec le jupon, qu'en laissant à découvert le ventre et les cuisses. Alors, ayant compris que cette nudité coupable, ainsi étalée, l'exaspérait davantage, elle recula jusqu'à une chaise, s'y assit en serrant les jambes, en remontant les genoux, de façon à cacher tout ce qu'elle pouvait. Puis, elle demeura là, sans un geste, sans un mot, la tête un peu basse, les yeux obliques et

sournois sur la bataille, en femelle que les mâles se disputent, et qui attend, pour être au vainqueur.

Saccard, courageusement, s'était jeté devant elle.

— Vous n'allez pas la battre, peut-être !

Les deux hommes se trouvèrent face à face.

— Enfin, monsieur, reprit-il, il faut en finir. Nous ne pouvons pas nous disputer comme des cochers.... C'est très vrai, je suis l'amant de madame. Et je vous répète que, si vous avez payé les meubles ici, moi j'ai payé...,

— Quoi ?

— Beaucoup de choses : par exemple, l'autre jour, les dix mille francs de son ancien compte chez Mazaud, que vous aviez absolument refusé de régler.... J'ai autant de droits que vous. Un cochon, c'est possible ! mais un voleur, ah ! non ! Vous allez retirer le mot.

Hors de lui, Delcambre cria :

— Vous êtes un voleur, et je vais vous casser la tête, si vous ne déguerpissez pas à l'instant.

Mais Saccard, à son tour, s'irritait. Tout en remettant son pantalon, il protesta.

— Ah ! çà, dites donc, vous m'embêtez, à la fin ! Je m'en irai si je veux.... Ce n'est pas encore vous qui me ferez peur, mon bonhomme !

Et, quand il eut enfilé ses bottines, il tapa résolument des pieds sur le tapis, en disant :

— Là, maintenant, je suis d'aplomb, je reste.

Étouffant de rage, Delcambre s'était rapproché, le mufle en avant.

— Sale cochon, veux-tu filer !

— Pas avant toi, vieille crapule !

— Et si je te flanque ma main sur la figure !

— Moi, je te plante mon pied quelque part !

Nez à nez, les crocs dehors, ils aboyaient. Oublieux d'eux-mêmes, dans cette débâcle de leur éducation, dans ce flot de vase immonde du rut qu'ils se disputaient, le magistrat et le financier en vinrent à une querelle de charretiers ivres, à des mots abominables, qu'ils se lançaient avec un besoin croissant de l'ordure, comme des crachats. Leurs voix s'étranglaient dans leur gorge, ils écumaient de la boue.

Sur sa chaise, la baronne attendait toujours que l'un des deux eût jeté l'autre dehors. Et, calmée déjà, arrangeant l'avenir, elle n'était plus gênée que par la présence de la femme de chambre, qu'elle devinait derrière la portière du cabinet de toilette, restée là pour se faire un peu de bon sang. Cette fille, en effet, ayant allongé la tête, avec un ricanement d'aise, à entendre des messieurs se dire des choses si dégoûtantes, les deux femmes s'aperçurent, la maîtresse accroupie et nue, la servante droite et correcte, avec son petit col plat ; et elles échangèrent un flamboyant regard, la haine séculaire des rivales, dans cette égalité des duchesses et des vachères, quand elles n'ont plus de chemises.

Mais Saccard, lui aussi, avait vu Clarisse. Il achevait de s'habiller violemment, enfilait son gilet et revenait lâcher une injure dans la figure de Del-

cambre, passait la manche gauche de sa redingote et en criait une autre, passait la manche droite et en trouvait d'autres, d'autres toujours, à pleins baquets, à la volée. Puis, tout d'un coup, pour en finir :

— Clarisse, venez donc!.... Ouvrez les portes, ouvrez les fenêtres, pour que toute la maison et toute la rue entendent!.... Monsieur le procureur général veut qu'on sache qu'il est ici, et je vais le faire connaître, moi !

Pâlissant, Delcambre recula, en le voyant se diriger vers une des fenêtres, comme s'il voulait en tourner la crémone. Ce terrible homme était très capable d'exécuter sa menace, lui qui se moquait du scandale.

— Ah ! canaille, canaille ! murmura le magistrat. Ça fait bien la paire, vous et cette catin. Et je vous la laisse....

— C'est ça, décampez ! On n'a pas besoin de vous.... Au moins, ses factures seront payées, elle ne pleurera plus misère.... Tenez ! voulez-vous six sous, pour prendre l'omnibus ?

Sous l'insulte, Delcambre s'arrêta un instant, au seuil du cabinet de toilette. Il avait de nouveau sa haute taille maigre, sa face blême, coupée de plis rigides. Il étendit le bras, il fit un serment.

— Je jure que vous me paierez tout ça.... Oh ! je vous retrouverai, prenez garde !

Puis, il disparut. Tout de suite, derrière lui, on entendit la fuite d'une jupe : c'était la femme de chambre qui, par crainte d'une explication, se sau-

vait, très égayée, à la suite de la bonne farce.

Saccard, secoué encore, piétinant, alla fermer les portes, revint dans la chambre, où la baronne était restée, clouée sur sa chaise. Il se promena à grands pas, repoussa dans la cheminée un tison qui s'écroulait ; et, la voyant seulement alors, si singulière et si peu couverte, avec ce jupon sur les épaules, il se montra très convenable.

— Habillez-vous donc, ma chère.... Et ne vous émotionnez pas. C'est bête, mais ce n'est rien, rien du tout.... Nous nous reverrons ici, après-demain, pour nous arranger, n'est-ce pas? Moi, il faut que je file, j'ai un rendez-vous avec Huret,

Et, comme elle remettait enfin sa chemise, et qu'il partait, il lui cria de l'antichambre :

— Surtout, si vous achetez de l'Italien, pas de bêtise ! ne le prenez qu'à prime. (*L'Argent*, p. 229.)

La Bourse et la Vie

La spéculation.... Pourquoi ce mot vous fait-il peur? Mais la spéculation, c'est l'appât même de la vie, c'est l'éternel désir qui force à latter et à vivre.... Si j'osais une comparaison, je vous convaincrais.... Il riait, pris d'un scrupule de délicatesse. Puis il osa tout de même, volontiers brutal devant les femmes. — Voyons, pensez-vous que sans.... comment dirai-je? sans la luxure, on ferait

beaucoup d'enfants? Sur cent enfants qu'on manque de faire, il arrive qu'on en fabrique un à peine. C'est l'excès qui amène le nécessaire, n'est-ce pas?.... — Certes, répondit-elle, gênée. — Violemment, faites flamber un rêve à l'horizon, promettez qu'avec un sou on en gagnera cent, offrez à tous ces endormis de se mettre à la chasse de l'impossible, des millions conquis en deux heures, au milieu des plus effroyables casse-cou ; et la course commence, les énergies sont décuplées, la bousculade est telle, que, tout en suant uniquement pour leur plaisir, les gens arrivent parfois à faire des enfants, je veux dire des choses vivantes, grandes et belles.... Ah! dame, il y a beaucoup de saletés inutiles, mais certainement le monde finirait sans elles. (*L'Argent*, p. 143.)

Le Calcul de la prostitution

Elle (Jacqueline) espérait bien l'amener à l'épouser.... ou à faire un testament en sa faveur, quand elle aurait achevé de l'user.... Depuis des années que je m'esquinte à l'amuser, conclut-elle, tu ne comprends pas que ce n'est pas pour ses beaux yeux.... Dis, caporal, ça marchait mieux avec toi, nous étions si d'accord. (*La Terre*, p. 439.)

Un Caprice.... de deux cent mille francs

Le choix de Saccard, tout de suite, tomba sur Mme de Jeumont, chez qui il avait dîné deux ou trois fois avec Maxime. Elle était encore fort belle à trente-six ans, d'une beauté régulière et grave de Junon, et sa grande réputation venait de ce que l'empereur lui avait payé une nuit cent mille francs, sans compter la décoration pour son mari, un homme correct qui n'avait d'autre situation que ce rôle d'être le mari de sa femme. Tous deux vivaient largement, allaient partout, dans les ministères, à la cour, alimentés par des marchés rares et choisis, se suffisant de trois ou quatre nuits par an. On savait que ça coûtait horriblement cher, c'était tout ce qu'il y avait de plus distingué. Et Saccard, qu'excitait particulièrement l'envie de mordre à ce morceau d'empereur, alla jusqu'à deux cent mille francs, le mari ayant d'abord fait la moue sur cet ancien financier louche, le trouvant trop mince personnage et d'une *immoralité* compromettante. (*L'Argent*, p. 283.)

Le Curé et les Filles de la Vierge

— Et puis, est-ce que c'est propre, des cérémonies avec des jeunesses sans aucun respect pour les commandements de Dieu?

— Vous ne dites pas ça pour ma fille, j'espère? demanda Cœlina, les dents serrées. — Ni pour la mienne, bien sûr? ajouta Flore. Alors, le curé s'emporta, excédé : Je le dis pour qui je dois le dire.... Ça crève les yeux. Voyez-vous ça avec des robes blanches! Je n'ai pas une procession ici, sans qu'il y en ait une d'enceinte... Non, non, vous lasseriez le bon Dieu lui-même ! (*La Terre.*)

Le dernier Coup de feu de Jésus-Christ

Pendant que la Borderie brûle et que les dernières pelletées de terre tombent sur le cadavre de son père, Jésus-Christ, planté entre deux tombes, se tenait immobile, ses regards se noyaient d'un rêve, sa face entière de crucifié soulard exprimait la mélancolie finale de toute philosophie. Peut-être songeait-il que l'existence s'en va en fumée. Et, comme des idées graves l'excitaient toujours beaucoup, il finit par lever la cuisse, inconsciemment, dans le vague de sa rêverie. Il en fit un, il en fit deux, il en fit trois. — Un quatrième, pendant que Bécu passait, l'effleura de si près, qu'il crut en sentir le tonnerre sur sa joue. Alors, il cria au camarade : Si ce vent-là continue, il va tomber de la merde. Jésus-Christ, d'une poussée, se tâta : Tiens! tout de même, j'ai faim de chier. (*La Terre,* p. 517.)

Le dernier Voile de la pudeur

Ah ! ce père, qu'il pesait donc lourd.... On ne s'imaginait pas ce qu'il avalait de pain, et glouton, prenant la viande à pleins doigts, renversant le vin dans sa barbe, si malpropre, qu'on avait mal au cœur rien que de le voir. Avec ça, maintenant, il s'en allait toujours déculotté, on l'avait surpris en train de se découvrir devant des petites filles : une manie de vieille bête finie, une fin dégoûtante pour un homme qui n'était pas plus cochon qu'un autre, dans son temps. Vrai ! c'était à l'achever d'un coup de pioche, puisqu'il ne se décidait pas à partir de lui-même ! (*La Terre*, p. 494.)

Description d'une maison galante

M. Charles Badeuil, mari de Laure Fouan, couturière, de caractère très entreprenant, eut l'idée d'acheter une des maisons publiques de la rue aux Juifs, à Chartres, tombée en déconfiture, par suite de personnel défectueux et de saleté notoire. D'un coup d'œil, il avait jugé la situation, les besoins de Chartres, la lacune à combler dans un chef-lieu qui manquait d'un établissement honorable, où la sécurité et le confort fussent à la hauteur du progrès

moderne. Dès la seconde année, en effet, le *19*, restauré, orné de rideaux et de glaces, pourvu d'un personnel choisi avec goût, se fit si avantageusement connaître, qu'il fallut porter à *six* le nombre des femmes. Messieurs les officiers, messieurs les fonctionnaires, enfin toute la société n'alla plus autre part. Et ce succès se maintint, grâce au bras d'acier de M. Charles, à son administration paternelle et forte ; tandis que Mme Charles se montrait d'une activité extraordinaire, l'œil ouvert partout, ne laissant rien se perdre, tout en sachant tolérer, quand il le fallait, les petits vols des clients riches.

En moins de vingt-cinq années, les Badeuil économisèrent trois cent mille francs ; et ils songèrent alors à contenter le rêve de leur vie, une vieillesse idyllique en pleine nature, avec des arbres, des fleurs, des oiseaux. Mais ce qui les retint deux ans encore, ce fut de ne pas trouver d'acheteur pour le *19*, au prix élevé qu'ils l'estimaient. N'est-ce pas à déchirer le cœur, un établissement fait du meilleur d'eux-mêmes, qui rapportait plus gros qu'une ferme, et qu'il fallait abandonner entre des mains inconnues, où il dégénérerait peut-être ? — ....Sa fille Estelle, élevée chez les sœurs de la Visitation, se maria à un employé de l'octroi, Ernest Vaucogne, et demanda d'elle-même la préférence pour acheter le *19*. Pourquoi l'affaire serait-elle sortie de la famille, puisqu'elle était si sûre et si belle? L'affaire fut faite et quand les Vaucogne entrèrent au *19*, leur fille Elodie entra à la Visitation, où sa mère avait été

élevée dans une moralité rigide. (*La Terre*, p. 42.)

Mon gendre Achille est un mollasse, il passe les journées à fumer des pipes, il laisse tout salir, tout casser. Il monte même avec celle du 5, une grosse. — Qu'est-ce que tu dis là? Oh ! j'en suis sûre, je les ai vus. M. Charles, tremblant, serra les poings dans un élan d'indignation exaspérée : Le misérable! fatiguer son personnel, manger son établissement, Ah ! c'est la fin de tout ! (*La Terre*, p. 274.)

M. Charles (l'ex-tenancier) se planta au milieu de la pièce, croisa les bras, dans une indignation qui faisait trembler sa face correcte, grasse et jaune, de magistrat retiré. — Croyez-vous ça? avez-vous jamais vu une abomination pareille? J'étais à nettoyer mon rosier, je monte sur le dernier échelon, je me penche de l'autre côté machinalement, et qu'est-ce que j'aperçois? Honorine, oui! ma bonne, Honorine, avec un homme, l'un sur l'autre, les jambes à l'air, en train de faire leurs saletés ! Ah ! les cochons, les cochons! au pied de mon mur! Il suffoquait, il se mit à marcher, avec des gestes nobles de malédiction. — Je l'attends pour la flanquer à la porte, la gueuse, la misérable! Nous n'en pouvons pas garder une. On nous les engrosse toutes. Au bout de six mois, c'est réglé, elles deviennent impossibles dans une famille honnête, avec leurs ventres.... Et celle-ci que je trouve à la besogne, et d'un cœur! Décidément, c'est la fin du monde, la débauche n'a plus de bornes.... — Sûr, ce n'est pas propre, oh ! non, pas

propre! — C'était déjà assez de tracas, dehors, d'avoir à épargner à Elodie les grossièretés des paysans et le cynisme des animaux : il perdait courage, s'il devait trouver dans sa maison un foyer constant d'immoralité. — La voici qui rentre.... Vous allez voir. — Mademoiselle, faites votre malle, et partez tout de suite. Je vous paierai vos huit jours. La bonne, chétive, maigrichonne, l'air pauvre et honteux, voulut s'expliquer, bredouiller des excuses. — Inutile, tout ce que je puis faire, c'est de ne pas vous livrer aux autorités pour attentat aux mœurs. Alors, elle se révolta. — Dites donc qu'on a oublié de payer la passe! — A-t-on idée de cette putain qui déshonorait ma maison! Sûr, c'en est une, ah! une vraie! (*La Terre,* p. 182.)

Le Dévouement conjugal

Si elle accouchait, n'est-ce pas? ce n'était point une raison pour laisser Coupeau sans manger. Enfin le ragoût mijota sur un feu couvert de cendre. Elle revint dans la chambre, crut avoir le temps de mettre un couvert à un bout de la table. Et il lui fallut reposer bien vite le litre de vin; elle n'eut plus la force d'arriver au lit, elle tomba et accoucha par terre, sur un paillasson. Lorsque la sage-femme arriva, un quart d'heure plus tard, ce fut là qu'elle la délivra.... Quand le zingueur rentra, à sept heures, il la trouva

couchée, bien enveloppée, très pâle sur l'oreiller. — Ah! ma pauvre femme! dit Coupeau en embrassant Gervaise. Et moi qui rigolais, il n'y a pas une heure, pendant que tu criais aux petits pâtés! Dis donc, tu n'es pas embarrassée, tu vous lâches ça, le temps d'éternuer.... Cette pauvre poule! elle a eu bien du bobo! Ces crapoussins-là, quand ça vient au monde, ça ne se doute guère du mal que ça fait. Vrai, ça doit être comme si on vous ouvrait les reins.... Où est-il le bobo, que je l'embrasse? Il lui avait glissé délicatement sous le dos une de ses grosses mains, et il l'attirait, il lui baisait le ventre à travers le drap, pris d'un attendrissement d'homme rude pour cette fécondité endolorie encore. (*Assommoir*, p. 130, 131.)

Un Électeur réaliste

Lengaigne, enragé, ce soir-là, posa culotte à la porte de son rival victorieux. Et il gueula : Je fais où ça me dit, maintenant que les cochons gouvernent! (*La Terre*, p. 376.)

Une Femme qui accouche et une vache qui vêle

Pourvu que la Coliche (la vache) ne vêle pas en

même temps que moi! répétait, à chaque matin, Lise.

Et, traînant son ventre énorme, Lise s'oubliait dans l'étable, à regarder d'un œil inquiet la vache, dont le ventre, lui aussi, avait grossi démesurément. Jamais bête ne s'était enflée à ce point, d'une rondeur de futaille, sur ses jambes devenues grêles. Les neuf mois tombaient juste le jour de la Saint-Fiacre, car Françoise avait eu le soin d'inscrire la date où elle l'avait menée au taureau. Malheureusement, c'était Lise qui, pour son compte, n'était pas certaine, à quelques jours près. Cet enfant-là avait poussé si drôlement, sans qu'on le voulût, qu'elle ne pouvait savoir. Mais ça taperait bien sûr dans les environs de la Saint-Fiacre, peut-être la veille, peut-être le lendemain. Et elle répétait, désolée :

— Pourvu que la Coliche ne vèle pas en même temps que moi!.... Ça en ferait, une affaire! Ah! bon sang! nous serions propres!

On gâtait beaucoup la Coliche, qui était depuis dix ans dans la maison. Elle avait fini par être une personne de la famille. Les Buteau se réfugiaient près d'elle, l'hiver, n'avaient pas d'autre chauffage que l'exhalaison chaude de ses flancs. Et elle-même se montrait très affectueuse, surtout à l'égard de Françoise. Elle la léchait de sa langue rude, à la faire saigner, elle lui prenait, du bout des dents, des morceaux de sa jupe, pour l'attirer et la garder toute à elle. Aussi la soignait-on davantage, à mesure que le vêlage approchait : des soupes chaudes,

des sorties aux bons moments de la journée, une surveillance de chaque heure. Ce n'était pas seulement qu'on l'aimât, c'étaient aussi les cinquante pistoles qu'elle représentait, le lait, le beurre, les fromages, une vraie fortune, qu'on pouvait perdre en la perdant.

Depuis la moisson, une quinzaine venait de s'écouler. Dans le ménage, Françoise avait repris sa vie habituelle, comme s'il ne se fût rien passé entre elle et Buteau. Il semblait avoir oublié, elle-même évitait de songer à ces choses, qui la troublaient. Jean, rencontré et averti par elle, n'était pas revenu. Il la guettait au coin des haies, il la suppliait de s'échapper, de le rejoindre le soir, dans des fossés qu'il indiquait. Mais elle refusait, effrayée, cachant sa froideur sous des airs de grande prudence. Plus tard, quand on aurait moins besoin d'elle à la maison. Et, un soir qu'il l'avait surprise descendant chez Macqueron acheter du sucre, elle s'obstina à ne pas le suivre derrière l'église, elle lui parla tout le temps de la Coliche, des os qui commençaient à se casser, du derrière qui s'ouvrait, signes certains auxquels lui-même déclara que ça ne pouvait pas aller bien loin, maintenant.

Et voilà que, juste la veille de la Saint-Fiacre, Lise, le soir, après le dîner, fut prise de grosses coliques, au moment où elle était dans l'étable avec sa sœur, à regarder la vache, qui, les cuisses écartées par l'enflure de son ventre, souffrait, elle aussi, en meuglant doucement.

— Quand je le disais! cria-t-elle, furieuse. Ah! nous sommes propres!

Pliée en deux, tenant à pleins bras son ventre à elle, le brutalisant pour le punir, elle récriminait, elle lui parlait : est-ce qu'il n'allait pas lui foutre la paix? il pouvait bien attendre! C'étaient comme des mouches qui la piquaient aux flancs, et les coliques lui partaient des reins, pour lui descendre jusque dans les genoux. Elle refusait de se mettre au lit, elle piétinait, en répétant qu'elle voulait faire rentrer ça.

Vers dix heures, lorsqu'on eut couché le petit Jules, Buteau, ennuyé de voir que rien n'arrivait, décidé à dormir, laissa Lise et Françoise s'entêter dans l'étable, autour de la Coliche, dont les souffrances grandissaient. Toutes deux commençaient à être inquiètes, ça ne marchait guère, bien que le travail, du côté des os, parût fini. Le passage y était, pourquoi le veau ne sortait-il pas? Elles flattaient la bête, l'encourageaient, lui apportaient des friandises, du sucre, que celle-ci refusait, la tête basse, la croupe agitée de secousses profondes. A minuit, Lise, qui jusque-là s'était tordue, se trouva brusquement soulagée : ce n'était encore, pour elle, qu'une fausse alerte, des douleurs errantes; mais elle fut persuadée qu'elle avait rentré ça, comme elle aurait réprimé un besoin. Et, la nuit entière, elle et sa sœur veillèrent la Coliche, la soignant, faisant chauffer des torchons, qu'elles lui appliquaient brûlants sur la peau; tandis que l'autre vache, Rou-

gette, la dernière achetée au marché de Cloyes, étonnée de cette chandelle qui brûlait, les suivait de ses gros yeux bleuâtres, ensommeillés.

Au soleil levant, Françoise, voyant qu'il n'y avait toujours rien, se décida à courir chercher leur voisine, la Frimat. Celle-ci était réputée pour ses connaissances, elle avait aidé tant de vaches, qu'on recourait volontiers à elle dans les cas difficiles, afin de s'éviter la visite du vétérinaire. Dès qu'elle arriva, elle eut une moue.

— Elle n'a pas bon air, murmura-t-elle. Depuis quand est-elle comme ça ?

— Mais depuis douze heures.

La vieille femme continua de tourner derrière la bête, mit son nez partout, avec de petits hochements de menton, des mines maussades, qui effrayaient les deux autres.

— Pourtant, conclut-elle, v'là la bouteille qui vient.... Faut attendre pour voir.

Alors, toute la matinée fut employée à regarder se former la bouteille, la poche que les eaux gonflent et poussent au dehors. On l'étudiait, on la mesurait, on la jugeait : une bouteille tout de même qui en valait une autre, bien qu'elle s'allongeât, trop grosse. Mais, dès neuf heures, le travail s'arrêta de nouveau, la bouteille pendit, stationnaire, lamentable, agitée d'un balancement régulier, par les frissons convulsifs de la vache, dont la situation empirait à vue d'œil.

Lorsque Buteau rentra des champs pour déjeuner,

il prit peur à son tour, il parla d'aller chercher Patoir, tout en frémissant à l'idée de l'argent que ça coûterait.

— Un vétérinaire ! dit aigrement la Frimat, pour qu'il te la tue, hein? Celle au père Saucisse lui a bien claqué sous le nez.... Non, vois-tu, je vas crever la bouteille, et je l'irai chercher, moi, ton veau !

— Mais, fit remarquer Françoise, M. Patoir défend de la crever. Il dit que ça aide. l'eau dont elle est pleine.

La Frimat eut un haussement d'épaules exaspéré. Un bel âne, Patoir! Et, d'un coup de ciseaux, elle fendit la poche. Les eaux ruisselèrent avec un bruit d'écluse, tous s'écartèrent, trop tard, éclaboussés. Un instant, la Coliche souffla plus à l'aise, la vieille femme triompha. Elle avait frotté sa main droite de beurre, elle l'introduisit, tâcha d'aller reconnaître la position du veau; et elle fouillait là dedans, sans hâte. Lise et Françoise la regardaient faire, les paupières battantes d'anxiété. Buteau lui-même, qui n'était pas retourné aux champs, attendait, immobile et ne respirant plus.

— Je sens les pieds, murmura-t-elle, mais la tête n'est pas là.... Ce n'est guère bon, quand on ne trouve pas la tête....

Elle dut ôter sa main. La Coliche, secouée d'une tranchée violente, poussait si fort, que les pieds parurent. C'était toujours ça, les Buteau eurent un soupir de soulagement : ils croyaient tenir déjà un peu de leur veau, en voyant ces pieds qui passaient;

et, dès lors, ils furent travaillés d'une pensée unique, tirer, pour l'avoir tout de suite, comme s'ils avaient eu peur qu'il ne rentrât et qu'il ne ressortît plus.

— Vaudrait mieux ne pas le bousculer, dit sagement la Frimat. Il finira bien par sortir.

Françoise était de cet avis. Mais Buteau s'agitait, venait toucher les pieds à toutes minutes, en se fâchant de ce qu'ils ne s'allongeaient pas. Brusquement, il prit une corde, qu'il y noua d'un nœud solide, aidé de sa femme, aussi frémissante que lui ; et, comme justement la Bécu entrait, amenée par son flair, on tira, tous attelés à la corde, Buteau d'abord, puis la Frimat, la Bécu, Françoise, Lise elle-même, accroupie, avec son gros ventre.

Ohé hisse ! criait Buteau, tous ensemble !.... Ah ! le chameau, il n'a pas grouillé d'un pouce, il est collé là dedans !.... Aïe donc ! aïe donc ! bougre !

Les femmes, suantes, essoufflées, répétaient :

— Ohé hisse !.... Aïe donc ! bougre !

Mais il y eut une catastrophe. La corde, vieille, à demi pourrie, cassa, et toutes furent culbutées dans la litière, au milieu de cris et de jurons.

— Ça ne fait rien, il n'y a pas de mal ! déclara Lise, qui avait roulé jusqu'au mur et qu'on se hâtait de relever.

Cependant, à peine debout, elle eut un éblouissement, il lui fallut s'asseoir. Un quart d'heure plus tard, elle se tenait le ventre, les douleurs de la veille recommençaient, profondes, à des intervalles régu-

liers. Et elle qui croyait avoir rentré ça ! Quel fichu guignon tout de même que la vache n'allât pas plus vite, et qu'elle, maintenant, fût reprise, à ce point qu'elle était bien capable de la rattraper ! On n'évitait pas le sort, c'était dit que toutes les deux vêleraient ensemble. Elle poussait de grands soupirs, une querelle éclata entre elle et son homme. Aussi, nom de Dieu ! pourquoi avait-elle tiré ? est-ce que ça la regardait, le sac des autres ? qu'elle vidât donc le sien, d'abord ! Elle répondit par des injures, tellement elle souffrait : cochon ! salaud ! s'il ne le lui avait pas empli, son sac, il ne la gênerait pas tant !

— Tout ça, fit remarquer la Frimat, c'est des paroles, ça n'avance à rien.

Et la Bécu ajouta :

— Ça soulage tout de même.

On avait heureusement envoyé le petit Jules chez le cousin Delhomme, pour s'en débarrasser. Il était trois heures, on attendit jusqu'à sept. Rien ne vint, la maison était un enfer : d'un côté, Lise qui s'entêtait sur une vieille chaise, à se tortiller, en geignant ; de l'autre, la Coliche qui ne jetait qu'un cri, dans des frissons et des sueurs, d'un caractère de plus en plus grave. La seconde vache, Rougette, s'était mise à meugler de peur. Françoise alors perdit la tête, et Buteau, jurant, gueulant, voulut tirer encore. Il appela deux voisins, on tira à six, comme pour déraciner un chêne, avec une corde neuve, qui ne cassa pas, cette fois. Mais la Coliche, ébranlée,

tomba sur le flanc et resta dans la paille, allongée, soufflante, pitoyable.

— Le bougre, nous ne l'aurons pas! déclara Buteau en nage, et la gârce y passera avec lui !

Françoise joignit les mains, suppliante.

— Oh! va chercher monsieur Patoir!.... Ça coûtera ce que ça coûtera, va chercher monsieur Patoir !

Il était devenu sombre. Après un dernier combat, sans répondre un mot, il sortit la carriole.

La Frimat, qui affectait de ne plus s'occuper de la vache, depuis qu'on reparlait du vétérinaire, s'inquiétait maintenant de Lise. Elle était bonne aussi pour les accouchements, toutes les voisines lui passaient par les mains. Et elle semblait soucieuse, elle ne cachait point ses craintes à la Bécu, qui rappela Buteau, en train d'atteler.

— Écoutez.... Elle souffre beaucoup, votre femme. Si vous rameniez aussi un médecin ?

Il demeura muet, les yeux arrondis. Quoi donc? encore une qui voulait se faire dorloter ! Bien sûr qu'il ne paierait pas pour tout le monde !

— Mais non ! mais non ! cria Lise entre deux coliques. Ça ira toujours, moi ! On n'a pas d'argent à jeter par les fenêtres.

Buteau se hâta de fouetter son cheval, et la carriole se perdit sur la route de Cloyes, dans la nuit tombante.

Lorsque, deux heures plus tard, Patoir arriva enfin, il trouva tout au même point, la Coliche râ-

lant sur le flanc, et Lise se tordant comme un ver, à moitié glissée de sa chaise. Il y avait vingt-quatre heures que les choses duraient.

— Pour laquelle, voyons? demanda le vétérinaire, qui était d'esprit jovial.

Et, tout de suite, tutoyant Lise :

— Alors, ma grosse, si ce n'est pas pour toi, fais-moi le plaisir de te coller dans ton lit. Tu en as besoin.

Elle ne répondit pas, elle ne s'en alla pas. Déjà, il examinait la vache.

— Fichtre ! elle est dans un foutu état, votre bête. Vous venez toujours me chercher trop tard.... Et vous avez tiré, je vois ça. Hein ? vous l'auriez plutôt fendue en deux que d'attendre, sacrés maladroits !

Tous l'écoutaient, la mine basse, l'air respectueux et désespéré ; et, seule, la Frimat pinçait les lèvres, pleine de mépris. Lui, ôtant son paletot, retroussant ses manches, rentrait les pieds, après les avoir noués d'une ficelle, pour les ravoir ; puis, il plongea la main droite.

— Pardi ! reprit-il au bout d'un instant, c'est bien ce que je pensais : la tête se trouve repliée à gauche, vous auriez pu tirer jusqu'à demain, jamais il ne serait sorti.... Et, vous savez, mes enfants, il est fichu, votre veau. Je n'ai pas envie de me couper les doigts à ses quenottes, pour le retourner. D'ailleurs, je ne l'aurais pas davantage, et j'abîmerais la mère.

Françoise éclata en sanglots.

— Monsieur Patoir, je vous en prie, sauvez notre vache.... cette pauvre Coliche qui m'aime....

Et Lise, qu'une tranchée verdissait, et Buteau, bien portant, si dur au mal des autres, se lamentaient, s'attendrissaient, dans la même supplication.

— Sauvez notre vache, notre vieille vache qui nous donne de si bon lait, depuis des années et des années.... Sauvez-la, monsieur Patoir....

— Mais, entendons-nous bien, je vas être forcé de découper le veau.

— Ah ! le veau, on s'en fout du veau !.... Sauvez notre vache, monsieur Patoir, sauvez-la !

Alors, le vétérinaire, qui avait apporté un grand tablier bleu, se fit prêter un pantalon de toile ; et, s'étant mis tout nu dans un coin, derrière la Rougette, il enfila simplement le pantalon, puis attacha le tablier à ses reins. Quand il reparut, avec sa bonne face de dogue, gros et court dans ce costume léger, la Coliche souleva la tête, s'arrêta de se plaindre, étonnée sans doute. Mais personne n'eut un sourire, tellement l'attente serrait les cœurs.

— Allumez des chandelles !

Il en fit planter quatre par terre, et il s'allongea sur le ventre, dans la paille, derrière la vache, qui ne pouvait plus se lever. Un instant, il resta aplati, le nez entre les cuisses de la bête. Ensuite, il se décida à tirer sur la ficelle, pour ramener les pieds, qu'il examina attentivement. Près de lui, il avait

posé une petite boîte longue, et il se redressait sur un coude, il en sortait un bistouri, lorsqu'un gémissement rauque l'étonna et le fit s'asseoir.

— Comment! ma grosse, tu es encore là?.... Aussi, je me disais : ce n'est pas la vache!

C'était Lise, prise des grandes douleurs, qui poussait, les flancs arrachés.

— Mais, nom de Dieu! va donc faire ton affaire chez toi ,et laisse-moi faire la mienne ici! Ça me dérange, ça me tape sur les nerfs, parole d'honneur! de t'entendre pousser derrière moi.... Voyons, est-ce qu'il y a du bon sens? emmenez-la, vous autres!

La Frimat et la Bécu se décidèrent à prendre chacune Lise sous un bras et à la conduire dans sa chambre. Elle s'abandonnait, elle n'avait plus la force de résister. Mais, en traversant la cuisine, où brûlait une chandelle solitaire, elle exigea pourtant qu'on laissât toutes les portes ouvertes, dans l'idée qu'elle serait ainsi moins loin. Déjà, la Frimat avait préparé le lit de misère, selon l'usage des campagnes : un simple drap jeté au milieu de la pièce, sur une botte de paille, et trois chaises renversées. Lise s'accroupit, s'écartela, adossée à une des chaises, la jambe droite contre la seconde, la gauche contre la troisième. Elle ne s'était pas même déshabillée, ses pieds s'arc-boutaient dans leurs savates, ses bas bleus montaient à ses genoux; et sa jupe, rejetée sur sa gorge, découvrait son ventre monstrueux, ses cuisses grasses, très blanches, si élargies, qu'on lui voyait jusqu'au cœur.

Dans l'étable, Buteau et Françoise étaient restés pour éclairer Patoir, tous les deux assis sur leurs talons, approchant chacun une chandelle, tandis que le vétérinaire, allongé de nouveau, pratiquait au bistouri une section autour du jarret de gauche. Il décolla la peau, tira sur l'épaule qui se dépouilla et s'arracha. Mais Françoise, pâlissante, défaillante, laissa tomber sa chandelle et s'enfuit en criant :

— Ma pauvre vieille Coliche.... Je ne veux pas voir ça ! je ne veux pas voir ça !

Patoir s'emporta, d'autant plus qu'il dut se relever, pour éteindre un commencement d'incendie, déterminé dans la paille par la chute de la chandelle.

— Nom de Dieu de gamine ! ça vous a des nerfs de princesse !.... Elle nous fumerait comme des jambons.

Toujours courant, Françoise était allée se jeter sur une chaise, dans la pièce où accouchait sa sœur, dont l'écartement béant ne l'émotionna pas, comme s'il se fût agi d'une chose naturelle et ordinaire, après ce qu'elle venait de voir. D'un geste, elle chassait cette vision de chairs découpées toutes vives ; et elle raconta en bégayant ce qu'on faisait à la vache.

— Ça ne peut pas marcher, faut que j'y retourne, dit soudain Lise, qui, malgré ses douleurs, se souleva pour quitter ses trois chaises.

Mais déjà la Frimat et la Bécu, se fâchant, la maintenaient en place.

— Ah! çà, voulez-vous bien rester tranquille! Qu'est-ce que vous avez donc dans le corps?

Et la Frimat ajouta ;

— Bon! voilà que vous crevez la bouteille, vous aussi!

En effet, les eaux étaient parties d'un jet brusque. que la paille, sous le drap, but tout de suite; et les derniers efforts de l'expulsion commencèrent. Le ventre nu poussait malgré lui, s'enflait à éclater, pendant que les jambes, avec leurs bas bleus, se repliaient et s'ouvraient, d'un mouvement inconscient de grenouille qui plonge.

— Voyons, reprit la Bécu, pour vous tranquilliser, j'y vas aller, moi, et je vous donnerai des nouvelles.

Dès lors, elle ne fit que courir de la chambre à l'étable. Même, pour s'épargner du chemin, elle finit par crier les nouvelles, du milieu de la cuisine. Le vétérinaire continuait son dépeçage, dans la litière trempée de sang et de glaires, une pénible et sale besogne, dont il sortait abominable, souillé de haut en bas.

— Ça va bien, Lise, criait la Bécu. Poussez sans regret.... Nous avons l'autre épaule. Et, maintenant, c'est la tête qu'on arrache.... Il la tient, la tête, oh! une tête!.... Et c'est fini, de ce coup, le corps est venu d'un paquet,

Lise accueillait chaque phase de l'opération d'un soupir déchirant; et l'on ne savait si elle souffrait pour elle ou pour le veau. Mais, brusquement, Bu-

teau apporta la tête, voulant la lui montrer. Ce fut une exclamation générale.

— Oh ! le beau veau !

Elle, sans cesser le travail, poussant plus rude, les muscles tendus, les cuisses gonflées, parut prise d'un inconsolable désespoir.

— Mon Dieu ! est-ce malheureux !.... Oh ! le beau veau, mon Dieu !.... Est-ce malheureux, un si beau veau, un veau si beau, qu'on n'en a jamais vu de si beau !

Françoise également se lamentait, et les regrets de tous devinrent si agressifs, si pleins de sous-entendus hostiles, que Patoir s'en blessa. Il accourut, il s'arrêta pourtant à la porte, par décence.

— Dites donc, je vous avais avertis.... Vous m'avez supplié de sauver votre vache.... C'est que je vous connais, mes bougres ! Faut pas aller raconter partout que je vous ai tué votre veau, hein ?

— Bien sûr, bien sûr, murmura Buteau, en retournant dans l'étable avec lui. Tout de même, c'est vous qui l'avez coupé.

Par terre, Lise, entre ses trois chaises, était parcourue d'une houle, qui lui descendait des flancs, sous la peau, pour aboutir, au fond des cuisses, en un élargissement continu des chairs. Et Françoise, qui jusque là n'avait pas vu, dans sa désolation, demeura tout d'un coup stupéfaite, debout devant sa sœur, dont la nudité lui apparaissait en raccourci, rien que les angles relevés des genoux, à droite et à gauche de la boule du ventre, que creusait une

cavité ronde. Cela était si inattendu, si défiguré, si énorme, qu'elle n'en fut pas gênée. Jamais elle ne se serait imaginé une chose pareille, le trou bâillant d'un tonneau défoncé, la lucarne grande ouverte du fenil, par où l'on jetait le foin, et qu'un lierre touffu hérissait de noir. Puis, quand elle remarqua qu'une autre boule, plus petite, la tête de l'enfant, sortait et rentrait à chaque effort, dans un perpétuel jeu de cache-cache, elle fut prise d'une si violente envie de rire, qu'elle dut tousser, pour qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir mauvais cœur.

— Un peu de patience encore, déclara la Frimat. Ça va y être.

Elle s'était agenouillée entre les jambes, guettant l'enfant, prête à le recevoir. Mais il faisait des façons, comme disait la Bécu ; même, un moment, il s'en alla, on put le croire rentré chez lui. Alors seulement, Françoise s'arracha à la fascination de cette gueule de four braquée sur elle ; et un embarras la saisit aussitôt, elle vint prendre la main de sa sœur, s'apitoyant, depuis qu'elle détournait les yeux.

— Ma pauvre Lise, va ! t'as de la peine.

— Oh ! oui, oh ! oui, et personne ne me plaint.... Si l'on me plaignait.... Oh ! là, là, ça recommence, il ne sortira donc pas !

Ça pouvait durer longtemps, lorsque des exclamations vinrent de l'étable. C'était Patoir, qui, étonné de voir la Coliche s'agiter et meugler encore, avait soupçonné la présence d'un second veau ; et

en effet, replongeant la main, il en avait tiré un, sans difficulté aucune cette fois, comme il aurait sorti un mouchoir de sa poche. Sa gaieté de gros homme farceur fut telle, qu'il oublia la décence, au point de courir dans la chambre de l'accouchée, portant le veau, suivi de Buteau qui plaisantait aussi.

— Hein ! ma grosse, t'en voulais un.... Le v'là !

Et il était à crever de rire, tout nu dans son tablier, les bras, le visage, le corps entier barbouillé de fiente, avec son veau mouillé encore, qui semblait ivre, la tête trop lourde et étonnée.

Au milieu de l'acclamation générale, Lise, à le voir, fut prise d'un accès de fou rire, irrésistible, interminable.

— Oh ! qu'il est drôle ! oh ! que c'est bête de me faire rire comme ça !.... Oh ! là, là, que je souffre, ça me fend !.... Non, non ! ne me faites donc plus rire, je vas y rester !

Les rires ronflaient au fond de sa poitrine grasse, descendaient dans son ventre, où ils poussaient d'un souffle de tempête. Elle en était ballonnée, et la tête de l'enfant avait repris son jeu de pompe, comme un boulet près de partir.

Mais ce fut le comble, lorsque le vétérinaire, ayant posé le veau devant lui, voulut essuyer d'un revers de main la sueur qui lui coulait du front. Il se balafra d'une large traînée de bouse, tous se tordirent, l'accouchée suffoqua, pouffa avec des cris aigus de poule qui pond.

— Je meurs, finissez ! Foutu rigolo qui me fait rire à claquer dans ma peau !.... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu, ça crève....

Le trou béant s'arrondit encore, à croire que la Frimat, toujours à genoux, allait y disparaître ; et, d'un coup, comme d'une femme canon, l'enfant sortit, tout rouge, avec ses extrémités détrempées et blèmes. On entendit simplement le glouglou d'un goulot géant qui se vidait. Puis, le petit miaula, tandis que la mère, secouée comme une outre dont la peau se dégonfle, riait plus fort. Ça criait d'un bout, ça riait de l'autre. Et Buteau se tapait sur les cuisses, la Bécu se tenait les côtes, Patoir éclatait en notes sonores, Françoise elle-même, dont sa sœur avait broyé la main dans sa dernière poussée, se soulageait enfin de son envie contenue, voyant toujours ça, une vraie cathédrale où le mari devait loger tout entier.

— C'est une fille, déclara la Frima.

— Non, non, dit Lise, je n'en veux pas, je veux un garçon.

— Alors, je la renfile, ma belle, et tu feras un garçon demain.

Les rires redoublèrent, on en fut malade. Puis, comme le veau était resté devant elle, l'accouchée, qui finissait par se calmer, eut cette parole de regret :

— L'autre était si beau.... Tout de même, ça nous en ferait deux !

Patoir s'en alla, après qu'on eut donné à la Co-

liche trois litres de vin sucré. Dans la chambre, la Frimat déshabilla et coucha Lise, tandis que la Bécu, aidée de Françoise, enlevait la paille et balayait. En dix minutes, tout fut en ordre, on ne se serait pas douté qu'un accouchement venait d'avoir lieu, sans les miaulements continus de la petite, qu'on lavait à l'eau tiède. Mais, emmaillotée, couchée dans son berceau, elle se tut peu à peu ; et la mère, anéantie maintenant, s'endormit d'un sommeil de plomb, la face congestionnée, presque noire, au milieu des gros draps de toile bise.

Vers onze heures, lorsque les deux voisines furent parties, Françoise dit à Buteau qu'il ferait mieux de monter se reposer au fenil. Elle, pour la nuit, avait jeté par terre un matelas, où elle comptait s'étendre, de façon à ne pas quitter sa sœur. Il ne répondit point, il acheva silencieusement sa pipe. Un grand calme s'était fait, on n'entendait que la respiration forte de Lise endormie. Puis, comme Françoise s'agenouillait sur son matelas, au pied même du lit, dans un coin d'ombre, Buteau, toujours muet, vint brusquement la culbuter par derrière. Elle se retourna, comprit aussitôt, à son visage contracté et rouge. Ça le reprenait, il n'avait pas lâché son idée de l'avoir ; et fallait croire que ça le travaillait rudement fort, tout d'un coup, pour qu'il voulût d'elle ainsi, à côté de sa femme, après des choses qui n'étaient guère engageantes. Elle le repoussa, le renversa. Il y eut une lutte sourde, haletante.

Lui, ricanait, la voix étranglée.

— Voyons, qu'est-ce que ça te fout ?.... Je suis bon pour vous deux.

Il la connaissait bien, il savait qu'elle ne crierait pas. En effet, elle résistait sans une parole, trop fière pour appeler sa sœur, ne voulant mettre personne dans ses affaires, pas même celle-ci. Il l'étouffait, il était sur le point de la vaincre.

— Ça irait si bien.... Puisqu'on vit ensemble, on ne se quitterait pas....

Mais il retint un cri de douleur. Silencieusement, elle lui avait enfoncé les ongles dans le cou ; et il s'enragea alors, il fit allusion à Jean.

— Si tu crois que tu l'épouseras, ton salaud.... Jamais, tant que tu ne seras pas majeure !

Cette fois, comme il la violentait, sous la jupe, à pleine main brutale, elle lui envoya un tel coup de pied entre les jambes, qu'il hurla. D'un bond, il s'était remis debout, effrayé, regardant le lit. Sa femme dormait toujours, du même souffle tranquille. Il s'en alla pourtant, avec un geste de terrible menace.

Lorsque Françoise se fut allongée sur le matelas, dans la grande paix de la chambre, elle demeura les yeux ouverts. Elle ne voulait point, jamais elle ne le laisserait faire, même si elle en avait l'envie. Et elle s'étonnait, car l'idée qu'elle pourrait épouser Jean ne lui était pas encore venue. (*La Terre*, p. 248-269.)

Une Femme.... à convictions

La Mouquette s'étranglait de fureur, en pensant que des soldats voulaient trouer la peau à des femmes. Elle leur avait craché tous ses gros mots, elle ne trouvait pas d'injure assez basse, lorsque, brusquement, n'ayant plus que cette mortelle offense à bombarder au nez de la troupe, elle montra son cul. Des deux mains, elle relevait ses jupes, tendait les reins, élargissait la rondeur énorme. — Tenez, v'là pour vous, et il est encore trop propre, tas de salauds! Elle plongeait, culbutait, se tournait pour que chacun en eût sa part, s'y reprenait à chaque poussée qu'elle envoyait. — V'là pour l'officier! V'là pour le sergent! V'là pour les militaires!

Un rire de tempête s'éleva. Bébert et Lydie se tordaient. (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 374.)

La Gamme.... pornographique

Mon cher, vous allez voir le costume de ma femme au second acte.... Il est d'un cochon! (*Nana*, p. 21.)

Une jolie femme, mise avec modestie.... une femme honnête qui avait un amant, pas plus, et un homme toujours respectable. (*Nana*, p. 30.)

Nana était nue. Elle était nue avec une tranquille audace, certaine de la toute-puissance de sa chair. Une simple gaze l'enveloppait : ses épaules rondes, sa gorge d'amazone, dont les pointes roses se tenaient levées et rigides comme des lances, ses larges hanches qui roulaient dans un balancement voluptueux, ses cuisses de blonde grasse, tout son corps se devinait, se voyait sous le tissu léger, d'une blancheur d'écume. C'était Vénus naissant des flots, n'ayant pour voile que ses cheveux. Et, lorsque Nana levait les bras, on apercevait, aux feux de la rampe, les poils d'or de ses aisselles. Il n'y eut pas d'applaudissements. Personne ne riait plus, les faces des hommes, sérieuses, se tendaient, avec le nez aminci, la bouche irritée et sans salive. Un vent semblait avoir passé, très doux, chargé d'une sourde menace. Tout d'un coup, dans la bonne enfant, la femme se dressait, inquiétante, apportant le coup de folie de son sexe, ouvrant l'inconnu du désir. Nana souriait toujours, mais d'un sourire aigu de mangeuse d'hommes.

Fichtre ! dit simplement Fauchery. (*Nana*, p. 32.)

Peu à peu, Nana avait pris possession du public, et maintenant chaque homme la subissait. Le rut qui montait d'elle, ainsi que d'une bête en folie, s'était épandu toujours davantage, emplissant la salle. A cette heure, ses moindres mouvements soufflaient le désir, elle retournait la chair d'un geste de son petit doigt.

.... Cette salle, ainsi allumée, est bien un bordel, comme dit Bordenave, ce bougre d'entêté de directeur. (*Nana*, p. 33.)

Cent pas plus loin, il tomba encore sur des couples.... Autour de la vieille fosse en ruines, toutes les filles de Montsou rôdaient avec leurs amoureux.... Une végétation drue reconquérait ce coin de terre, elle s'étalait en herbe épaisse, jaillissait en jeunes arbres déjà forts. Aussi chaque fille s'y trouvait-elle chez elle, il y avait des trous perdus pour toutes, les galants les culbutaient sur les poutres, derrière les bois, dans les berlines. On se logeait quand même, coudes à coudes, sans s'occuper des voisins. Et il semblait que ce fût, autour de la machine éteinte, près de ce puits las de dégorger de la houille, une revanche de la création, le libre amour qui, sous le coup de fouet de l'instinct, plantait des enfants dans les ventres de ces filles à peine femmes. (*Romans célèbres, Germinal,* p. 99.)

Vous êtes bête! Vous ne songez qu'à la saleté! disait Gervaise à Coupeau.... Ainsi, quand elle aimait un homme, elle ne songeait pas aux bêtises, elle rêvait uniquement de vivre toujours ensemble, très heureux. Et, comme Coupeau ricanait et lui parlait de ses deux enfants, qu'elle n'avait certainement pas mis couver sous le traversin, elle lui allongea des tapes sur les doigts, elle ajouta que, bien sûr, elle était bâtie sur le patron des autres femmes; seule-

ment on avait tort de croire les femmes toujours acharnées après ça.... (*Assommoir*, p. 44-45.)

Catherine reçut dans le derrière, à toute volée, un coup de pied dont la violence l'étourdit de surprise et de douleur. C'était Chaval qui lui allongeait une ruade de bête mauvaise.

— Ah ! salope, hurla-t-il, je t'ai suivie, je savais bien que tu revenais ici t'en faire foutre jusqu'au nez ! Et c'est toi qui le paies, hein? Tu l'arroses de café avec mon argent ! — Sortiras-tu, nom de Dieu ! Un joli métier de garder la maison, cracha-t-il à la mère, pendant que ta putain de fille est là-haut les jambes en l'air !

.... A la porte, il se retourna de nouveau vers la Maheude, clouée sur sa chaise. Elle en avait oublié de rentrer son sein. Estelle s'était endormie, le nez glissé en avant, dans la jupe de laine, et le sein énorme pendait libre et nu, comme une mamelle de vache puissante.

— Quand la fille n'y est pas, c'est la mère qui se fait tamponner, cria Chaval. Va, montre-lui ta viande ! Il n'est pas dégoûté, ton salaud de logeur ! (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 182.)

Malgré son effort (Étienne), il revenait quand même à sa gorge, à cette coulée de chair blanche, dont l'éclat maintenant le gênait. Sans doute, elle avait quarante ans et elle était déformée, comme une bonne femelle qui produisait trop; mais beau-

coup la désiraient encore, large, solide, avec sa grosse figure longue d'ancienne belle fille. Lentement, d'un air tranquille, elle avait pris à deux mains sa mamelle et la rentrait. Un coin rose s'obstinait, elle le renfonça du doigt, puis se déboutonna, toute noire à présent, avachie dans son vieux caraco. — C'est un cochon, dit-elle enfin. Il n'y a qu'un sale cochon pour avoir des idées si dégoûtantes.... Moi, je m'en fiche! Ça ne méritait pas de réponse.... J'ai mes défauts, bien sûr, mais je n'ai pas celui-là.... Il n'y a eu que deux hommes qui m'ont touchée, un herscheur autrefois à quinze ans, et Maheu ensuite. (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 188.)

Une Femme qui aime l'amour.... pour l'amour

Saccard pointa ses vues sur la petite Mme Conin, mais elle refusa carrément de prendre du plaisir avec lui. Il était très séduit par cette adorable blonde, rose et potelée, aux cheveux de soie pâle, en neige, un petit mouton frisé, et gracieuse, et câline, toujours gaie. — Non, je ne veux pas, jamais avec vous! Non, non! elle n'avait pas d'amant. Pas un homme ne pouvait se vanter de l'avoir eue deux fois. Pour qui la prenait-il? Une fois, oui! par hasard, par plaisir, sans que ça tirât autrement à conséquence! Et tous restaient ses amis, très reconnais-

sants, très discrets. — C'est donc parce que je ne suis plus jeune? Mais d'un nouveau geste, avec son continuel rire, elle sembla dire qu'elle s'en moquait bien, qu'on fût jeune! Elle avait cédé à des moins jeunes, à des moins beaux encore, à de pauvres diables souvent. — Pourquoi, alors, dites pourquoi? — Mon Dieu! c'est simple, parce que vous ne me plaisez pas. Avec vous, jamais!.... — Voyons, reprit-il brutalement, ce sera ce que vous voudrez.... Voulez-vous mille, voulez-vous deux mille, pour une fois, une seule fois? — Voulez-vous.... Voyons, voulez-vous dix mille, voulez-vous vingt mille? — Pas dix, pas cinquante, pas cent mille! Vous pourriez monter longtemps comme ça, ce serait non, toujours non.... Ah! on m'en a offert, des choses, de l'argent, et de tout! Je ne veux rien, est-ce que ça ne suffit pas quand ça fait plaisir?.... Non, non! pas pour un million! — Il s'acharna pendant près d'un mois.... Comment, l'argent ne donnait donc pas tout? Voilà une femme que d'autres avaient pour rien, et qu'il ne pouvait avoir, lui, en y mettant un prix fou! Elle disait non, c'était sa volonté. (*L'Argent*, p. 283.)

Gervaise rêvant d'être.... honnête

Son rêve était de vivre dans une société honnête, parce que la mauvaise société, disait Gervaise, c'était comme un coup d'assommoir, ça vous cassait le

crâne, ça vous casse une femme en moins de rien.... Mais Coupeau la plaisantait de ses idées noires, la ramenait à tout son courage, en essayant de lui pincer les hanches. (*Assommoir*. p. 57.)

Vous ignorez (Gervaise à Coupeau) vous-même ce que vous éprouvez pour moi. Si vous ne me rencontriez pas de huit jours, ça vous passerait, je parie. Les hommes, souvent, se marient pour une nuit, la première, et puis les nuits se suivent, les jours s'allongent, toute la vie, et ils sont joliment embêtés.... Mais je vous veux, répétait-il, en tapant son poing sur son genou d'un martèlement continu. Vous entendez bien, je vous veux.... Il n'y a rien à dire à ça, je pense? (*Assommoir*, p. 60-61.)

Inceste fraternel

L'autre semaine, il y avait eu un scandale, dont tout Roynes causait encore. une telle batterie, que les voisins étaient accourus et l'avaient trouvé se livrant sur elle à des abominations. — Dis. ma fille, demanda Rose, pour provoquer ses confidences, c'est donc qu'il voulait te forcer, le brutal? — Est-ce que ça les regardait, les autres? est-ce qu'ils avaient besoin d'entrer espionner chez nous? Nous ne volons personne. — Dame, reprit la vieille, pourtant si vous couchez ensemble, comme on le raconte,

c'est très mal. — Ah! très mal, est-ce qu'on sait? Le curé m'a fait demander, pour me dire que nous irions en enfer. Pas le pauvre chéri, toujours.... (*La Terre*, p. 204.)

C'est donc des menteries, ce qu'on raconte, que vous couchez avec votre frère? De blême qu'il était, le visage de Palmyre s'empourpra.... Oh! les méchants.... si l'on peut croire.... Leurs paillasses se touchaient par terre, bien sûr qu'ils se trompaient la nuit. — Voyons, c'est vrai, dis que c'est vrai. D'ailleurs, on le sait. Toute droite, Palmyre, ahurie, s'emporta douloureusement : Et quand ce serait vrai, qu'est-ce que ça vous fiche? Le pauvre petit n'a déjà pas tant de plaisir. Je suis sa sœur, je pourrais bien être sa femme, puisque toutes les filles le rebutent. Deux larmes coulèrent sur ses joues à cet aveu, dans le déchirement de sa maternité pour l'infirme, qui allait jusqu'à l'inceste. Après lui avoir gagné du pain, elle pouvait encore, le soir, lui donner ça, ce que les autres lui refusaient, un régal qui ne leur coûtait rien.... — Elle a raison, qu'est-ce que ça nous fiche? reprit Jean de son air bonhomme, touché de la voir si bouleversée : ça les regarde, ça ne fait du tort à personne. (*La Terre*, p. 137.)

Infanticide

Lise, en se mettant au lit et en soufflant la chan-

delle, eut un rire singulier, elle dit que tant que les mioches ne sont pas venus, ils peuvent ne pas venir.... Collée contre lui, la bouche à son oreille, elle lui fit un aveu : le mois dernier, elle avait eu l'embêtement de s'apercevoir qu'elle se trouvait de nouveau pincée; si bien que, sans le prévenir, elle avait filé chez la Sapin, une vieille de Magnolles qui était sorcière. Encore enceinte, merci! il l'aurait bien reçue! La Sapin, avec une aiguille, tout simplement, l'avait débarrassée. Il l'écoutait sans approuver, sans désapprouver, et son contentement ne perça que dans la façon goguenarde dont il exprima l'idée qu'elle aurait dû se procurer l'aiguille pour Françoise. Elle s'égaya aussi, le saisit à pleins bras, lui souffla que la Sapin enseignait une autre manière. Oh! une manière si drôle! — Hein? laquelle donc? Eh bien! un homme pouvait défaire ce qu'un homme avait fait : il n'avait qu'à prendre la femme en lui traçant trois signes de croix sur le ventre et en récitant un *Ave* à l'envers. Le petit, s'il y en avait un, s'en allait comme un vent. Enfin, Lise désira, très câline, qu'il essayât sur elle l'*Ave* à l'envers et les trois signes de croix, voulant se rendre compte si elle ne sentirait rien. Non, rien! C'était que l'aiguille avait suffi. Sur Françoise, ça en aurait fait, du ravage! Il rigola, est-ce qu'il pouvait? Tiens! pourquoi pas, puisqu'il l'avait déjà eue? Jamais. (*La Terre*, p. 442.)

Jésus-Christ ou la Parodie scatologique du Christ

Un grand gaillard entra, dans toute la force musculaire de ses quarante ans, les cheveux bouclés, la barbe en pointe, longue et inculte, avec une face de Christ ravagé, un Christ soulard, violeur de filles et détrousseur de grandes routes. Depuis le matin, à Cloyes, il était gris déjà, le pantalon boueux, la blouse ignoble de taches, une casquette en loques renversée sur la nuque ; et il fumait un cigare d'un sou, humide et noir, qui empestait. Cependant, au fond de ses beaux yeux noyés, il y avait de la goguenardise pas méchante, le cœur ouvert d'une bonne crapule. (*La Terre*, p. 16.)

Jésus-Christ surtout répétait une histoire qui enflait de rires énormes les ventres des paysans : une grande cavale de femme, jaune comme un citron, qu'on avait fait courir toute nue, avec une pipe dans le derrière. (*La Terre*, p. 69.)

Jésus-Christ appelait la Trouille à pleins poumons, jurant, gueulant.... — Ta fille, lui cria Jean, elle est sous les saules, à regarder la lune avec Victor. — Nom de Dieu de bougresse, qui me déshonore ! Je vas chercher mon fouet.

Jésus-Christ n'était sévère que sur un point, la morale. Aussi entra-t-il dans une grande colère, quand

un paysan endimanché, qui passait en bas, sur la route, le héla. — Jésus-Christ ! ohé ! Jésus-Christ ! — Quoi ? — C'est ta fille qui est sur le dos. — Et puis ? — Et puis, il y a un homme dessus. — Où ça donc ? — Là, dans le fossé, au coin de la pièce à Guillaume. Alors, il leva ses deux poings au ciel, furieusement. — Bon ! merci ! je prends mon fouet ! Ah ! nom de Dieu de salope qui me déshonore. C'était Delphin qui était sur la Trouille. Nénesse faisait le guet, chacun son tour d'ailleurs, l'un en sentinelle avancée, lorsque l'autre rigolait. — Méfiance ! cria Nénesse, v'là Jésus-Christ ! Dans le fossé herbu, la Trouille, d'une secousse, avait jeté Delphin de côté. Ah ! fichu sort, son père ! — Ah ! salope, ah ! catin, tu vas la danser !.... Elle, empêtrée, la jupe en l'air, ne pouvait nier. D'un coup, qui cingla les cuisses, il la mit debout. Et la chasse commença. — Tiens, fille de putain ! Tiens, vois si ça te le bouche ! (*La Terre*, p. 219.)

M. Charles, emprisonné dans ce cercle abominable de coups de fouet, claquant à la volée, devint grossier : Mais, sale trou, veux-tu bien nous lâcher ! Mais qui est-ce qui m'a foutu cette famille dans ce bordel de pays ! — Donne tes cent sous, dit le père. C'est pour te punir. Elle jura qu'elle les avait perdus en courant.... Il la fouilla. Comme il ne trouvait rien, il s'emporta de nouveau. — Hein ? tu les a donnés à ton galant. Nom de Dieu de bête ! qui leur fout du plaisir et qui les paie. Il partit, elle dévissa

la serrure, sortit et rejoignit Delphin et Nénesse... et ce fut le tour de son cousin Nénesse.

Jésus-Christ rencontra Bécu, la plaque astiquée sur une blouse neuve. — Dis-donc, toi, si c'est comme ça que tu fais ta tournée ! sais-tu où j'ai trouvé ton Delphin ? — Où ça ? — Sur ma fille. Je vas écrire au préfet pour qu'il te casse, père de cochon, cochon toi-même ! Du coup, Bécu se fâcha. — Ta fille, je ne vois que ses jambes en l'air. Ah ! elle a débauché Delphin. Du tonnerre de Dieu si je ne la fais pas emballer par les gendarmes ! — Essaie donc, brigand ! Les deux hommes, nez à nez, se mangeaient. Et, brusquement, il y eut une détente, leur fureur tomba. — Faut s'expliquer, entrons boire un verre, dit Jésus-Christ. — Pas le sou, dit Bécu. Alors, l'autre, très gai, sortit une première pièce de cinq francs, la fit sauter, se la planta dans l'œil. — Hein ? cassons-la, père la Joie. Entre donc, vieille tripe ! C'est mon tour, tu paies assez souvent. (*La Terre*, p. 221.)

Dites donc, la Bécu, répéta à dix reprises Jésus-Christ en mangeant, si Bécu veut, nous couchons ensemble. Ça va-t-il ? Elle était très sale, ne sachant pas, disait-elle, qu'elle resterait à la fête ; et elle riait, chafouine, noire, d'une maigreur rouillée de vieille aiguille ; tandis que le gaillard, sans tarder, lui empoignait les cuisses à nu sous la table. Le mari, ivre-mort, buvait, ricanait, gueulait que la garce n'en aurait pas trop de deux. (*La Terre*, p. 224.)

Mais Bécu intervint, ricanant et flatté au souvenir des gaillardises précoces de son fils. Lâche-le donc ! le v'là qui pousse. Alors, vermines, vous fricassez ensemble ! Ah ! le bougre, ah ! le bougre !.... (*La Terre*, p. 225.)

Lengaigne s'étant avancé, Jésus-Christ le harponna. Hein ? lui avait-il lâché son affaire à ce chieur d'encre ! On lui en donnerait des filles riches ! Ce n'était point que N'en-a-pas fût si chic ; car elle n'avait de cheveux que sur la tête, et, très allumé, il affirma la chose comme s'il l'avait vue. Ça se disait de Cloyes à Châteaudun, les garçons en rigolaient. Pas un poil, parole d'honneur ! La place aussi nue qu'un menton de curé. Tous alors, stupéfiés du phénomène, se haussèrent pour contempler Berthe, en la suivant avec une légère grimace de répugnance, chaque fois que la danse la ramenait, très blanche dans le vol de ses jupes. Vieux filou, reprit Jésus-Christ, qui se mit à tutoyer Lengaigne, ce n'est pas comme ta fille, elle en a ! Celui-ci répondit d'un air de vanité : Ah ! pour sûr ! (*La Terre*, p. 226.)

La Lutte de deux femmes pour un amant

(Parodie des combats d'Homère)

Gervaise et Virginie au lavoir. — Gervaise, les bras en avant, cherchant à terre, tournant sur elle-

même, dans un tremblement de tous ses membres, marcha quelques pas, rencontra un seau plein, le saisit à deux mains, le vida à toute volée.

— Chameau, va ! cria la grande Virginie.

Elle avait fait un saut en arrière, ses bottines seules étaient mouillées. Cependant, le lavoir, que les larmes de la jeune femme révolutionnaient depuis un instant, se bousculait pour voir la bataille. Des laveuses, qui achevaient leur pain, montèrent sur des baquets. D'autres accoururent, les mains pleines de savon. Un cercle se forma.

— Ah ! le chameau ! répétait la grande Virginie. Qu'est-ce qui lui prend, à cette enragée-là ?

Gervaise en arrêt, le menton tendu, la face convulsée, ne répondait pas, n'ayant point encore le coup de gosier de Paris. L'autre continua :

— Va donc ! C'est las de rouler la province, ça n'avait pas douze ans que ça servait de paillasse à soldats, ça a laissé une jambe dans son pays.... elle est tombée de pourriture, sa jambe....

Un rire courut. Virginie, voyant son succès, s'approcha de deux pas, redressant sa haute taille, criant plus fort :

— Hein ! avance un peu, pour voir, que je te fasse ton affaire ! Tu sais, il ne faut pas venir nous embêter ici.... Est-ce que je la connais, moi, cette peau ! Si elle m'avait attrapée, je lui aurais joliment retroussé ses jupons ; vous auriez vu ça. Qu'elle dise seulement ce que je lui ai fait.... Dis, rouchie, qu'est-ce qu'on t'a fait ?

— Ne causez pas tant, bégaya Gervaise. Vous savez bien. On a vu mon mari, hier soir.... Et taisez-vous, parce que je vous étranglerais, bien sûr.

— Son mari ! Ah ! elle est bonne, celle-là !.... Le mari à madame ! Comme si on avait des maris avec cette dégaîne !.... Ce n'est pas ma faute s'il t'a lâchée. Je ne te l'ai pas volé, peut-être. On peut me fouiller. Veux-tu que je te dise, tu l'empoisonnais, cet homme ! Il était trop gentil pour toi.... Avait-il son collier, au moins ? Qui est-ce qui a trouvé le mari à madame ?.... Il y aura récompense....

Les rires recommencèrent. Gervaise, à voix presque basse, se contentait toujours de murmurer :

— Vous savez bien, vous savez bien.... C'est votre sœur, je l'étranglerai, votre sœur....

— Oui, va te frotter à ma sœur, reprit Virginie en ricanant. Ah ! c'est ma sœur ! C'est bien possible, ma sœur a un autre chic que toi.... Mais est-ce que ça me regarde ? est-ce qu'on ne peut plus laver son linge tranquillement ? Flanque-moi la paix, entends-tu, parce qu'en voilà assez !

Et ce fut elle qui revint, après avoir donné cinq ou six coups de battoir, grisée par les injures, emportée. Elle se tut et recommença ainsi trois fois :

— Eh bien ! oui, c'est ma sœur. Là, es-tu contente? Ils s'adorent tous les deux. Il faut les voir se bécoter !.... Et il t'a lâchée avec tes bâtards ! De jolis mômes qui ont des croûtes plein la figure ! Il y en a un d'un gendarme, n'est-ce pas ? et tu en as fait cre-

ver trois autres, parce que tu ne voulais pas de surcroît de bagages pour venir.... C'est ton Lantier qui nous a raconté ça. Ah ! il en dit de belles, il en avait assez de ta carcasse !

— Salope ! salope ! salope ! hurla Gervaise, hors d'elle, reprise par un tremblement furieux.

Elle tourna, chercha une fois encore par terre ; et, ne trouvant que le petit baquet, elle le prit par les pieds, lança l'eau du bleu à la figure de Virginie.

— Rosse ! elle m'a perdu ma robe ! cria celle-ci, qui avait toute une épaule mouillée et sa main gauche teinte en bleu. Attends, gadoue !

A son tour, elle saisit un seau, le vida sur la jeune femme. Alors, une bataille formidable s'engagea. Elles couraient toutes deux le long des baquets, s'emparant de seaux pleins, revenant se les jeter à la tête. Et chaque déluge était accompagné d'un éclat de voix. Gervaise elle-même répondait, à présent.

— Tiens ! saleté !.... Tu l'as reçu, celui-là. Ça te calmera le derrière.

— Ah ! la carne ! Voilà pour ta crasse. Débarbouille-toi une fois en ta vie.

— Oui, oui, je vas te dessaler, grande morue !

— Encore un !.... Rince-toi les dents, fais ta toilette pour ton quart de ce soir, au coin de la rue Belhomme.

Elles finirent par emplir les seaux aux robinets. Et, en attendant qu'ils fussent pleins, elles continuaient leurs ordures. Les premiers seaux, mal lancés, les touchaient à peine. Mais elles se faisaient la

main. Ce fut Virginie qui, la première, en reçut un en pleine figure ; l'eau, entrant par son cou, coula dans son dos et dans sa gorge, pissa par-dessous sa robe. Elle était encore tout étourdie, quand un second la prit de biais, lui donna une forte claque contre l'oreille gauche, en trempant son chignon, qui se déroula comme une ficelle. Gervaise fut d'abord atteinte aux jambes ; un seau lui emplit ses souliers, rejaillit jusqu'à ses cuisses ; deux autres l'inondèrent aux hanches. Bientôt, d'ailleurs, il ne fut plus possible de juger les coups. Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les corsages plaqués aux épaules, les jupes collant sur les reins, maigries, raidies, grelottantes, s'égouttant de tous les côtés, ainsi que des parapluies pendant une averse.

— Elles sont rien drôles ! dit la voix enrouée d'une laveuse. Le lavoir s'amusait énormément.... Toutes les laveuses parlaient ensemble. — Elle lui a cassé une patte ! — Dame ! l'autre a bien voulu la faire cuire ! — Elle a raison, après tout, la blonde, si on lui a pris son homme ! — Voyons, allez-vous-en ! disait madame Boche, soyez raisonnable.... j'ai les sangs tournés, ma parole ! On n'a jamais vu une tuerie pareille.... La bataille recommença muette, sans un cri, sans une injure.... Par terre, la lutte continuait. Tout d'un coup, Virginie se redressa sur les genoux. Elle venait de ramasser un battoir, elle le brandissait. Elle râlait, la voix changée : Voilà du chien, attends ! Apprête ton linge sale ! Gervaise,

vivement, allongea la main, prit également un battoir, le tint levé comme une massue. Et elle avait, elle aussi, une voix rauque. — Ah ! tu veux la grande lessive.... Donne ta peau que j'en fasse des torchons !.... Alors, mises en train, elles se tapèrent comme les laveuses tapent leur linge, rudement, en cadence.... Mais Gervaise, brusquement, hurla. Virginie venait de l'atteindre à toute volée sur son bras nu, au-dessus du coude ; une plaque rouge parut, la chair enfla tout de suite. Alors, elle se rua. On crut qu'elle voulait assommer l'autre.

— Assez ! assez ! cria-t-on.

Elle avait un visage si terrible, que personne n'osa approcher. Les forces décuplées, elle saisit Virginie par la taille, la plia, lui colla la figure sur les dalles, les reins en l'air ; et, malgré les secousses, elle lui releva les jupes, largement. Dessous, il y avait un pantalon. Elle passa la main dans la fente, l'arracha, montra tout, les cuisses nues, les fesses nues. Puis le battoir levé, elle se mit à battre, comme elle battait autrefois à Plassans.... Le bois mollissait dans les chairs avec un bruit mouillé. A chaque tape, une bande rouge marbrait la peau blanche.

— Oh ! oh ! murmurait le garçon Charles, émerveillé, les yeux agrandis.... Gervaise n'entendait pas, ne se lassait pas. Elle voulait toute cette peau battue, couverte de confusion. Et elle causait, prise d'une gaieté féroce :

— Ça c'est pour toi, ça c'est pour ta sœur, ça c'est pour Lantier.... Quand tu les verras, tu leur donne-

ras ça. Attention ! Je recommence. Ça c'est pour Lantier, ça c'est pour ta sœur, ça c'est pour toi. Pan ! Pan ! Margot au lavoir.... Pan ! Pan ! à coups de battoir.... (*L'Assommoir*, p. 35.)

Plus de luxe que de vertu

Mme Hennebeau et son amie, elles en ont pour de l'argent sur la peau, ça vaut plus cher qu'elles, peut-être !

— Ah ! sûr.... Je ne connais pas l'autre, mais celle d'ici je n'en donnerais pas quatre sous, si grosse qu'elle soit. On raconte des histoires....

— Hein ! quelles histoires ?

— Elle aurait des hommes, donc !.... D'abord l'ingénieur....

— Ce petiot maigre !.... Oh ! il est trop mince, elle le perdrait dans les draps....

— Qu'est-ce que ça fiche, si ça l'amuse ? (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 84.)

La Maîtresse villageoise

La veille encore, (Hourdequin) l'avait giflée, à la suite d'une scène qu'elle lui faisait, pour coucher dans le lit où était morte sa femme ; et, toute la nuit.

elle s'était refusée, lui allongeant des tapes, dès qu'il s'approchait ; car, si elle continuait à se donner le régal des garçons de la ferme, elle le rationnait, lui, le fouettait d'abstinences, afin d'augmenter son pouvoir.... Depuis longtemps, il flairait ses continuelles trahisons : Ah! bougresse, si je te pince!.... Jacqueline avait filé à travers la maison muette ; son envie la tenait si fort, que frissonnante, essoufflée, elle alla au fond, dans la soupente qui servait de lit, l'embrassa tout endormi, lui fermant la bouche d'un baiser, lui dit à voix très basse : C'est moi, grosse bête, aie pas peur.... Vite, vite, dépêchons!.... Mais il ne voulut jamais, ils grimpèrent dans le fenil, laissèrent la trappe ouverte, se culbutèrent au milieu du foin. — Oh! grosse bête, grosse bête! répétait Jacqueline pâmée, avec son roucoulement de gorge, qui semblait lui monter des flancs. Dans le foin, Jean et Jacqueline étouffaient leur souffle.... La tête de Hourdequin apparut au ras de la trappe. Il vit du même regard l'ombre de l'homme, qui fuyait, et le ventre de la femme encore vautrée, les jambes ouvertes.... D'une gifle à tuer un bœuf, il rejeta par terre Jacqueline, qui se relevait sur les genoux. Ah! putain! Elle hurla, elle nia l'évidence d'un cri de rage. — Ce n'est pas vrai! Il se retenait de défoncer à coups de talon ce ventre qu'il avait vu, cette nudité étalée de bête en folie.

— Je l'ai vu! Dis que c'est vrai ou je te crève! — Non, non, non, pas vrai! Et, d'ailleurs, qu'est-ce que ça te fiche? Est-ce que je suis ta femme?

Puisque tu ne veux pas que je couche dans ton lit, je suis bien libre de coucher où ça me plaît. Elle eut son roucoulement de colombe comme une moquerie lascive. Allons, ôte-toi de là, que je descende.... Je m'en irai ce soir. — Tout de suite! — Non, ce soir.... Attends donc de réfléchir. (*La Terre*, p. 93.)

Cette nuit même, au lieu d'être partie le soir, Jacqueline coucha dans la chambre de feu Mme Houdequin. La Cognette, en chemise, monta dans le lit conjugal, elle s'y étala, y écarta les bras et les cuisses, pour le tenir tout entier, riant de son rire de tourterelle. (*La Terre*, p. 101.)

La Concubine

Ah! si ma garce de femme, dit Soulas, le berger, avant d'en crever, n'avait pas bu tout mon saint-frusquin, à mesure que je le gagnais, c'est moi qui aurais décampé de la ferme pour ne pas y voir tant de saletés.... Cette Cognette, en voilà une dont les fesses ont plus travaillé que les mains! et ce n'est pas, bien sûr, à son mérite, c'est à sa peau qu'elle la doit, sa position! Quand on pense que le maître la laisse coucher dans le lit de sa défunte et qu'elle a fini par l'amener à manger seul avec elle, comme si elle était sa vraie femme!.... Une salope qui a traîné avec le dernier des cochons!.... Jeannot, va! grand serin! tu es aussi bête qu'elle est maligne! Ah! elle

te le montrera sous verre, son pucelage ! Quand je te dis que tout le pays lui a traîné sur le ventre ! Moi, je me promène, je n'ai qu'à regarder, et j'en vois sans le vouloir, de ces filles qu'on bouche ! Mais, elle, ce que je l'ai vue bouchée de fois, non ! c'est trop ! Tiens ! elle avait quatorze ans à peine, dans l'écurie, avec le père Mathias, un bossu qui est mort ; plus tard, un jour qu'elle pétrissait, contre le pétrin même, avec un galopin, le petit porcher Guillaume.... et dans tous les coins, sur de la paille, sur des sacs, par terre.... D'ailleurs, pas besoin de chercher si loin. Si tu veux en causer, il y en a un là que j'ai aperçu un matin dans le fenil en train de la recoudre solidement. (*La Terre*, p. 288.)

Le Marlou

Ah ! sacré marlou, j'aurai ton nez ! C'est ton nez que je veux me foutre quelque part !.... Donne donc ta gueule, miroir à putains, que j'en fasse de la bouillie pour les cochons, et nous verrons après si les garces de femmes courront après toi ! — Touché ! hurla Chaval, atout sur ta carcasse ! — Tiens ! à tes tripes ! bégaya-t-il de sa voix étranglée ! Faut que je les dévide au soleil ! — Ah ! non, ah ! non, puisque c'est lui que tu veux, couche avec lui, sale rosse ! Et ne refous pas les pieds chez moi, si tu tiens à ta peau ! (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 356.)

Mépris de la Religion

Dites donc, reprit brusquement la Frimat, si l'on ne va pas chercher maître Sourdeau (le sorcier), on pourrait tout de même faire venir monsieur le curé. La Grande pinça les lèvres. — En v'là une idée ! Qu'est-ce qu'il y ficherait, monsieur le curé ? — Ce qu'il y fiche donc ! Il apporterait le bon Dieu, ce n'est pas mauvais, des fois ! Elle haussa les épaules, comme pour dire qu'on n'était plus dans ces idées-là ; chacun chez soi, le bon Dieu chez lui, les gens chez eux.... (*La Terre*. p. 456.)

Un Monsieur à succès

Sabatani, le levantin, était avantageusement coté à la Bourse et près des dames. Saccard le plaisanta sur Germaine Cœur, avec laquelle il l'avait rencontré la veille, faisant allusion crûment au bruit qui le douait d'un véritable prodige, une exception géante, dont rêvaient les filles du monde de la Bourse, tourmentées de curiosité. Et Sabatani ne niait pas, riait de son rire équivoque sur ce sujet scabreux : oui, oui ! ces dames étaient très drôles à courir après lui, elles voulaient voir. (*L'Argent*, p. 123.)

La Morale de l'argent

De l'argent à putains, ça se dépense comme ça se gagne, ricana Jésus-Christ, en parlant de Mme Charles, l'ancienne tenancière du *19*, qui dépensait six francs de consultation pour un chat qui ne valait pas la corde pour le foutre à l'eau!.... — N'empêche, dit Delhomme, l'homme sage, qu'on n'est ni un feignant, ni une bête, lorsqu'on a su mettre de côté douze mille livres de rente. (*La Terre*, p. 46.)

Lise était enceinte de huit mois. Cette grossesse exaspérait Buteau. Lui qui prenait tant de précautions! comment ce bougre d'enfant se trouvait-il là? Il bousculait sa femme, l'accusait de l'avoir fait exprès, geignait pendant des heures, comme si un pauvre, un animal errant, se fût introduit chez lui pour manger tout; et, après huit mois, il en était à ne pouvoir regarder le ventre de Lise sans l'insulter: foutu ventre! plus bête qu'une oie! la ruine de la maison! (*La Terre*, p. 235.)

Le Parricide

Brusquement, Lise, exaspérée empoigna l'oreiller, le tapa sur la face du père. — Bougre de lâche! Il faut donc que ce soient toujours les femmes! Alors

Buteau se rua, pesa de tout le poids de son corps, pendant qu'elle, montée sur le lit, s'asseyait, enfonçait sa croupe nue de jument hydropique. Ce fut un enragement, l'un et l'autre foulaient des poings, des épaules, des cuisses. Le père avait eu une secousse violente, ses jambes s'étaient détendues avec des bruits de ressorts cassés. On aurait dit qu'il sautait, pareil à un poisson jeté sur l'herbe. Mais ce ne fut pas long. Ils le maintenaient trop rudement, ils le sentirent sous eux qui s'aplatissait, qui se vidait de l'existence. Un long frisson, un dernier tressaillement, puis rien du tout, quelque chose d'aussi mou qu'une chiffe. Je crois bien que ça y est, gronda Buteau essoufflé. — Lise, toujours assise, en tas. dit : Ça y est, rien ne grouille. (*La Terre*, p. 497.)

Un Personnage du marquis de Sade.... reconstitué par Zola

Et, tout d'un coup, comme ils (Jacques et Philomène) passaient près d'un talus gazonné, dans un chemin désert, et qu'elle l'y entraînait, s'allongeant, le besoin monstrueux (de tuer) le reprit, il fut emporté par une rage, il chercha parmi l'herbe une arme, une pierre, pour lui en écraser la tête.... D'une secousse, il s'était relevé, et il fuyait, il galopait dans la nuit, non pour fuir Pecqueux, qu'il venait de reconnaître ; mais il se fuyait lui-même,

fou de douleur. Eh quoi! un meurtre n'avait pas suffi, il n'était pas rassasié du sang de Séverine. Voilà qu'il recommençait. Une autre, et puis une autre, et puis toujours une autre! Dès qu'il se serait repu, après quelques semaines de torpeur, sa faim effroyable se réveillerait, il lui faudrait sans cesse de la chair de femme pour le satisfaire. Même, à présent, il n'avait pas besoin de la voir, cette chair de séduction; rien qu'à la sentir tiède dans ses bras, il cédait au *rut* du crime, en mâle farouche qui éventre les femelles. (*La Bête humaine*, p. 410.)

Le Petit-Fils qui viole sa grand'mère

Hilarion, le petit-fils de la Grande, cette brute stupide et contrefaite, aux muscles de taureau, avait laissé sa grand'mère abuser de ses forces, sans même oser lever les yeux sur elle. Elle eut le tort, pour l'exciter, de le frapper à la nuque, du bout de sa canne. Il lâcha la cognée, il la regarda. Irritée de cette révolte, elle le cinglait aux flancs, aux cuisses, partout, lorsque, brusquement, il se rua sur elle. Alors, elle se crut renversée, piétinée, étranglée; mais non, il avait trop jeûné depuis la mort de sa sœur Palmyre, sa colère se tournait en une rage de mâle, n'ayant conscience ni de la parenté, ni de l'âge, à peine du sexe. La brute la violait, cette aïeule de quatre-vingt-neuf ans, au corps de bâton

séché, où seule demeurait la carcasse fendue de la femelle. Et, solide encore, inexpugnable, la vieille ne le laissa pas faire, put saisir la cognée, lui ouvrit le crâne d'un coup. A ses cris, des voisins accouraient, elle conta l'histoire, donna des détails : un rien de plus, et elle y passait, le bougre était au bord. Hilarion ne mourut que le lendemain. (*La Terre*, p. 420.)

Les Restes d'un vieux

Nom de Dieu de garce! tu as couché avec!.... couché avec! couché avec! Il abattait les poings, chaque fois qu'il les prononçait : — Le reste d'un vieux, nom de Dieu de garce! couché avec! couché avec!.... Avoue que tu as couché avec. — Non! Non! — Avoue que tu as couché avec, nom de Dieu! ou je t'éventre! — Eh bien! oui, c'est vrai, laisse-moi m'en aller. — Ainsi, tu as couché avec, garce! Répète, répète, que tu as couché avec ce vieux.... Et à quel âge, hein? toute petite, toute petite, n'est-ce pas? Nom de Dieu! veux-tu me dire! Hein? tu n'avais pas dix ans, que tu l'amusais, ce vieux? C'est pour ça qu'il t'élevait à la becquée, c'est pour sa cochonnerie, dis-le donc, nom de Dieu! ou je recommence! A quel âge, dis-le donc, garce! dis-le donc!

Cela, pour sûr, avait commencé les jours où les autres gamines s'enfuyaient, au milieu de leurs jeux, s'il venait à paraître, tandis qu'elle, souriante, le

museau en l'air, attendait qu'il lui donnât en passant une petite tape sur la joue. Et, plus tard, si elle osait lui parler en face, si elle obtenait tout de lui, n'était-ce pas qu'elle se sentait maîtresse, alors qu'il l'achetait par ses complaisances de trousseur de bonnes, si digne et si sévère aux autres ? Ah ! la sale chose, ce vieux se faisant baisoter comme un grand-père, regardant passer cette fillette, la tâtant, l'entamant un peu, à chaque heure, sans avoir la patience d'attendre qu'elle fût mûre ! — Enfin, à quel âge, répète, à quel âge ? — Seize ans et demi. — Et je veux que tu me dises, qu'est-ce qu'il t'a fait, la première fois ? — Tu ne me croirais pas. — Dis toujours, il n'a pu rien faire, hein ? — D'un signe de tête, elle répondit. C'était bien cela. Et alors, il s'acharna sur la scène, il voulut la connaître jusqu'au bout, il descendit aux mots crus, aux interrogations immondes.... Des rapports normaux, complets, l'auraient hanté d'une vision moins torturante. Cette débauche pourrissait tout, enfonçait et retournait au fond de sa chair les lames empoisonnées de sa jalousie. — Mais, nom de Dieu ! pourquoi m'as-tu épousé ?.... Lui, hein ? désirait te caser pour que ça continue, et vous avez continué.... Jusqu'à la fin, alors ça aurait recommencé, ces ordures ! (*La Bête humaine*, p. 25.)

Et, dis donc, s'il était ton père ?.... Séverine, violente, protestait : non, non, pas ça ! Tout ce que tu voudras pour le reste.... Mais, ne dis pas ça, tu mens.

— Est-ce que tu en sais quelque chose? C'est bien parce que tu en doutes toi-même, que ça te soulève ainsi. — Pour que je ne crève pas d'aller encore avec toi, vois-tu, il faut avant ça que je crève l'autre.... Il faut que je le crève, que je le crève !

.... Ça ne pense qu'à ça, les hommes. Ah! si je te répétais ce que Louisette m'a raconté, le jour où elle est morte, chez Cabuche. D'ailleurs, j'en savais déjà sur le président, parce que j'avais vu des saletés, ici, lorsqu'il venait avec des jeunes filles. Il y en a une que personne ne soupçonne, une qu'il a mariée. (*La Bête humaine*, p. 56.)

Le Scellement du crime.... par un baiser

Pardonne-moi, attends encore, disait Jacques.... Je te le jure, bientôt (je le tuerai ton mari), dès que je pourrai. Tout de suite, elle avait collé sa bouche à la sienne, comme pour sceller ce serment, et ils eurent un de ces baisers profonds, où ils se confondaient dans la communauté de leur chair. (*La Bête humaine*, p. 307.)

Une Vierge chlorotique

Élodie, lentement, dégagea sa tête, et elle se leva, de son air de grand lis poussé à l'ombre, avec sa pâleur mince de vierge chlorotique, ses yeux vides,

ses cheveux incolores. Elle les regarda, elle dit tranquillement : Mon cousin a raison, on ne peut pas lâcher ça. — Mais mon petit lapin, si tu savais. — Je sais. Il y a beau temps que Victorine m'a tout dit, à cause des hommes. Je sais, j'y ai réfléchi, je vous jure qu'on ne peut lâcher ça. Une stupeur avait cloué les Charles. Leurs yeux s'étaient arrondis, ils la contemplaient dans un hébétement profond. Eh ! quoi, elle connaissait le *19*, ce qu'on y faisait, ce qu'on y gagnait, le métier enfin, et elle en parlait avec cette sérénité ! Ah ! l'innocence, elle touche à tout sans rougir !.... On ne peut lâcher ça, répéta-t-elle. C'est trop bon, ça rapporte trop.... Et puis, une maison que vous avez faite, où vous avez travaillé si fort, est-ce que ça doit sortir de la famille ?.... Laissez-moi suivre mon idée.... Je veux être comme maman, ce qu'elle a fait, je peux le faire. Il n'y a pas de déshonneur, puisque vous l'avez fait vous-mêmes.... Ça me plaît beaucoup, je vous assure. Les Charles débordaient d'émotion et de larmes à cette pensée *glorieuse* que le *19*, leur œuvre, leur chair, allait être sauvé de la ruine.... Il attira sa petite-fille dans ses bras : Ton père nous a causé bien des soucis, tu nous consoles de tout, mon ange ! (*La Terre*, p. 401.)

Un Viol dans un asile d'enfants

— Il s'est passé hier des choses terribles, continua

la princesse d'Orviedo, tout un crime que rien ne saurait réparer.

Et elle conta, de son air glacé, une épouvantable aventure. Depuis trois jours, Victor, fils de Saccard, s'était fait mettre à l'infirmerie, en alléguant des douleurs de tête insupportables. Le médecin avait bien flairé une simulation de paresseux; mais l'enfant était réellement ravagé par des névralgies fréquentes. Or, cet après-midi-là, Alice de Beauvilliers se trouvait à l'Œuvre sans sa mère, venue pour aider la sœur de service à l'inventaire trimestriel de l'armoire aux remèdes. Cette armoire était dans la pièce qui séparait les deux dortoirs, celui des filles de celui des garçons, où il n'y avait en ce moment que Victor couché, occupant un des lits; et la sœur, s'étant absentée quelques minutes, avait eu la surprise de ne pas retrouver Alice, si bien qu'après avoir attendu un instant, elle s'était mise à la chercher. Son étonnement avait grandi en constatant que la porte du dortoir des garçons venait d'être fermée en dedans. Que se passait-il donc? Il lui avait fallu faire le tour par le couloir, et elle était restée béante, terrifiée, par le spectacle qui s'offrait à elle : la jeune fille à demi étranglée, une serviette nouée sur son visage pour étouffer ses cris, ses jupes en désordre relevées, étalant sa nudité pauvre de vierge chlorotique, violentée, souillée avec une brutalité immonde. Par terre, gisait un porte-monnaie vide. Victor avait disparu. Et la scène se reconstruisait : Alice, appelée peut-être, entrant pour donner un bol de lait

à ce garçon de quinze ans, velu comme un homme, puis la brusque faim du monstre pour cette chair frêle, ce cou trop long, le saut du mâle en chemise, la fille étouffée, jetée sur le lit ainsi qu'une loque, violée, volée, et les vêtements passés à la hâte, et la fuite. Mais que de points obscurs, que de questions stupéfiantes et insolubles! Comment n'avait-on rien entendu, pas un bruit de lutte, pas une plainte? Comment de si effroyables choses s'étaient-elles passées si vite, dix minutes à peine? Surtout, comment Victor avait-il pu se sauver, s'évaporer pour ainsi dire, sans laisser de traces? car, après les plus minutieuses recherches, on avait acquis la certitude qu'il n'était plus dans l'établissement. Il devait s'être enfui par la salle de bains, donnant sur le corridor, et dont une fenêtre ouvrait au-dessus d'une série de toits étagés, allant jusqu'au boulevard ; et encore un tel chemin offrait de si grands périls, que beaucoup se refusaient à croire qu'un être humain avait pu le suivre. Ramenée chez sa mère, Alice gardait le lit, meurtrie, éperdue, sanglotante, secouée d'une intense fièvre.

Madame Caroline écouta ce récit dans un saisissement tel, qu'il lui semblait que tout le sang de son cœur se glaçait. Un souvenir s'était éveillé, l'épouvantait d'un affreux rapprochement : Saccard, autrefois, prenant la misérable Rosalie sur une marche, lui démettant l'épaule, au moment de la conception de cet enfant qui en avait gardé comme une joue écrasée ; et, aujourd'hui, Victor violentant à son

tour la première fille que le sort lui livrait. Quelle inutile cruauté ! cette jeune fille si douce, la fin désolée d'une race, qui était sur le point de se donner à Dieu, ne pouvant avoir un mari, comme toutes les autres ! Avait-elle donc un sens, cette rencontre imbécile et abominable? Pourquoi avoir brisé ceci contre cela?

— Je ne veux vous adresser aucun reproche, madame, conclut la princesse, car il serait injuste de faire remonter jusqu'à vous la moindre responsabilité. Seulement, vous aviez vraiment là un protégé bien terrible. (*L'Argent*, p. 471.)

Une Bonne en mal d'enfant

Ce soir-là, Adèle monta se coucher vers onze heures. La pensée de la soirée du lendemain la terrifiait : encore trimer, encore être bousculée par Julie ! et elle ne pouvait plus aller, elle avait tout le bas en compote. Cependant, les couches, pour elle, restaient lointaines et confuses ; elle aimait mieux ne pas y réfléchir. elle préférait garder ça longtemps encore, avec l'espoir que ça finirait par s'arranger. Aussi n'avait-elle fait aucun préparatif, ignorante des symptômes, incapable de se rappeler ni de calculer une date, sans idée, sans projet. Elle n'était bien que dans son lit, allongée sur les reins. Comme la gelée prenait depuis la veille, elle garda ses bas pour se coucher, souffla sa bougie, attendit

d'avoir chaud. Enfin, elle s'endormait, lorsque de légères douleurs lui firent rouvrir les yeux. C'étaient, à fleur de peau, des pincements; elle crut d'abord qu'une mouche lui piquait le ventre, autour du nombril; puis, ces piqûres cessèrent, elle ne s'en inquiéta pas, accoutumée aux choses étranges et inexplicables qui se passaient en elle. Mais, brusquement, au bout d'une demi-heure à peine d'un mauvais sommeil, une tranchée sourde l'éveilla de nouveau. Cette fois, elle se mit en colère. Est-ce qu'elle allait avoir des coliques, maintenant? Elle serait fraîche, le lendemain, s'il lui fallait courir à son pot toute la nuit! Cette idée d'un embarras d'entrailles l'avait préoccupée dans la soirée ; elle sentait une pesanteur, elle attendait une débâcle. Pourtant, elle voulut résister, se frotta le ventre, crut avoir calmé la douleur. Un quart d'heure s'écoula, et la douleur revint, plus violente.

— Cré nom d'un chien ! dit-elle à demi-voix, en se décidant cette fois à se lever.

Dans l'obscurité, elle tira son pot, s'accroupit, s'épuisa en efforts inutiles. La chambre était glacée, elle grelottait. Au bout de dix minutes, comme les coliques se calmaient, elle se recoucha. Mais, dix minutes plus tard, les coliques recommençaient. Elle se releva, essaya encore inutilement, et rentra toute froide dans son lit, où elle goûta un autre moment de repos. Puis, ça la tordit avec une telle force, qu'elle étouffa une première plainte. Était-ce bête à la fin ! avait-elle envie, ou n'avait-elle pas

envie ? Maintenant, les douleurs persistaient, presque continues, avec des secousses plus rudes, comme si une main brutale, dans le ventre, la serrait quelque part. Et elle comprit, elle eut un grand frisson, en bégayant sous la couverture :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc ça !

Une angoisse l'envahissait, un besoin de marcher, de promener son mal. Elle ne put rester au lit davantage, ralluma la bougie, se mit à tourner autour de sa chambre. Sa langue se desséchait, une soif ardente la tourmentait, tandis que des plaques rouges lui brûlaient les joues. Quand une contraction la pliait brusquement, elle s'appuyait contre le mur, saisissait le bois d'un meuble. Et les heures passaient dans ce piétinement cruel, sans qu'elle osât même se chausser, de peur de faire du bruit, garantie seulement du froid par un vieux châle jeté sur ses épaules. Deux heures sonnèrent, puis trois heures.

— Il n'y a pas de bon Dieu ! se disait-elle tout bas, avec un besoin de se parler et de s'entendre. C'est trop long, ça ne finira jamais.

Pourtant, le travail de préparation s'avançait, la pesanteur descendait dans ses fesses et dans ses cuisses. Même lorsque son ventre la laissait un peu respirer, elle souffrait là, sans arrêt, d'une souffrance fixe et têtue. Et, pour se soulager, elle s'était empoigné les fesses à pleines mains, elle se les soutenait, pendant qu'elle continuait à marcher en se dandinant, les jambes nues, couverte jusqu'aux ge-

noux de ses gros bas. Non, il n'y avait pas de bon Dieu ! Sa dévotion se révoltait, sa résignation de bête de somme qui lui avait fait accepter sa grossesse comme une corvée de plus, finissait par lui échapper. Ce n'était donc pas assez de ne jamais manger à sa faim, d'être le souillon sale et gauche, sur lequel la maison entière tapait : il fallait que les maîtres lui fissent un enfant ! Ah ! les salauds ! Elle n'aurait pu dire seulement si c'était du jeune ou du vieux, car le vieux l'avait encore assommée, après le mardi gras. L'un et l'autre, d'ailleurs, s'en fichaient pas mal, maintenant, qu'ils avaient eu le plaisir et qu'elle avait la peine ! Elle devrait aller accoucher sur leur paillasson, pour voir leur tête. Mais sa terreur la reprenait : on la jetterait en prison, il valait mieux tout avaler. La voix étranglée, elle répétait, entre deux crises :

— Salauds !.... S'il est permis de vous coller une pareille affaire !.... Mon Dieu ! je vais mourir !

Et, de ses deux mains crispées, elle se serrait les fesses davantage, ses pauvres fesses pitoyables, retenant ses cris, se dandinant toujours dans sa laideur douloureuse. Autour d'elle, on ne remuait pas, on ronflait ; elle entendait le bourdon sonore de Julie, tandis que, chez Lisa, il y avait un sifflement, une musique pointue de fifre.

Quatre heures venaient de sonner, lorsque, tout d'un coup, elle crut que son ventre crevait. Au milieu d'une douleur, il y eut une rupture, des eaux ruisselèrent, ses bas furent trempés. Elle resta un

moment immobile, terrifiée et stupéfaite, avec l'idée qu'elle se vidait par là. Peut-être bien qu'elle n'avait jamais été enceinte ; et, dans la crainte d'une autre maladie, elle se regardait, elle voulait voir si tout le sang de son corps ne fuyait point. Mais elle éprouvait un soulagement, elle s'assit quelques minutes sur une malle. La chambre salie l'inquiétait, la bougie allait s'éteindre. Puis, comme elle ne pouvait plus marcher et qu'elle sentait la fin venir, elle eut encore la force d'étaler sur le lit une vieille toile cirée ronde, que Mme Josserand lui avait donnée, pour mettre devant sa table de toilette. Et elle était à peine recouchée, que le travail d'expulsion commença.

Alors, pendant près d'une heure et demie, se déclarèrent des douleurs dont la violence augmentait sans cesse. Les contractions intérieures avaient cessé, c'était elle maintenant qui poussait de tous les muscles de son ventre et de ses reins, dans un besoin de se délivrer du poids intolérable qui pesait sur sa chair. Deux fois encore, des envies illusoires la firent se lever, cherchant le pot d'une main égarée, tâtonnante de fièvre ; et, la seconde fois, elle faillit rester par terre. A chaque nouvel effort, un tremblement la secouait, sa face devenait brûlante, son cou se baignait de sueur, tandis qu'elle mordait les draps, pour étouffer sa plainte, le han! terrible et involontaire du bûcheron qui fend un chêne. Quand l'effort était donné, elle balbutiait, comme si elle eût parlé à quelqu'un :

— C'est pas possible.... il sortira pas.... il est trop gros....

La gorge renversée, les jambes élargies, elle se cramponnait des deux mains au lit de fer, qu'elle ébranlait de ses secousses. C'étaient heureusement des couches superbes, une présentation franche du crâne. Par moments, la tête qui sortait, semblait vouloir rentrer, repoussée par l'élasticité des tissus, tendus à se rompre ; et des crampes atroces l'étreignaient à chaque reprise du travail, les grandes douleurs la bouclaient d'une ceinture de fer. Enfin, les os crièrent, tout lui parut se casser, elle eut la sensation épouvantée que son derrière et son devant éclataient, n'étaient plus qu'un trou par lequel coulait sa vie ; et l'enfant roula sur le lit, entre ses cuisses, au milieu d'une mare d'excréments et de glaires sanguinolentes.

Elle avait poussé un grand cri, le cri furieux et triomphant des mères. Aussitôt, on remua dans les chambres voisines, des voix empâtées de sommeil disaient : « Eh bien ! quoi donc ? on assassine !.... Y en a une qu'on prend de force !.... Rêvez donc pas tout haut ! » Inquiète, elle avait repris le drap entre les dents, elle serrait les jambes et ramenait la couverture en tas sur l'enfant, qui lâchait des miaulements de petit chat. Mais elle entendit Julie ronfler de nouveau, après s'être retournée ; pendant que Lisa, rendormie, ne sifflait même plus. Alors, elle goûta pendant un quart d'heure un soulagement immense, une douceur infinie de calme et de repos.

Elle était comme morte, elle jouissait de ne plus être.

Puis, les coliques reparurent. Une peur l'éveillait : est-ce qu'elle allait en avoir un second ? Le pis était qu'en rouvrant les yeux, elle venait de se trouver en pleine obscurité. Pas même un bout de chandelle ! et être là, toute seule, dans du mouillé, avec quelque chose de gluant entre les cuisses, dont elle ne savait que faire ! Il y avait des médecins pour les chiens, mais il n'y en avait pas pour elle. Crève donc, toi et ton petit ! Elle se souvenait d'avoir donné un coup de main chez Mme Pichon, la dame d'en face, quand elle était accouchée. En prenait-on des précautions, de crainte de l'abîmer ! Cependant, l'enfant ne miaulait plus, elle allongea la main, chercha, rencontra un boyau qui lui sortait du ventre ; et l'idée lui revint qu'elle avait vu nouer et couper ça. Ses yeux s'accoutumaient aux ténèbres, la lune qui se levait éclairait vaguement la chambre. Alors, moitié à tâtons, moitié guidée par un instinct, elle fit, sans se lever, une besogne longue et pénible, décrocha derrière sa tête un tablier, en cassa un cordon, puis noua le boyau et le coupa avec des ciseaux pris dans la poche de sa jupe. Elle était en sueur, elle se recoucha. Ce pauvre petit, bien sûr, elle n'avait pas envie de le tuer.

Mais les coliques continuaient, c'était comme une affaire qui la gênait encore et que des contractions chassaient. Elle tira sur le boyau, d'abord doucement, puis très fort. Ça se détachait, tout un paquet

finit par tomber et elle s'en débarrassa en le jetant dans le pot. Cette fois, grâce à Dieu ! c'était bien fini, elle ne souffrait plus. Du sang tiède coulait seulement le long de ses jambes,

Pendant près d'une heure, elle dut sommeiller. Six heures sonnaient, lorsque la conscience de sa position l'éveilla de nouveau. Le temps pressait, elle se leva péniblement, exécuta des choses qui lui venaient à mesure, sans qu'elle les eût arrêtées d'avance. Une lune froide éclairait en plein la chambre. Après s'être habillée, elle enveloppa l'enfant de vieux linge, puis le plia dans deux journaux. Il ne disait rien, son petit cœur battait pourtant. Comme elle avait oublié de regarder si c'était un garçon ou une fille, elle déplia les papiers. C'était une fille. Encore une malheureuse ! de la viande à cocher ou à valet de chambre, comme cette Louise, trouvée sous une porte ! Les domestiques dormaient toujours, et elle put sortir, se faire tirer en bas le cordon par M. Gourd endormi, aller poser son paquet dans le passage Choiseul dont on ouvrait les grilles, puis remonter tranquillement. Elle n'avait rencontré personne. Enfin, une fois dans sa vie, la chance était pour elle ! (*Pot-Bouille*, p. 471-477.)

Une Scène d'amour.... vénal

Le cordon de son jupon résistait, et elle cassa le nœud. Puis, assise au bord du lit pour ôter ses bas :

Ah ! comme je regrette ma faiblesse, monsieur ! comme on réfléchirait, si l'on pouvait tout prévoir ! Maintenant, elle était en chemise, les jambes et les bras nus, d'une nudité douillette de petite femme grasse. Sa gorge, soulevée de colère, sortait des dentelles.... Elle avait posé un genou au bord du matelas, les seins tendus, la cuisse pliée, dans le joli mouvement d'une femme qui se couche.... — Ah ! Dieu ! si c'était à refaire ! — Vous en prendriez un autre, n'est-ce pas ? dit-il brutalement, très haut. Elle s'était allongée près de lui, sous le drap, et elle allait répondre du même ton.... quand une voix sourde dit : — Ouvrez, je vous entends bien faire vos saletés.... C'était le mari.... (La scène est assez vive pour avoir droit à une citation, mais elle est trop longue ; finissons-la par le mot en situation de Campardon, l'architecte, qui couche avec sa cousine.) — Eh ! va te faire caramboler ailleurs ! (*Pot-Bouille*, p. 373.) — Oui, oui, continuait la bonne enragée, tu ne me flanquais pas dehors, quand je cachais tes chemises, derrière le dos de ton cocu ! Et le soir où ton amant a dû remettre ses chaussettes au milieu de mes casseroles, pendant que j'empêchais ton cocu d'entrer, pour te donner le temps de te refroidir ! salope, va ! (P. 463.)

Une Précaution conjugale

— Enfin, que voulez-vous ? dit pour conclure

Mme Dambreville, on ne se marie jamais comme on veut. Le plus sage est encore de s'arranger après, le mieux possible. (*Pot-Bouille*, p. 179.)

Un Galopin qui promet

— Oui, cet animal (Duveyrier) avait d'abord voulu Julie ; seulement, celle-là était trop propre, et du reste, là-bas, à la campagne, elle en tenait pour le petit Gustave (le fils de Duveyrier), un galopin de seize ans qui promettait. (*Pot-Bouille*, p. 336.)

Une Bonne qui ne sait rien refuser

On ne savait ni où ni comment, il (Duveyrier) s'était jeté sur Adèle : sans doute derrière une porte, dans un courant d'air, car cette grosse souillon empochait les hommes comme les gifles, l'échine tendue, et ce n'était certes pas au propriétaire qu'elle aurait osé faire une impolitesse. (*Pot-Bouille*, p. 336.)

Morale.... immorale

— Dame ! tel maître, tel valet.... Quand les propriétaires donnent l'exemple, les larbins peuvent bien avoir des goûts pas honnêtes. Ah ! tout fout le

camp en France, décidément. (*Pot-Bouille*, p. 337.) — Croyez-moi, mon cher, laides et bêtes, pourvu qu'on en ait plein les bras ; voilà mon opinion, par principe et par goût. (P. 338.) — Maintenant, dit Victoire, Berthe (la femme d'Auguste) se fait donner un coup de plumeau par le commis de son homme.... Pas de danger qu'il y ait de la poussière ! (P. 344.) — Tenez, monsieur, je suis décoré. Eh bien ! si je vous disais que, pour ne pas salir trop de rubans, je ne porte pas ma décoration dans mon intérieur.... Alors, raisonnez : quand je nous prive, ma femme et moi, du plaisir d'être décoré chez nous, nos enfants peuvent bien se priver du plaisir de faire des filles.... Non, monsieur, il n'y a pas de petites économies. (P. 357.) On ne peut se défendre contre un fou.... Quelle rage a-t-il donc de vouloir me saigner, ce brigand, parce que sa sœur m'a fait cocu ! (P. 408.) — Oui, quand on a fait une garce de sa fille, on ne la fourre pas à un honnête homme ! (P. 425.) — Mon Dieu ! mademoiselle, celle-ci ou celle-là, toutes les baraques se ressemblent. Au jour d'aujourd'hui, qui a fait l'une a fait l'autre. C'est cochon et compagnie. (P. 495.)

Une Leçon bien suivie

Alors, elle, comme si elle se fût souvenue d'anciennes leçons, laissa tomber son mouchoir. — Oh !

pardon, dit-elle au jeune homme qui le ramassait. Leurs doigts s'effleurèrent, ils furent rapprochés par cet attouchement d'une seconde. Maintenant, elle souriait tendrement, elle avait la taille souple, se rappelant que les hommes détestent les planches. On ne faisait pas la niaise, on permettait les enfantillages, sans en avoir l'air, si l'on voulait en pêcher un. — Voilà la nuit qui vient, en allant pousser la fenêtre. Il la suivit, et là, dans l'ombre des rideaux, elle lui abandonna sa main.... Elle montra un cou jeune et délicat, tout gonflé de sa gaieté. Éperdu, il la baisa sous le menton. — Oh! monsieur Octave!.... Mais il l'empoigna, la jeta sur le lit qu'elle venait d'ouvrir, et, dans son désir contenté, toute sa brutalité reparut, le dédain féroce qu'il avait de la femme sous son air d'adoration câline. Elle, silencieuse, le subit sans bonheur.... D'un geste, elle sembla dire : « Tant pis! c'est fait. » (*Pot-Bouille*, p. 315.) Saturnin le regardait avec des yeux d'amour, comme s'il avait partagé la douceur de la faute. (P. 316.) — Et elle en était venue à être lasse de son amant comme de son mari, le trouvait, lui aussi, trop exigeant pour ce qu'il donnait, tâchait, avec une tranquille inconscience, de ne pas lui faire son poids de bonheur. (P. 331.) — Qu'est-ce qu'il lui fait votre papa (à la cousine)? Faites un peu, pour voir! Alors, l'enfant se jeta au cou de la bonne, la serra de ses bras nus, l'embrassa violemment sur la bouche, en répétant : Tiens! comme ça.... Tiens, comme ça! (P. 356.) La dame a une entorse!....

— Montrez un peu comme elle a pris son entorse?

— Tiens ! comme ça ! répondait l'enfant, en se jetant au cou de la bonne, et en la baisant sur les lèvres. (P. 374.)

Une Éducation intime de jeune fille

Octave regardait Lisa. A la voir nerveuse, la poitrine plate, les paupières meurtries, cette pensée lui vint qu'elle devait faire une sacrée noce chez sa vieille tante. Du reste, il approuvait fortement la mère, qui continuait à lui soumettre ses idées sur l'éducation : une jeune fille est une responsabilité si lourde, il fallait écarter d'elle jusqu'aux souffles de la rue. Et, pendant ce temps, Angèle, chaque fois que Lisa se penchait près de sa chaise pour changer une assiette, lui pinçait les cuisses, dans une rage d'intimité, sans que ni l'une ni l'autre, très sérieuses, eussent seulement un battement de paupières. (*Pot-Bouille*, p. 22.)

Un jeune Homme décidé à tout

Octave, pourtant, eut beaucoup de peine à s'endormir. Il se retournait fiévreusement, la cervelle occupée des figures nouvelles qu'il avait vues.... Il ne savait laquelle choisir, il s'efforçait de garder sa voix tendre, ses gestes câlins, et, brusquement,

accablé, exaspéré, il céda à son fond de brutalité, au dédain féroce qu'il avait de la femme, sous son air d'adoration amoureuse.

— Vont-elles me laisser dormir, à la fin! dit-il à voix haute, en se remettant violemment sur le dos. La première qui voudra, je m'en fiche! et toutes à la fois, si ça leur plaît! Dormons, il fera jour demain. (*Pot-Bouille,* p. 24.)

L'Honnêteté est souvent pis que la Malhonnêteté

Josserand, le caissier, marié à.... une femme qui faisait retomber sur lui toutes les prétentions trompées de sa coquetterie et toutes les ambitions rentrées de son stupide orgueil, le menaçait de le planter là avec ses deux cruches de filles.... Est-ce qu'elle était née pour cette vie de sans le sou? Toujours couper les liards en quatre, se refuser jusqu'à une paire de bottines, ne pas même pouvoir recevoir ses amis d'une façon propre : et tout cela par sa faute, oui, sa faute! N'était-il pas un subalterne, un homme à gages.... Tenez! vous manquez de cœur.... — J'ai huit mille francs, murmura l'employé. C'est un beau poste. — Un beau poste.... On vous mange, et vous êtes ravi. Savez-vous ce que j'aurais fait, moi? Eh bien! j'aurais mis vingt fois la maison dans ma poche. C'était si facile, j'avais vu ça en vous épousant, je n'ai cessé de vous y pousser de-

puis. Mais il fallait de l'initiative et de l'intelligence, il s'agissait de ne pas s'endormir sur son rond de cuir, comme un empoté. — Voyons, interrompit M. Josserand, vas-tu me reprocher maintenant d'être honnête? — Elle se leva, s'avança vers lui en brandissant son Lamartine. — Honnête! comment l'entendez-vous? Soyez d'abord honnête envers moi. Les autres ne viennent qu'ensuite, j'espère! Et, je vous le répète, Monsieur, ce n'est pas être honnête que de mettre une jeune fille dedans, en ayant l'air de vouloir être riche un jour, puis en s'abrutissant à garder la caisse des autres. Vrai, j'ai été filoutée d'une jolie façon! Ah! si c'était à refaire, et si j'avais seulement connu votre famille! — Ma famille ne t'a rien fait, n'en parle pas.... — Dans la vie, *finit* Mme Josserand, il n'y a que les plus honteux qui perdent. L'argent est l'argent : quand on n'en a pas, le plus court est de se coucher.... Je porterais plutôt des jupons sales qu'une robe d'indienne. Mangez des pommes de terre, mais ayez un poulet quand vous avez du monde à dîner.... Et ceux qui disent le contraire sont des imbéciles. (*Pot-Bouille*, p. 49.)

Un Moyen économique de se marier sans dot

Tout le monde connaît la dot que ton oncle doit te donner! Non, il y a autre chose, il a rompu trop

brusquement.... En dansant, vous avez passé dans le petit salon.... — Oui, maman.... et même, comme nous étions seuls, il a voulu de vilaines choses, il m'a embrassée, en m'empoignant comme ça. Alors j'ai eu peur, je l'ai poussé contre un meuble.

Sa mère l'interrompit, reprise de fureur.... Poussé contre un meuble! Ah! la malheureuse, poussé contre un meuble! — Mais, maman, il me tenait.... — Après?.... Il vous tenait la taille, la belle affaire! Mettez donc ces cruches-là en pension! Qu'est-ce qu'on vous apprend, dites! Un flot de sang avait envahi les épaules et les joues de la jeune fille. Des larmes lui montaient aux yeux, dans une confusion de vierge violentée. — Ce n'est pas ma faute, il avait l'air si méchant.... Moi, j'ignore ce qu'il faut faire. — Ce qu'il faut faire! elle demande ce qu'il faut faire!.... Eh! ne vous ai-je pas dit cent fois le ridicule de vos effarouchements. Vous êtes appelée à vivre dans le monde. Quand un homme est brutal, c'est qu'il vous aime, et il y a toujours moyen de le remettre à sa place d'une façon gentille.... Pour un baiser, derrière une porte! en vérité, est-ce que vous devriez nous parler de ça, à nous, vos parents? Et vous poussez les gens contre un meuble, et vous ratez des mariages! Elle prit un air doctoral, elle continua : — C'est fini, je désespère, vous êtes stupide, ma fille.... Il faudrait tout vous seriner, et cela devient gênant. Puisque vous n'avez pas de fortune, comprenez donc que vous devez prendre les hommes par autre chose. On est aimable, on a

des yeux tendres, on oublie sa main, on permet les enfantillages, sans en avoir l'air ; enfin, on pêche un mari. — Voyons, essuie tes yeux, regarde-moi comme si j'étais un monsieur en train de te faire la cour.... Tu souris, tu laisses tomber ton éventail, pour que le monsieur, en le ramassant, effleure tes doigts.... Ce n'est pas ça. Tu te rengorges, tu as l'air d'une poule malade.... Renverse donc la tête, dégage ton cou, il est assez jeune pour que tu le montres.

— Alors, comme ça, maman ? — Oui, c'est mieux.... Et ne sois pas raide, aie la taille souple. Les hommes n'aiment pas les planches.... Surtout, s'ils vont trop loin, ne fais pas la niaise. Un homme qui va trop loin est flambé, ma chère. (*Pot-Bouille*, p. 44.)

Une Tante prévoyante

J'ai été trente ans brodeuse.... Je ne faisais plus rien, les yeux perdus, lorsque ma nièce Fanny m'est tombée sur les bras. Son père, le capitaine Menu, était mort sans laisser un sou, et pas un parent.... Alors, j'ai dû retirer l'enfant de sa pension, j'en ai fait une brodeuse ; un métier où il n'y a pas de l'eau à boire ; mais, que voulez-vous ? ça ou autre chose, les femmes crèvent toujours de faim !.... Heureusement, elle a rencontré M. Narcisse. Désormais, je puis mourir. Et, les mains jointes sur le ventre, dans son inaction d'ancienne ouvrière qui avait juré

de ne plus toucher une aiguille, elle couvait Bachelard et Fifi d'un regard mouillé. Justement, le vieillard disait à la petite : — Vrai, vous avez pensé à moi ! Et que pensiez-vous ? Fifi leva ses yeux limpides, sans cesser de tirer son fil d'or. — Mais que vous étiez un bon ami et que je vous aimais bien.... Je l'aurais mariée, disait la tante, n'est-ce pas? Un ouvrier la battrait, un employé se mettrait à lui faire des enfants par-dessus la tête.... Vaut mieux encore qu'elle se conduise bien avec M. Narcisse, qui a l'air d'un honnête homme.... Allez, monsieur Narcisse, il n'y aurait pas de ma faute si elle ne vous contentait pas.... Toujours je le répète : fais-lui plaisir, sois reconnaissante. C'est naturel, je suis si contente de la savoir enfin à l'abri. On a tant de peine à caser une jeune fille, quand on n'a pas de relations ! — Mon petit poulet, déclara enfin Bachelard en se levant, nous avons des affaires. A demain. Soyez toujours bien sage. (*Pot-Bouille*, p. 164.)

Un Oncle.... digne de mépris

Bachelard était complètement ivre, ils se décidèrent à le soutenir. — Sacredieu ! l'oncle, tenez-vous donc ! vous nous cassez les bras. Lui, la gorge pleine de larmes, était devenu très tendre et très moral. — Va-t'en, Gueulin, bégayait-il, va-t'en ! Je ne veux pas que tu voies ton oncle dans un état pa-

reil.... Non, mon garçon, ce n'est pas convenable, va-t'en ! — Et, comme son neveu le traitait de vieux filou : Filou, ça ne dit rien. Il faut se faire respecter.... Moi, j'estime les femmes. Toujours des femmes propres, et quand il n'y a pas du sentiment, ça me répugne.... Va-t'en, Gueulin, tu fais rougir ton oncle. Ces messieurs suffisent. — Alors, déclara Gueulin, vous allez me donner cent francs. — Hein ? quoi ? cent francs.... Ne me fouillez pas. Je n'ai que des sous....

Ils passaient dans une rue étroite, derrière l'église Saint-Gervais, où seule une lanterne blanche brûlait avec une clarté blafarde de veilleuse, détachant sur ses vitres dépolies un numéro gigantesque.... J'en ai assez, déclara Gueulin brusquement. Pardon, mon oncle, j'ai oublié là-haut mon parapluie. Et il entra dans la maison. Bachelard s'indigna, plein de dégoût : il réclamait au moins un peu de respect pour les femmes ; avec des mœurs pareilles, la France était fichue ! (*Pot-Bouille*, p. 174.)

Un Conseiller à la Cour qui en a pour son argent

La maîtresse, la veille, avait tout déménagé, tout était nu, de cette nudité laide et glacée du plâtre dont on a arraché les tentures. Et pour comble de mélancolie, l'appartement était très propre, sans

un brin de papier ni de paille, aussi net qu'une écuelle lavée à grande eau.... Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya Duveyrier, pouvant enfin pleurer. — Du courage, monsieur ! répétait Bachelard. Ça m'est arrivé et je n'en suis pas mort. L'honneur est sauf, que diable ! — Vingt-cinq mille francs de meubles, il y en avait pour vingt-cinq mille francs ! Eh bien ! non, non, ce n'est pas eux que je regrette ! Expliquez-moi où elle peut être ? — C'était délicat. Pourtant l'oncle prit une décision virile, et il conta tout au pauvre homme, les farces de Clarisse, ses continuelles culbutes, les amants qu'elle ramassait derrière lui, à chacune de leurs soirées. Certainement, elle avait dû filer avec le dernier, le gros Payan, ce maçon dont une ville du Midi voulait faire un artiste.

— Il n'y avait plus d'honnêteté sur terre !.... Non, elle est indigne de moi. Il faut qu'elle me demande pardon à genoux. — Si ça vous démange, dit Trublot, je saurai l'adresse. Je connais la bonne. (*Pot-Bouille*, p. 250.) — N'est-ce pas ? dit Duveyrier, torturé d'angoisses, ce que j'ai de mieux à faire est encore de me remettre avec ma femme, en attendant? (*Pot-Bouille*, p. 253.)

Tout ce que vous voudrez, mais pas ça

Elle lui appliqua sa main ouverte sur les lèvres. Naturellement, il dut la baiser. Alors, elle écarta

les doigts davantage, en riant, comme chatouillée. Mais, lui, excité par ce jeu, chercha à pousser les choses plus loin. Il l'avait saisie, la serrait contre sa poitrine, sans qu'elle fît un mouvement pour se dégager; et très bas, dans un souffle, à l'oreille : Voyons, pourquoi ne voulez-vous pas !.... — Tout ce que vous voudrez, mais pas ça! Entendez-vous, ça, jamais! jamais! J'aimerais mieux mourir.... Vous êtes donc brutal comme les autres hommes, que rien ne satisfait tant qu'on leur refuse quelque chose.... Tout ce que vous voudrez, mais pas ça, mon amour. Elle se livrait, lui permettait les caresses les plus vives et les plus secrètes, ne le repoussant d'un mouvement de brusque vigueur nerveuse que s'il tentait le seul acte défendu.... Elle éprouvait une savante jouissance personnelle à se faire manger de baisers partout, sans le coup de bâton de l'assouvissement final. Elle trouvait ça meilleur, elle s'y entêtait, pas un homme ne pouvait se flatter de l'avoir eue, depuis le lâche abandon de son mari. Elle était une femme honnête ! — Non, monsieur, pas un ! Ah ! je puis aller la tête haute, moi ! Que de malheureuses, dans ma position, se seraient mal conduites ! Elle l'écarta avec douceur et se leva du canapé. Laissez-moi. (*Pot-Bouille*, p. 274.)

Et, dans l'antichambre, elle ferma les yeux, lorsqu'il la baisa sur la bouche. Leurs lèvres sucrées fondaient, pareilles à des bonbons. (P. 275.) — Ah ! oui, la petite femme bien malheureuse.... Tout ce

que vous voudrez, mais pas ça ! Lui, ne l'avait pas, mais un de ses camarades. Et tous ceux, d'ailleurs, que ce grignotage amusait. (P. 283.)

Si, encore, elle faisait ça pour de l'argent!

Le mari, blême et se grandissant sur ses courtes jambes, pour dominer le ridicule, en vint à ce qu'il appelait la mauvaise conduite de cette malheureuse. Deux fois, il l'avait soupçonnée.... mais, cette fois pourtant, il fallait se rendre à l'évidence. — Encore, si elle faisait ça pour de l'argent, je comprendrais. Mais on ne lui en donne pas, j'en suis sûr, je le saurais.... Alors, dites-moi ce qu'elle peut avoir dans la peau ?.... Si vous comprenez, monsieur, dites-le-moi, je vous en prie. — C'est bien curieux, bien curieux, répéta Octave.... — Je commence à en avoir assez, dit madame Josserand.... Ce n'est pas drôle pour ma fille, tout ce cocuage qui n'en finit plus ! (*Pot-Bouille*, p. 196.)

Un Conseiller à la Cour vertueux.... après un dîner de garçon

Duveyrier buvait du kummel à petits coups, sa face raide de magistrat tiraillée par de courts frissons sensuels. — Moi, dit-il, je ne puis admettre le vice.

Il me révolte.... N'est-ce pas, pour aimer une femme, il faut l'estimer? Ça me serait impossible d'approcher une de ces malheureuses, à moins, bien entendu, qu'elle ne témoignât du repentir, qu'on ne l'eût tirée de sa vie de désordre pour lui refaire une honnêteté. L'amour ne saurait avoir de plus noble mission.... Enfin, une maîtresse honnête, vous m'entendez. Alors, je ne dis pas, je suis sans force.... — Mais j'en ai eu des maîtresses honnêtes! cria Bachelard. Elles sont encore plus assommantes que les autres; et salopes, avec ça! Des gaillardes qui, derrière votre dos, font une noce à vous flanquer des maladies. Par exemple, ma dernière, une petite dame très bien, que j'avais rencontrée à la porte d'une église. Je lui loue, aux Ternes, un commerce de modes, histoire de la poser; pas une cliente, d'ailleurs. Eh bien! monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais elle couchait avec toute la rue.... Toutes, l'oncle, toutes, disait Gueulin, elles se sont fichues de vous! — Mon petit, tu peux toutes les prendre. J'ai mieux que ça.... Imaginez-vous quelque chose de bêtement chaste! Un hasard. Je l'ai eue comme ça. Elle ne s'en doute pas encore, positivement.... Enfin, j'ai un coin gentil où je me repose de toutes ces roulures.... Et, si vous saviez, c'est poli, c'est frais, ça vous a une peau de fleur, avec des épaules, des cuisses, pas maigres du tout, monsieur, rondes et fermes comme des pêches! Les taches rouges du conseiller saignaient dans le flot de sang qui gonflait son visage.... — Après tout, mon seul

rêve est de la rendre heureuse, cette enfant. Mais voilà, le ventre pousse, je suis un papa pour elle. Parole d'honneur! si je trouve un garçon bien sage, je la lui donne, oh! en mariage, pas autrement,

— Vous ferez deux heureux, murmura Duveyrier avec sensibilité. (*Pot-Bouille*, p. 245.)

La Mouquette.... avait fait mouche dès 10 ans

La Mouquette, la fille du père Mouque, dès dix ans avait fait la culbute dans tous les coins des décombres, non en galopine effarouchée et encore verte comme Lydie, mais en fille déjà grasse, bonne pour des garçons barbus. Le père Mouque n'avait rien à dire, car elle se montrait respectueuse, jamais elle n'introduisait un galant chez lui. Puis, il était habitué à ces accidents-là. Quand il se rendait au Voreux, ou qu'il en revenait, chaque fois qu'il sortait de son trou, il ne pouvait risquer un pied, sans le mettre sur un couple, dans l'herbe ; et c'était pis, s'il voulait ramasser du bois pour sa soupe, ou chercher des glaiterons pour son lapin, à l'autre bord du clos : alors, il voyait se lever, un à un, les nez gourmands de toutes les filles de Mentsou, tandis qu'il devait se méfier de ne pas butter contre les jambes, tendues au ras des sentiers. D'ailleurs, peu à peu, ces rencontres-là n'avaient plus dérangé personne,

ni lui qui veillait tout simplement à ne pas tomber, ni les filles qu'il laissait achever leur affaire, s'éloignant à petits pas discrets, en brave homme paisible devant les choses de la nature. Seulement, de même qu'elles le connaissaient à cette heure, lui, avait également fini par les connaître, ainsi que l'on connaît les pies polissonnes qui se débauchent dans les poiriers des jardins. Ah ! cette jeunesse, comme elle en prenait, comme elle se bourrait! Parfois, il hochait le menton avec des regrets silencieux, en se détournant des gaillardes bruyantes, soufflant trop haut au fond des ténèbres. Une seule chose lui causait de l'humeur : deux amoureux avaient pris la mauvaise habitude de s'embrasser contre le mur de sa chambre. Ce n'était pas que ça l'empêchât de dormir, mais ils poussaient si fort qu'à la longue ils dégradaient le mur. Chaque soir, le vieux Mouque recevait la visite de son ami le père Bonnemort ;... autour d'eux, des galants troussaient leurs amoureuses, des baisers et des rires chuchotaient, une odeur chaude de filles montait, dans la fraîcheur des herbes écrasées. (*Romans célèbres, Germinal*, p. 100.)

Nana.... actrice

— Si votre Nana ne chante ni ne joue, vous aurez un four, voilà tout. — Un four! un four! cria le directeur, dont la face s'empourprait. Est-ce qu'une

femme a besoin de savoir jouer et chanter? Ah! mon petit, tu es trop bête.... Nana a autre chose, parbleu! et quelque chose qui remplace tout. Je l'ai flairée, c'est joliment fort chez elle, ou je n'ai plus que le nez d'un imbécile.... Tu verras, tu verras, elle n'a qu'à paraître, toute la salle tirera la langue.... Oui, elle ira loin, ah! sacredié! oui, elle ira loin.... Une peau, oh! une peau! (*Nana*, p. 6.)

Elle était drôle tout de même, cette belle fille. Son rire lui creusait un amour de petit trou dans le menton.... Son rire éclairait sa petite bouche rouge, et luisait dans ses grands yeux, d'un bleu très clair. A certains vers un peu vifs, une friandise retroussait son nez, dont les ailes roses battaient, pendant qu'une flamme passait sur ses joues.... Comme la voix lui manquait complètement, alors, sans s'inquiéter, elle donna un coup de hanche qui dessina une rondeur sous la mince tunique, tandis que, la taille pliée, la gorge renversée, elle tendait les bras. Tout de suite, elle s'était tournée, faisant voir sa nuque, où des cheveux roux mettaient comme une toison de bête. (*Nana*, p. 18-19.)

— Parbleu! pour sûr, je l'ai vue quelque part....
— Dans un sale endroit. C'est dégoûtant que le public accueille comme ça la première salope venue. Il n'y aura bientôt plus d'honnêtes femmes au théâtre.... (*Nana*, p. 20.)

Dès le second acte, tout lui fut permis.... elle n'a-

vait qu'à se tourner et à rire, pour enlever les bravos. Quand elle donnait son fameux coup de hanche, l'orchestre s'allumait, une chaleur montait, de galerie en galerie, jusqu'au cintre ; aussi fut-ce un triomphe, lorsqu'elle mena le bastringue. Elle était là chez elle, le poing à la taille, asseyant Vénus dans le ruisseau, au bord du trottoir. (*Nana*, p. 25.)

La Nymphomanie

Berthe, elle non plus, n'était guère catholique, malgré ses grands airs de demoiselle élevée en ville. Oui, elle avait beau porter des jupes à volants, des corsages de velours, et se grossir le derrière avec des serviettes, le par-dessous n'en était pas meilleur, au contraire, car elle en savait long, et en apprenait davantage en s'éduquant à la pension de Cloyes, qu'en restant chez soi à garder des vaches. Pas de danger que celle-là se laissât de sitôt coller un enfant : elle aimait mieux se détruire toute seule la santé ! — Comment ça ? demanda Françoise qui ne comprenait point. Il eut un geste, elle devint sérieuse, et dit sans gêne : C'est donc ça qu'elle vous lâche toujours des saletés et qu'elle se pousse sur vous !

— Puis, tu sais, N'en-a-pas. — Hein ? — Berthe, pardi ! N'en-a-pas, c'est le petit nom que les garçons lui donnent, à cause qu'il ne lui en a pas poussé. —

De quoi ? — Des cheveux partout.... Elle a ça, comme une gamine, aussi lisse que la main ! — Allons donc, menteur ! — Quand je te dis ! — Tu l'as vue, toi ? — Non, pas moi, d'autres. — Qui, d'autres ? — Ah ! des garçons qui l'ont juré à des garçons que je connais. — Et où l'ont-ils vue ? Comment ? — Dame ! comme on voit quand on a le nez sur la chose, ou quand on la moucharde, par une fente. Est-ce que je sais.... S'ils n'ont pas couché avec, il y a des moments et des endroits où l'on se trousse, pas vrai ? — Bien sûr que s'ils sont allés la guetter ! — Enfin, n'importe ! paraît que c'est d'un bête, que c'est d'un laid, tout nu ! Comme qui dirait le plus vilain de ces vilains petits moigneaux sans plumes, qui ouvrent le bec dans les nids, oh ! mais vilain, vilain, à en dégobiller dessus ! Françoise, du coup, fut secouée d'un nouvel accès de gaieté, tellement l'idée de ce moigneau sans plumes lui paraissait farce. (*La Terre*, p. 131.)

— Peut-être bien que N'en-a-pas se faisait chatouiller à distance avec une paille, et puis, le maître d'école pouvait enfourner, ce n'était pas pour lui que cuirait la galette. — Est-il sale ! répéta Palmyre, qui ne savait pas rire et qui étouffait. — Avec ça que vous êtes arrivée à l'âge de trente-deux ans sans avoir vu la feuille à l'envers ! — Moi, jamais ! — Comment ! pas un garçon ne vous l'a pris. Vous n'avez pas d'amoureux ? — Non, non. (*La Terre*, p. 136.)

Et, d'ailleurs, à ce qu'on raconte, celle-là se tue le tempérament avec ses mauvaises habitudes. (*La Terre*, p. 345.)

— Dis donc, est-ce qu'il lui en est venu? — Ah! je n'y ai pas mis le nez.... possible que ça lui ait poussé au printemps. — Ce n'est pas moi qui l'arroserai, conclut Victor avec une moue répugnée. Autant se payer une grenouille.... et puis, ce n'est guère sain.... ça doit s'enrhumer, cet endroit-là, sans perruque. (*La Terre*, p. 346.)

Pédérastie et....

La Levaque poussa la porte en coup de vent, hors d'elle, criant dès le seuil à la Maheude : Alors, c'est toi qui as dit que je forçais mon logeur à me donner vingt sous, quand il couchait avec moi! L'autre haussa les épaules. — Tu m'embêtes, je n'ai rien dit.... D'abord, qui t'a dit ça? — On m'a dit que tu l'as dit, tu n'as pas besoin de savoir.... Même que tu as dit que tu nous entendais bien faire nos saletés derrière ta cloison, et que la crasse s'amassait chez nous, parce que j'étais toujours sur le dos.... Dis encore que tu ne l'as pas dit, hein!

.... Justement, Levaque arrivait à son tour, en amenant de force Bouteloup. — Voici le camarade, qu'il dise un peu s'il a donné vingt sous à ma femme pour coucher avec. Le logeur, cachant sa douceur

effarée dans sa grande barbe, protestait, bégayait. — Oh ! ça, non, jamais rien, jamais ! Du coup, Levaque devint menaçant, le poing sous le nez de Maheu.... Tu sais, ça ne me va pas.... Mais nom de Dieu ! s'écria Maheu.... qui a dit que ma femme l'avait dit ? — Qui l'a dit ?.... C'est la Pierronne qui l'a dit. La Maheude éclata d'un rire aigu ; et, revenant vers la Levaque : — Ah ! c'est la Pierronne.... Eh bien ! je puis te dire ce qu'elle m'a dit, à moi. Oui ! elle m'a dit que tu couchais avec tes deux hommes, l'un dessous et l'autre dessus !.... — Elle a dit ça, elle a dit ça, hurla Maheu. C'est bon, j'y vais, moi, et si elle dit qu'elle l'a dit, je lui colle ma main sur la gueule.

.... Dansaert, trouvant la Pierronne seule, était resté chez elle à boire un verre de genièvre devant le bon feu. — Chut ! taisez-vous, faut les voir ! murmura Levaque, avec un rire de paillardise.... Va-t'en, toi, petite garce ! Lydie recula de quelques pas, pendant qu'il mettait un œil à la fente du volet. Il étouffa de petits cris, son échine se renflait dans un frémissement. A son tour, la Levaque regarda, mais elle dit, comme prise de coliques, que ça la dégoûtait. Maheu, qui l'avait poussée, voulant voir aussi, déclara qu'on en avait pour son argent. Et ils recommencèrent, à la file, chacun un coup d'œil, ainsi qu'à la comédie.... Qu'elle se fît bourrer jusqu'à la gorge, les jupes en l'air, c'était drôle. Mais, nom de Dieu ! est-ce que ce n'était pas cochon de se payer ça devant un si grand feu, et de se donner des forces

avec des biscuits, lorsque les camarades n'avaient ni une lichette de pain ni une escarbille de houille.

— V'là papa, cria Lydie en se sauvant. — Tout de suite, Maheu l'interpella. — Dis donc, on m'a dit que j'avais vendu Catherine et que nous étions tous pourris à la maison.... Et, chez toi, qu'est-ce qu'il te la paie, ta femme, le monsieur qui est en train de lui user la peau? — Étourdi, Pierron ne comprenait pas, lorsque la Pierronne, prise de peur en entendant le tumulte des voix, perdit la tête au point d'entre-bâiller la porte pour se rendre compte. On l'aperçut toute rouge, le corsage ouvert, la jupe remontée, accrochée à la ceinture; tandis que, dans le fond, Dansaert se reculottait éperdûment.... Toi, qui dis toujours des autres qu'elles sont sales, cria la Levaque à la Pierronne, ce n'est pas étonnant que tu sois propre, si tu te fais récurer par les chefs. — Ah! ça lui va de parler! reprenait Levaque. En voilà une salope qui a dit que ma femme couchait avec moi et le logeur, l'un dessus et l'autre dessous!.... Oui, oui, on me dit que tu l'as dit.

.... La Brûlé, arrivant du lavoir, dit de Pierron, son gendre : Ce cochon-là me déshonore! » (*Romans célèbres*, *Germinal*, p. 349.)

La Poésie des.... champs

Il faisait très chaud, une chaleur humide et vivante, accentuée par la forte odeur de la litière.

Une des deux vaches, qui s'était mise debout, fientait, et l'on entendit le bruit doux et rythmique des bouses étalées.... (*La Terre*, p. 71.)

Qu'est-ce que je vais donc en faire, de son enfant? dit Lise. — Dame! faut bien qu'il sorte, murmura Françoise. (*La Terre*, p. 83.)

La Grande, brusquement, furibonde, ramassa des cailloux, les lança en l'air pour crever le ciel, qu'on ne distinguait pas. Et elle gueulait : Sacré cochon, là-haut! tu ne peux donc pas nous foutre la paix? (*La Terre*, p. 112.)

La semaine dernière, n'est-ce pas? dit la Frimat, vous avez fait cadeau à l'une et à l'autre de foulards, qu'on leur a vus dimanche à la messe.... C'est trop sale, ils affirment que vous couchez avec les deux (sœurs)! (*La Terre*, p. 124.)

La Promiscuité dans la passion

Cette nuit, lorsque Adèle est rentrée, j'ai entendu un pas d'homme avec le sien. Alors j'ai voulu savoir, j'ai regardé dans l'escalier. Le particulier était déjà au deuxième étage, mais j'ai bien reconnu la redingote de M. Lantier.... C'était Adèle, vous entendez. Virginie a maintenant un monsieur chez lequel elle va deux fois par semaine. Seulement, ce n'est guère propre tout de même, car elles n'ont

qu'une chambre et une alcôve, et je ne sais trop où Virginie a pu coucher. (*Assommoir*, p. 27.)

Un Pucel... enlevé

Un couple descendait de Mentsou. La fille, une pucelle, bien sûr, se débattait, résistait avec des supplications basses, chuchotées; tandis que le garçon, muet, la poussait quand même vers les ténèbres d'un coin de hangar, demeuré debout, sous lequel d'anciens cordages moisis s'entassaient. C'était Catherine et le grand Chaval.... Il les suivait des yeux, il guettait la fin de l'histoire, pris d'une sensualité qui changeait le cours de ses réflexions. Pourquoi serait-il intervenu? Lorsque les filles disent non, c'est qu'elles aiment à être bourrées d'abord.

.... Elle n'eut pas le temps de se fâcher : déjà, il la tenait à la taille, il l'étourdissait d'une caresse de mots continue. Était-elle bête d'avoir peur? est-ce qu'il voulait du mal à un petit mignon comme elle, aussi douce que la cire, si tendre qu'il l'aurait mangée? Et il lui soufflait derrière l'oreille, dans le cou, il lui faisait passer un frisson sur toute la peau du corps. Elle, étouffée, ne trouvait rien à répondre. C'était vrai qu'il semblait l'aimer....

— Oh! non, oh! non, murmura-t-elle, je t'en prie, laisse-moi! La peur du mâle l'affolait, cette

peur qui raidit les muscles dans un instinct de défense, même lorsque les filles veulent bien, et qu'elles sentent l'approche conquérante de l'homme. Sa virginité, qui n'avait rien à apprendre pourtant. s'épouvantait, comme à la menace d'un coup, d'une blessure dont elle redoutait la douleur encore inconnue.

— Non, non, je ne veux pas ! Je te dis que je suis trop jeune.... Vrai, plus tard, quand je serai faite au moins.

Il grogna sourdement : Bête ! rien à craindre alors.... Qu'est-ce que ça te fiche?

Mais il ne parla pas davantage. Il l'avait empoignée solidement, il la jetait sous le hangar. Et elle tomba à la renverse sur les vieux cordages, elle cessa de se défendre, subissant le mâle avant l'âge; avec cette soumission héréditaire qui, dès l'enfance, culbutait en plein vent les filles de sa race. Les bégaiements effrayés s'éteignirent, on n'entendit plus que le souffle ardent de l'homme. (*Romans célèbres, Germinal*, p. 102.)

La Religion du paysan d'après Zola

On ne sait quelle avanie faire à Dieu dans ma personne. dit le curé. c'est un nouveau soufflet chaque fois que je viens à Rognes. Vous allez vivre sans prêtre, comme des bêtes.... — Craindre un Dieu de châtiment et de colère.... c'était bien sûr du temps

perdu, valait mieux garder son respect pour les gendarmes du gouvernement, qui étaient les plus forts. L'abbé Godard les vit goguenards : Je sais bien que vos vaches ont plus de religion que vous. Adieu! et trempez-le dans le marc, pour le baptiser, votre enfant de sauvages! — Faut courir après le curé, dit Lise. Il n'y a que les chiens qu'on ne baptise pas....

Mme Charles sortit six boîtes de bonbons pour l'accouchée. — Ça vient de la confiserie de maman? demanda Élodie. — Non, ma mignonne, répondit la grand'mère, une seconde embarrassée, ta mère n'a pas cette spécialité. (*La Terre*, p. 272.)

— Nom de Dieu de nom de Dieu! jura entre ses dents Buteau. Sacré cochon de bon Dieu. (*La Terre*, p. 186.)

Buteau, exaspéré que Jean demandât Françoise en mariage, gueula, en menaçant du poing sa femme et sa belle-sœur. — Nom de Dieu de vaches! Oui, toutes les deux, des vaches, des salopes! Voulez-vous savoir? Je couche avec les deux et si c'est pour ça qu'elles se foutent de moi! Avec les deux, je vous dis, les putains! Mme Charles, couvrant de son corps Élodie, et la poussant vers le potager, cria très fort : — Viens voir les salades, viens voir les choux.... Oh! les beaux choux! (*La Terre*, p. 278.)

Toute l'œuvre de Zola devrait se passer au potager, que de salades, de choux, il faudrait admirer et

que de pois il faudrait ramer.... pour échapper à ses gaillardises!....

C'est moi, à cette heure, qui vas vous faire marcher toutes les deux, garces que vous êtes!.... Et toi, bougre, avise-toi de venir encore m'emmerder dans mon ménage.... D'abord, tu vas foutre le camp tout de suite. — Lire la lutte homérique aux fléaux, de Buteau et de Jean, pour une nouvelle Hélène de.... village. (*La Terre*, p. 280.)

Une Restitution.... peu ordinaire

Buteau s'était satisfait quand même, au petit bonheur, n'importe où.... Françoise, triomphante, avait pris une poignée d'herbes, et elle s'en essuyait la jambe, dans un tremblement de tout son corps, comme si elle se fût contentée elle-même, un peu, à cette obstination de refus. D'un geste de bravade, elle jeta la poignée d'herbe aux pieds de sa sœur. — Tiens! c'est à toi. Ce n'est pas ta faute si je te le rends. — Bougres de saligauds, tous les deux! Voulez-vous bien la laisser tranquille.... En v'là assez, hein? (*La Terre*, p. 310.)

Une Scène d'amour

Elles étaient pressées (les repasseuses), eh bien!

quoi? ce n'était pas sa faute. Il ne faisait rien de mal. Il ne touchait pas, il regardait seulement. Est-ce qu'il n'était pas permis de regarder les belles choses que le bon Dieu a faites? Elle avait tout de même de sacrés ailerons, cette dessalée de Clémence! Elle pouvait se montrer pour deux sous et laisser tâter, personne ne regretterait son argent. L'ouvrière, cependant, ne se défendait plus, riait de ces compliments tout crus d'homme en ribote. Et elle en venait à plaisanter avec lui. Il la blaguait sur les chemises d'homme. Alors, elle était toujours dans les chemises d'homme. Mais oui? elle vivait là dedans. Ah! Dieu de Dieu! elle les connaissait joliment, elle savait comment c'était fait. Il lui en en avait passé par les mains, et des centaines et des centaines! Tous les blonds et tous les bruns du quartier portaient de son ouvrage sur le corps.... Et Clémence, appuyée fortement sur l'établi, les poignets retournés, les coudes en l'air et écartés, pliait le cou dans un effort; et toute sa chair nue avait un gonflement, ses épaules remontaient avec le jeu lent des muscles mettant des battements sous la peau fine, la gorge s'enflait moite de sueur, dans l'ombre rose de la chemise béante. Alors il envoya les mains, il voulut toucher. — Madame! madame! cria Clémence, faites-le tenir tranquille à la fin!.... Je m'en vais, si ça continue. Je ne veux pas être insultée....
— Décidément, Coupeau, tu n'es pas raisonnable, dit Gervaise d'un air d'ennui, comme si elle avait grondé un enfant s'entêtant à manger des confitures sans

pain. Tu vas venir te coucher. — Ah bien, vous êtes encore joliment toc.... On ne peut plus rigoler alors? Les femmes, ça me connaît, je ne leur ai jamais rien cassé. On pince une dame, n'est-ce pas? mais on ne va pas plus loin ; on honore simplement le sexe.... Et puis, quand on étale sa marchandise, c'est pour qu'on fasse son choix, pas vrai? Pourquoi la grande blonde montre-t-elle tout ce qu'elle a?.... Tu sais, ma biche, tu as tort de faire ta poire.... (*Assommoir*, p. 185-187.)

Ce que Zola pense des prêtres

Certes, il n'aimait pas les corbeaux, ça lui crevait le cœur de porter ses six francs à ces galfatres-là, qui n'en avaient pas besoin pour se tenir le gosier frais. Mais un mariage sans messe, on avait beau dire, ce n'était pas un mariage. Il alla lui-même à l'église pour marchander ; et, pendant une heure, il s'attrapa avec un vieux petit prêtre, en soutane sale, voleur comme une fruitière. Il avait envie de lui ficher des calottes. Puis par blague, il lui demanda s'il ne trouverait pas, dans sa boutique, une messe d'occasion, point trop détériorée, et dont un couple bon enfant ferait encore son beurre. Le vieux petit prêtre, tout en grognant que Dieu n'aurait aucun plaisir à bénir son union, finit par lui laisser sa messe à cinq francs. C'était toujours vingt sous d'économie. Il lui restait vingt sous. (*Assommoir*, p. 79-80.)

— Un prêtre (pour la messe de mariage) vint à grandes enjambées, l'air maussade, la face pâle de faim, précédé par un clerc en surplis sale qui trottinait. Il dépêcha sa messe, mangeant les phrases latines, se tournant, se baissant, élargissant les bras, en hâte, avec des regards obliques sur les mariés et sur les témoins.... Et, au fond de la chapelle perdue, dans la poussière d'un coup de balai donné par le bedeau, le prêtre à l'air maussade promenait vivement ses mains sèches sur les têtes inclinées de Gervaise et de Coupeau, et semblait les unir au milieu d'un déménagement, pendant une absence du bon Dieu, entre deux messes sérieuses. Quand la noce se retrouva en plein soleil, sous le porche, elle resta là, ahurie, essoufflée d'avoir été menée au galop. — Voilà, dit Coupeau, avec un rire gêné. Il se dandinait, il ne trouvait rien là de rigolo. Pourtant il ajouta : Ah bien ! ça ne traîne pas. Ils vous envoient ça en quatre mouvements.... C'est comme chez les dentistes ; on n'a pas le temps de crier ouf ! ils marient sans douleur. — Oui, oui, de la belle ouvrage, murmura Lorilleux en ricanant. Ça se bâcle en cinq minutes et ça tient bon toute la vie.... Ah ! ce pauvre Cadet-Cassis, va ! (*Assommoir*, p. 81-82.)

L'obscénité dans le crime

La bande venait d'apercevoir Maigrat (l'épicier), sur la toiture du hangar.... Et brusquement ses deux

mains lâchèrent à la fois, il roula comme une boule, sursauta à la gouttière, tomba en travers du mur mitoyen, si malheureusement, qu'il rebondit du côté de la route, où il s'ouvrit le crâne, à l'angle d'une borne. La cervelle avait jailli. Il était mort. Sa femme en haut, pâle et brouillée derrière les vitres, regardait toujours. D'abord, ce fut une stupeur.... Tout de suite les huées recommencèrent. C'étaient les femmes qui se précipitaient, prises de l'ivresse du sang.

— Il y a donc un bon Dieu ! Ah! cochon, c'est fini ! Elles entouraient le cadavre encore chaud, elles l'insultaient avec des rires, traitant de sale gueule sa tête fracassée, hurlant à la face de la mort la longue rancune de leur vie sans pain.

— Je te devais soixante francs, te voilà payé, voleur ! dit la Maheude, enragée parmi les autres. Tu ne me refuseras plus crédit.... Attends ! attends ! Il faut que je t'engraisse encore. De ses dix doigts elle grattait la terre, elle en prit deux poignées, dont elle lui emplit la bouche, violemment. — Tiens ! mange donc ! Tiens ! mange, mange, toi qui nous mangeais ! Les injures redoublaient, pendant que le mort, étendu sur le sol, regardait immobile, de ses grands yeux fixes, le ciel immense d'où tombait la nuit. Cette terre, tassée dans sa bouche, c'était le pain qu'il avait refusé. Et il ne mangerait plus que de ce pain-là maintenant. Ça ne lui avait pas porté bonheur d'affamer le pauvre monde. Mais les femmes avaient à tirer de lui d'autres vengeances.

Elles tournaient en le flairant, pareilles à des louves. Toutes cherchaient un outrage, une sauvagerie qui les soulageât. On entendit la voix aigre de la Brûlé. — Faut le couper comme un matou! — Oui, oui! au chat! au chat!.... Il en a trop fait, le salaud! Déjà la Mouquette le déculottait, tirait le pantalon, tandis que la Levaque soulevait les jambes. Et la Brûlé, de ses mains de vieille, écarta les cuisses nues, empoigna cette virilité morte. Elle tenait tout, arrachant, dans un effort qui tendait sa maigre échine et faisait craquer ses grands bras. Les peaux molles résistaient, elle dut s'y reprendre, elle finit par emporter le lambeau, un paquet de chair velue et sanglante qu'elle agita avec un rire de triomphe.

— Je l'ai! je l'ai! Des voix aiguës saluèrent d'imprécations l'abominable trophée.

— Ah! bougre, tu n'empliras plus nos filles! — Oui! c'est fini de te payer sur la bête, nous n'y passerons plus toutes, à tendre le derrière pour avoir un pain. — Tiens! je te dois six francs, veux-tu prendre un acompte? Moi, je veux bien, si tu peux encore! Cette plaisanterie les secoua d'une gaieté terrible. Elles se montraient le lambeau sanglant, comme une bête mauvaise, dont chacune avait eu à souffrir, et qu'elles venaient d'écraser enfin, qu'elles voyaient là, inerte, en leur pouvoir. Elles crachaient dessus, elles avançaient leurs mâchoires, en répétant dans un furieux éclat de mépris : Il ne peut plus! Il ne peut plus! Ce n'est plus un homme qu'on

va foutre dans la terre.... Va donc pourrir, bon à rien !.... La Brûlé alors planta tout le paquet au bout de son bâton ; et, le portant en l'air, le promenant ainsi qu'un drapeau, elle se lança sur la route, suivie de la débandade hurlante des femmes. Des gouttes de sang pleuraient, cette chair lamentable pendait, comme un déchet de viande à l'étal d'un boucher !.... Et peut-être Mme Maigrat, battue, trahie à chaque heure, riait-elle quand la bande des femmes galopa, avec la bête mauvaise, la bête écrasée, au bout du bâton.

Cette mutilation affreuse s'était accomplie dans une horreur glacée.— Qu'ont-elles donc au bout de ce bâton ? demanda Cécile qui s'était enhardie jusqu'à regarder. Lucie et Jeanne déclarèrent que ce devait être une peau de lapin. — Non, non, murmura Mme Hennebeau, ils auront pillé la charcuterie, on dirait un débris de porc. A ce moment, elle tressaillit et elle se tut, Mme Grégoire lui avait donné un coup de genou. Toutes les deux restèrent béantes. Ces demoiselles, très pâles, ne questionnaient plus, suivaient de leurs grands yeux cette vision rouge, du fond des ténèbres. (*Romans célèbres, Germinal*, p. 319.)

~~~~~~~~~~

Le Paysan en rut

Buteau sautait sur elle dans tous les coins de la maison, certain que s'il l'avait une fois, elle serait
~~~~~~~~~~

ensuite à lui tant qu'il voudrait. Il était assez bon coq pour deux poules.... Et, de là, dans l'étable, dans la cuisine, partout, dès qu'ils étaient seuls une minute, l'attaque et la défense brusques, Buteau se ruant, Françoise cognant. Et toujours la même scène courte et exaspérée ; lui, envoyant la main sous la jupe, l'empoignant là, à nu, en un paquet de peau et de crinière, ainsi qu'une bête qu'on veut monter ; elle, les dents serrées, les yeux noirs, le forçant à lâcher prise, d'un grand coup de poing entre les jambes, en plein. Et pas un mot, rien que leur haleine brûlante, un souffle étouffé, le bruit amorti de la lutte : il retenait un cri de douleur, elle rabattait sa robe, s'en allait en boitant, le bas-ventre tiré et meurtri, avec la sensation de garder à cette place les cinq doigts qui la trouaient. (*La Terre*, p. 299.)

Furieuse, enragée des coups dont l'assommait Buteau, Lise dit à sa sœur : Salope, couche avec, à la fin ! J'en ai assez, je file, moi ! si tu t'obstines, pour me faire battre ! Aussi vrai que Dieu m'entend, j'aime mieux ça ! Il nous fichera la paix, peut-être ! Voyons, pourquoi ne veux-tu pas ? Révoltée, étranglée, Françoise ne trouva que ce cri de colère : Tu es plus dégoûtante que lui ! (*La Terre*, p. 302.)

Sacrée cateau, faut cette fois que j'y passe à mon tour. Quand le tonnerre de Dieu y serait, je vas y passer après l'autre ! Alors une lutte furieuse s'engagea. Le père Fouan distinguait mal, dans la

nuit. Mais il vit pourtant Lise debout, qui regardait et laissait faire ; pendant que son homme, vautré, jeté de côté à chaque seconde, s'épuisait en vain, se satisfaisait quand même au petit bonheur, n'importe où. Françoise put se dégager, râlante, bégayante. — Cochon ! cochon ! cochon ! Tu n'as pas pu, ça ne compte pas.... je m'en fiche de ça ! jamais tu n'y arriveras, jamais ! (*La Terre*, p. 310.)

Françoise n'avait point bougé, dans la torpeur qui l'engourdissait, ses yeux vagues, toujours en l'air, ses jambes restées nues. Il n'y avait pas à nier, elle ne l'essaya pas. — Ah ! garce ! Ah ! salope ! C'est avec ce gueux que tu couches (disait Buteau), et tu me flanques des coups de pied dans le ventre, à moi ! Nom de Dieu ! nous allons bien voir. Il la tenait déjà, elle lut clairement sur sa face congestionnée qu'il voulait profiter de l'occasion. Pourquoi pas lui maintenant, puisque l'autre venait d'y passer ? Dès qu'elle sentit de nouveau la brûlure de ses mains, elle fut reprise de sa révolte première. — Veux-tu me laisser, cochon ! Je te mords ! Une seconde fois, il dut y renoncer, enragé de ce plaisir qu'on avait pris sans lui. — Ah ! je m'en doutais que vous fricassiez ensemble ! j'aurais dû le foutre dehors depuis longtemps. — Nom de Dieu de cateau ! qui te fais tanner le cuir par ce vilain bougre ! Et le flot d'ordures continua, il lâcha tous les mots abominables, parla de l'acte avec une crudité, qui la remettait nue, honteusement. Elle, enragée

aussi, raidie et pâle, affectait un grand calme, répondait à chaque saleté, d'une voix brève : Qu'est-ce que ça te fiche ? Si ça me plaît. Est-ce que je ne suis pas libre ? — Eh bien ! je vas te flanquer à la porte, moi ! Oui, tout à l'heure, en rentrant.... Je vas dire la chose à Lise, comment je t'ai trouvée, ta chemise sur la tête ; et tu iras te faire tamponner ailleurs, puisque ça t'amuse. — Dis-le à Lise, je m'en irai si je veux. — Si tu veux, ah ! c'est ce que nous allons voir ! à coups de pied au cul ! (*La Terre*, p. 243.)

Françoise et Buteau. — Est-ce qu'il était à elle, cet homme ? Est-ce qu'elle voulait les restes d'une autre ? Va donc avec ma sœur, cochon ! Crève-la, si ça l'amuse ! fais-lui un enfant tous les soirs ! Buteau, sous les coups, commençait à se fâcher, grondait, croyait qu'elle avait seulement peur des suites. — Foutue bête ! Quand je te jure que je m'ôterai, que je ne t'en ferai pas d'enfant ! D'un coup de pied, elle l'atteignit au bas-ventre, et il dut la lâcher ; il la poussa si brutalement, qu'elle étouffa un cri de douleur.... Alors, Buteau tomba sur sa femme qui venait d'arriver. — Qu'est-ce qu'elle foutait encore là, étendue comme une truie, à chauffer son ventre au soleil ? Ah ! quelque chose de propre, une fameuse courge à faire mûrir ! Elle s'égaya de ce mot, ayant gardé sa gaieté de grosse commère : c'était peut-être bien vrai que ça le mûrissait, que ça le poussait, le petiot ; et, sous le ciel de flamme, elle arrondissait

ce ventre énorme, qui semblait la bosse d'un germe, soulevée de la terre féconde. (*La Terre*, p. 239.)

Françoise sentait que Buteau voulait d'elle, depuis qu'il l'avait vue pousser et qu'elle était une vraie femme. Cette idée la bouleversait : oserait-il, le cochon, que toutes les nuits elle entendait s'en donner avec sa sœur? Jamais ce rut hennissant de cheval ne l'avait irritée à ce point. Oserait-il? et elle l'attendait, le désirant sans le savoir, décidée, s'il la touchait, à l'étrangler. Brusquement, comme elle serrait les yeux, Buteau l'empoigna. — Cochon! cochon! bégaya-t-elle en le repoussant. — Bête! laisse-toi faire! Je te dis qu'ils dorment, personne ne regarde. — Bète ! goûtes-y donc, Lise n'en saura rien.... Mais elle ne céda pas, tapant des deux poings, ruant de ses deux jambes nues, qu'il avait découvertes jusqu'aux hanches. (*La Terre*, p. 239.)

Réflexions d'une lesbienne

Ensuite, elle (Nana) s'était fâchée en apprenant la maladie de Satin, disparue depuis quinze jours, et en train de crever à Lariboisière, tellement madame Robert l'avait mise dans un fichu état. Comme elle faisait atteler pour voir encore une fois cette petite ordure, Zoé venait tranquillement de lui donner ses huit jours.... (*Nana*, p. 500.)

.... Je suis bien malheureuse.... Oh! je comprends,

va! ils vont encore dire que je suis une coquine.... C'est ça, tapez sur Nana, tapez sur la bête! Oh! j'ai bon dos, je les entends comme si j'y étais : cette sale fille qui couche avec tout le monde, qui nettoie les uns, qui fait crever les autres, qui cause de la peine à un tas de personnes.... Eh bien! non, ils diront ce qu'ils voudront, ce n'est pas ma faute! Est-ce que je suis méchante, moi?.... Ce sont eux, oui, ce sont eux! Jamais je n'ai voulu leur être désagréable. Et ils étaient pendus après mes jupes, et aujourd'hui, les voilà, qui claquent, qui mendient, qui posent tous pour le désespoir.... N'étaient-ils pas toujours une douzaine à se battre pour inventer la plus grosse saleté? Ils me dégoûtaient, moi!.... Ah! je leur en ai évité des ordures et des crimes! Ils auraient volé, assassiné, tué père et mère.... Aujourd'hui, tu vois ma récompense.... C'est comme Daguenet que j'ai marié, celui-là, un meurt-de-faim dont j'ai fait la position, après l'avoir gardé gratis, pendant des semaines. Hier, je le rencontre, il tourne la tête. Eh! va donc, cochon! je suis moins sale que toi!.... Nom de Dieu! ce n'est pas juste! La société est mal faite. On tombe sur les femmes, quand ce sont les hommes qui exigent des choses.... Tiens! je puis te dire ça, maintenant : lorsque j'allais avec eux, n'est-ce pas? eh bien! ça ne me faisait pas plaisir, mais pas plaisir du tout. Ça m'embêtait, parole d'honneur!.... Et zut! après tout, s'ils y ont laissé leur monnaie et leur peau. C'est leur faute! Moi, je n'y suis pour rien. (*Nana*, p. 503.)

Muffat, un petit mufe qui ne comprend pas les femmes

Un matin qu'il vit sortir Foucarmont de chez elle, à une heure singulière, il lui fit une scène. Du coup, elle se fâcha, fatiguée de sa jalousie.... Mais, à la fin, il l'assommait avec son entêtement à ne pas comprendre les femmes ; et elle fut brutale. — Eh bien ! oui, j'ai couché avec Foucarmont. Après ? Hein ! ça te défrise, mon petit mufe ! C'était la première fois qu'elle lui jetait mon petit mufe à la figure.... En voilà assez, hein ? Si ça ne te convient pas, tu vas me faire le plaisir de sortir.... Mets bien dans ta caboche que j'entends être libre. Quand un homme me plaît, je couche avec.... Parfaitement, c'est comme ça.... Et il faut te décider tout de suite ; oui ou non, tu peux sortir. (*Nana*, p. 475.)

— Hein? tu n'as pas la monnaie.... Alors, mon petit mufe, retourne d'où tu viens, et plus vite que ça ! En voilà un chameau, il voulait m'embrasser encore ! ! Plus d'argent, plus rien, tu entends ! (P. 475.)

Alors, continuellement, les scènes recommencèrent pour l'argent. Elle en exigeait avec brutalité, c'étaient des engueulades au sujet de sommes misérables ; une avidité odieuse de chaque minute, une cruauté à lui répéter qu'elle couchait avec lui pour son argent, pas pour autre chose, et que ça ne l'amu-

sait pas, et qu'elle en aimait un autre, et qu'elle était bien malheureuse d'avoir besoin d'un idiot de son espèce!.... L'impératrice avait dit : Il est trop dégoûtant. Ça c'était bien vrai. (P. 477.)

Tous les jours, elle faisait son tour du lac, ébauchant là des connaissances, qui se dénouaient ailleurs. C'était la grande retape, le persil au clair soleil, le raccrochage des catins illustres, étalées dans le sourire de tolérance et dans le luxe éclatant de Paris. (P. 478.)

Un jour de règlement, comme elle l'accusait de la voler, Charles (son cocher) s'emporta et l'appela salope, crûment; bien sûr, ses chevaux valaient mieux qu'elle, ils ne couchaient pas avec tout le monde (P. 479.)

Le Paiement d'une commission matrimoniale

Qui est-ce? dit Nana, qui se levait maintenant. Daguenet, forçant l'entrée, s'annonça lui-même. Du coup, elle s'accouda sur l'oreiller, et, renvoyant la femme de chambre : — Comment, c'est toi! le jour qu'on te marie? Qu'y a-t-il donc?.... Lui, avançait, cravaté et ganté de blanc. Et il répétait : Eh bien! oui, c'est moi.... Tu ne te souviens pas? — Non, elle ne se souvenait de rien. Il dut s'offrir carrément de son air de blague. — Voyons, ton courtage.... Je

t'apporte l'étrenne de mon innocence. Alors, comme il était au bord du lit, elle l'empoigna de ses bras nus, secouée d'un beau rire, et pleurant presque, tant elle trouvait ça gentil de sa part : — Ah! ce Mimi, est-il drôle! Il y a pensé pourtant! Et moi qui ne savais plus! Alors, tu t'es échappé, tu sors de l'église. C'est vrai, tu as une odeur d'encens.... Mais baise-moi donc! oh! plus fort que ça, mon Mimi! Va, c'est peut-être la dernière fois. (*Nana*, p. 451.)

Un Amant trompé par un autre

Le comte, ayant aperçu Nana renversée, aux bras de Georges, assis, les mains sur les genoux, regardait par terre, dans l'hébétement de ce qu'il venait de voir.... Cette douleur muette toucha la jeune femme. Elle essayait de le consoler. — Eh bien! oui, j'ai eu tort.... C'est très mal, ce que j'ai fait.... Tu vois, je regrette ma faute. J'en ai beaucoup de chagrin, puisque ça te contrarie.... Allons, sois gentil de ton côté, pardonne-moi. Elle s'était accroupie à ses pieds, cherchant son regard d'un air de tendresse soumise, pour savoir s'il lui en voulait beaucoup; puis, comme il se remettait, en soupirant longuement, elle se fit plus câline, elle donna une dernière raison, avec une bonté grave : Vois-tu, chéri, il faut comprendre.... Je ne *puis refuser ça à mes amis pauvres*. (P. 454.)

Une femme *complaisante* par *charité!* Une Nana *offrant ses faveurs* par *amour* des pauvres!

Un Monsieur Alphonse.... scatologique

Un soir, Nana, en rentrant vers onze heures, trouva la porte fermée au verrou. Elle tapa une première fois, pas de réponse; une seconde fois, toujours pas de réponse. Cependant, elle voyait de la lumière sous la porte, et Fontan, à l'intérieur, ne se gênait pas pour marcher. Elle tapa encore sans se lasser, appelant, se fâchant. Enfin, la voix de Fontan s'éleva, lente et grasse, et ne lâcha qu'un mot : — Merde! Elle tapa des deux poings. — Merde! Elle tapa plus fort, à fendre le bois. — Merde!

Et, pendant un quart d'heure, la même ordure la souffleta, répondit comme un écho goguenard à chacun des coups dont elle ébranlait la porte. Puis, voyant qu'elle ne se lassait pas, il ouvrit brusquement, il se campa sur le seuil, les bras croisés, et dit de la même voix froidement brutale : Nom de Dieu! avez-vous fini? Qu'est-ce que vous voulez? Hein? allez-vous nous laisser dormir? Vous voyez bien que j'ai du monde. Il n'était pas seul, en effet. Nana aperçut la petite femme des Bouffes, déjà en chemise, avec ses cheveux filasse ébouriffés et ses yeux en trous de vrille, qui rigolait au milieu de ces meubles qu'elle avait payés. Mais Fontan faisait un pas sur le carré, l'air terrible, ouvrant ses gros doigts comme des pinces. — File, ou je t'étrangle! Nana eut peur et se sauva. (*Nana*, p. 302.)

Une Femme.... chic

Nana devint une femme chic, rentière de la bêtise et de l'ordure des mâles, marquise des hauts trottoirs. Ce fut un lançage brusque et définitif, une montée dans la célébrité de la galanterie, dans le plein jour des folies de l'argent et des audaces gâcheuses de la beauté. Elle régna tout de suite parmi les plus chères. Ses photographies s'étalaient aux vitrines, on la citait dans les journaux. Quand elle passait en voiture sur les boulevards, la foule se retournait et la nommait, avec l'émotion d'un peuple saluant sa souveraine : tandis que, familière, allongée dans ses toilettes flottantes, elle souriait d'un air gai, sous la pluie de petites frisures blondes, que noyaient le bleu cerné de ses yeux et le rouge peint de ses lèvres.... Elle donnait le ton, de grandes dames l'imitaient. (*Nana*, p. 340.)

L'Immoralité jugée et condamnée par Nana

Nana causa avec les quatre hommes, en maîtresse de maison pleine de charme. Elle avait lu dans la journée un roman qui faisait grand bruit, l'histoire d'une fille ; et elle se révoltait, elle disait que tout cela était faux, témoignant d'ailleurs une répugnance indignée contre cette littérature immonde, dont la

prétention était de rendre la nature ; comme si l'on pouvait tout montrer! comme si un roman ne devait pas être écrit pour passer une heure agréable! En matière de livres et de drames, Nana avait des opinions très arrêtées : elle voulait des œuvres tendres et nobles, des choses pour la faire rêver et lui grandir l'âme.... Puis, elle s'emporta contre les républicains. Que voulaient-ils donc, ces sales gens qui ne se lavaient jamais? Est-ce qu'on n'était pas heureux, est-ce que l'empereur n'avait pas tout fait pour le peuple? Une jolie ordure, le peuple ! Elle le connaissait, elle pouvait en parler ; et, oubliant les respects qu'elle venait d'exiger à table pour son petit monde de la rue de la Goutte-d'Or, elle tapait sur les siens avec des dégoûts et des peurs de femme arrivée.... Oh ! ces ivrognes! dit-elle d'un air répugné. Non, voyez-vous, ce serait un grand malheur pour tout le monde, leur république.... Ah ! que Dieu nous conserve l'empereur le plus longtemps possible ! — Dieu vous entendra, ma chère, répondit gravement Muffat. (*Nana*, p. 369.)

Cette critique, pleine d'ironie, contre le naturalisme, mise dans la bouche de Nana, la *naturaliste*-modèle, non seulement ne réhabilite pas les tendances de cette école, mais elle prouve combien Zola redoute l'accusation d'immoralité. Passant rapidement sur les ridicules de ces romans tendres et nobles qui font rêver de douces choses et grandissent l'âme, il commet l'indélicatesse littéraire d'ensevelir

ce genre Watteau sous les crudités de cette littérature immonde et sous les cruautés bêtes et crapuleuses de la politique impériale. Tu ricanes, donc tu as tort, peut-on dire à un auteur qui n'a pas d'autres raisons en faveur de ses livres, que de s'en moquer.

L'Étrenne d'un mariage

Ah! je suis une coquine! dit Nana. Écoute, tu te marieras si je veux, mon petit!.... Alors, Daguenet (sentant que son mariage avec la fille de Muffat dépendait d'elle), après avoir mis ses gants, lui demanda, avec les formes strictes, la main de mademoiselle Estelle de Beuville. Elle finit par rire, comme chatouillée. Oh! ce Mimi! il n'y avait pas moyen de lui garder rancune.... Quand ils quittèrent la table d'hôte, elle était toute rose, vibrante à son bras, reconquise.... Elle l'accompagna à pied jusque chez lui, puis, monta, naturellement. Deux heures plus tard, elle dit, en se rhabillant : — Alors, Mimi, tu y tiens, à ce mariage? — Dame! murmura-t-il, c'est encore ce que je ferais de mieux.... Tu sais que je n'ai plus le sac. Elle l'appela pour boutonner ses bottines. Et au bout d'un silence : Mon Dieu! moi je veux bien. Je te pistonnerai.... Oh! je vais te bâcler ça. Puis, se mettant à rire, la gorge nue encore : — Seulement, qu'est-ce que tu me donnes? Il l'avait saisie, il lui baisait les épaules, dans un élan de reconnaissance.

Elle, très gaie, frémissante, se débattait, se renversait. — Ah ! je sais, cria-t-elle, excitée par ce jeu. Ecoute ce que je veux pour ma commission.... Le jour de ton mariage, tu m'apporteras l'étrenne de ton innocence.... Avant ta femme, entends-tu ! — C'est ça, c'est ça! dit-il, riant plus fort qu'elle. Ce marché les amusa. Ils trouvaient l'histoire bien bonne. (*Nana*, p. 362.)

La Nostalgie de la boue

Bien sûr (dit Nana) que je m'amusais davantage, quand je n'avais pas le sou. — N'est-ce pas, mon chat? répétait-elle à Satin.... Les deux femmes se lancèrent dans leurs souvenirs. Ça les prenait par crises bavardes ; elles avaient un brusque besoin de remuer cette boue de leur jeunesse; et c'était toujours quand il y avait là des hommes, comme si elles cédaient à une rage de leur imposer le fumier où elles avaient grandi. Ces messieurs pâlissaient, avec des regards gênés.... — Tu te souviens de Victor? dit Nana. En voilà un enfant vicieux, qui menait les petites filles dans les caves ! — Parfaitement, répondit Satin.... Un soir ton père est rentré pochard, mais pochard !....

Mais Satin, qui avait pelé une poire, était venue la manger derrière sa chérie, appuyée à ses épaules, lui disant dans le cou des choses dont elles riaient très fort; puis, elle voulut partager son dernier mor-

ceau de poire, elle le lui présenta entre les dents ; et toutes deux se mordillaient les lèvres, achevaient le fruit dans un baiser.... Au milieu de ces messieurs, de ces grands noms, de ces vieilles honnêtetés, les deux femmes, face à face, échangeant un regard tendre, s'imposaient et régnaient, avec le tranquille abus de leur sexe et leur mépris avoué de l'homme. Ils applaudirent. (*Nana*, p. 367.)

L'Adultère patriotique

Oh ! ma chérie (disait Mme Delaherche), si tu savais.... Jamais je n'oserais te dire.... Et pourtant je n'ai que toi, tu peux seule me donner peut-être un bon conseil.... J'étais avec Edmond, alors, à l'instant madame Delaherche vient de me surprendre.... — Comment de te surprendre ? — Oui, nous étions là, il me tenait, il m'embrassait.... Et, baisant Henriette, la serrant dans ses bras tremblants, elle lui dit tout. — Oh ! ma chérie, ne me juge pas trop mal, ça me ferait tant de peine !.... Je sais bien, je t'avais juré que ça ne recommencerait jamais. Mais tu as vu Edmond, il est si brave, et il est si joli ! Puis, songe donc, ce pauvre jeune homme, blessé, malade, loin de sa mère ! Avec ça il n'a jamais été riche, on a tout mangé chez lui, pour le faire instruire. Je t'assure, je n'ai pas pu refuser.

Henriette l'écoutait, effarée, ne revenant pas de sa

surprise. — Comment! c'était avec le petit sergent! Mais, ma chère, tout le monde te croit la maîtresse du Prussien! Du coup, Gilberte se releva, s'essuya les yeux, protestant. — La maîtresse du Prussien.... Ah! non, par exemple! Il est affreux, il me répugne.... Pour qui me prend-on? Comment peut-on me croire capable d'une pareille infamie? Non, non, jamais! J'aimerais mieux mourir! (*La Débâcle*, p. 561.)

Un Amour de trois jours

Madame Volmar conta la douloureuse histoire de sa vie, son mariage avec le marchand de diamants, désastreux dans son apparent coup de fortune, sa belle-mère une âme dure de bourreau et de geôlier, son mari un monstre de laideur physique, de vilenie morale.... On l'avait battue, on s'était acharné contre ses goûts, ses envies, ses faiblesses de femme. Elle savait qu'au dehors son mari entretenait des filles.... Pendant des années, elle avait vécu dans cet enfer, espérant quand même, ayant en elle un tel flot de vie, un si ardent besoin de tendresse, qu'elle attendait le bonheur, croyant toujours le voir entrer, au moindre souffle. Monsieur l'abbé, je vous jure que je n'ai pas pu ne pas faire ce que j'ai fait. J'étais trop malheureuse, tout mon être brûlait de se donner.... Quand mon ami, la première fois, m'a dit qu'il m'aimait, j'ai laissé tomber ma tête sur son épaule;

et c'était fini, j'étais sa chose pour toujours. Il faut comprendre ces délices, être aimée, ne trouver chez son ami que des gestes de caresse, des paroles de douceur, la continuelle préoccupation de se montrer prévenant et aimable ; et savoir qu'il pense à vous, qu'il y a quelque part un cœur où vous vivez ; et n'être que vous deux, n'être plus qu'un, s'oublier dans une étreinte où tout se fond, les corps et les âmes !.... Ah ! si c'est un crime, monsieur l'abbé, je ne puis en avoir le remords. Je ne dis même pas qu'on m'y a poussée, je dis que je l'ai commis aussi naturellement que je respire, parce qu'il était nécessaire à ma vie.... Non, je ne suis pas une croyante, la religion ne m'a pas suffi. On prétend que des femmes s'y contentent, qu'elles y trouvent une protection solide contre la faute. Moi, j'ai toujours eu froid dans les églises, j'y meurs de néant.... Si vous me trouvez ici. à Lourdes, c'est que de toute l'année, je n'ai que ces trois jours de liberté absolue, d'absolu bonheur.

.... Ah ! ces trois jours ! vous ne pouvez pas savoir avec quelle ardeur je les atttends, avec quelle flamme je les vis, avec quelle rage j'en emporte le souvenir ! (*Lourdes*, p. 474.)

Lourdes est peut-être un pèlerinage, mais il est une ville malhonnête

— Et si je vous disais (de Guersaint), monsieur, ce qu'ils ont fait de notre pauvre ville ! Les filles y

étaient très sages, je vous assure, il y a quarante ans. Je me souviens que, dans ma jeunesse, lorsqu'un garçon voulait rire, il n'y avait pas ici plus de trois ou quatre dévergondées pour le satisfaire ; si bien que, les jours de foire, j'ai vu des hommes faire queue à leur porte, ma parole d'honneur !.... Ah bien ! les temps sont changés, les mœurs ne sont plus les mêmes. Maintenant, les filles du pays se livrent presque toutes à la vente des cierges et des bouquets ; et vous les avez vues raccrocher les passants, leur mettre de force leur marchandise dans les mains. C'est une vraie honte que des effrontées pareilles ! Elles gagnent beaucoup, se donnent des habitudes de paresse, ne font plus rien, l'hiver, en attendant le retour de la saison des grands pèlerinages. Et je vous assure que les garçons coureurs trouvent aujourd'hui à qui parler....

Pierre, très frappé, avait laissé tomber son journal. Il écoutait, il avait pour la première fois l'intuition des deux Lourdes, l'ancien Lourdes si honnête, si pieux dans sa tranquille solitude ; le nouveau Lourdes gâté, démoralisé par tant de millions remués, tant de richesses provoquées et accrues, par le flot croissant d'étrangers qui traversaient la ville au galop, par la pourriture fatale de l'entassement, la contagion des mauvais exemples. (*Lourdes*, p. 278.)

L'Amour qui tue

Alors, ce fut pitoyable. Angélique aima en désespérée, se débattit dans cet amour sans espoir, qu'elle ne pouvait tuer. Toujours elle voulait courir à Félicien, le reconquérir en se jetant à son cou, et toujours la bataille recommençait. Parfois, elle croyait avoir vaincu, il se faisait un grand silence en elle, il lui semblait se voir, comme elle aurait vu une étrangère, toute petite, toute froide, agenouillée en fille obéissante, dans l'humilité du renoncement ; ce n'était plus elle, c'était la fille sage qu'elle devenait, que le milieu et l'éducation avaient faite. Puis, un flot de sang montait, l'étourdissait ; sa belle santé, sa jeunesse ardente, galopaient en cavales échappées ; et elle se retrouvait avec son orgueil et sa passion, toute à l'inconnu violent de son origine. Pourquoi donc aurait-elle obéi ? Il n'y avait pas de devoir, il n'y avait que le libre désir. Déjà elle apprêtait sa fuite.... Mais, déjà aussi, l'angoisse revenait, un sourd malaise, le tourment du doute. Si elle cédait au mal, elle aurait l'éternel remords. Des heures, des heures abominables se passaient, au milieu de cette incertitude du parti à prendre, sous ce vent de tempête qui, sans cesse, la rejetait de la révolte de son amour à l'horreur de la faute....

Puisqu'ils s'aiment, ils sont les maîtres.... Il n'y a rien au delà, quand on aime et qu'on est aimé....

Oui! par tous les moyens, le bonheur est légitime. (*Le Rêve*, p. 251.)

Tout n'est que rêve. Et, au sommet du bonheur, Angélique avait disparu, dans le petit souffle d'un baiser. (*Le Rêve*, p. 310.)

Une Idylle d'adultère la nuit de la débâcle de Sedan

Mais les regards d'Henriette venaient de tomber sur une paire de gants d'ordonnance, des gants d'homme oubliés sur un guéridon.... Gilberte rougit beaucoup, l'attira au bord du lit, d'un geste confus et câlin.... — Oui, j'ai bien senti que tu savais, que tu l'avais su.... Chérie, il ne faut pas me juger sévèrement. C'est un ami ancien, je t'avais avoué ma faiblesse, à Charleville, autrefois, tu te souviens.... Elle baissa encore la voix, continua avec un attendrissement où il y avait un petit rire : — Hier, il m'a tant suppliée, quand je l'ai revu. Songe donc, il se bat ce matin, on va le tuer peut-être?.... Est-ce que je pouvais refuser? Et cela était héroïque et charmant, dans sa gaieté attendrie, ce dernier cadeau de plaisir, cette nuit heureuse donnée à la veille d'une bataille. C'était de cela qu'elle souriait, malgré sa confusion, avec son étourderie d'oiseau.... Est-ce que tu me condamnes? Elle était sans méchanceté perverse, adorant simplement le plaisir; et il semblait bien cer-

tain qu'en prenant un amant, elle avait cédé à son irrésistible besoin d'être belle et gaie.

— C'est très mal d'avoir renoué, dit enfin Henriette de son air sérieux. Déjà, Gilberte lui fermait la bouche, d'un de ses jolis gestes caressants. — Oh ! chérie, puisque je ne pouvais pas faire autrement et que c'était pour une seule fois.... Tu le sais, j'aimerais mieux mourir, maintenant, que de tromper mon nouveau mari. (*La Débâcle*, p. 262.)

Devant le capitaine Beaudoin (rapporté blessé), Gilberte avait frémi. Mon Dieu! qu'il était pâle, couché sur ce matelas, la face toute blanche sous la saleté qui la souillait! Et la pensée que, quelques heures auparavant, il l'avait tenu entre ses bras, plein de vie et sentant bon, la glaçait d'effroi. Elle s'était agenouillée.... — Quel malheur, mon ami! Mais ce n'est rien, n'est-ce pas?.... Ce n'est rien, ce n'est que votre jambe. (P. 336.)

Les Paysans vivent comme leurs coch....

Le frère Archangias. J'avais à vous dire ce que je vous ai dit. Les Artaud vivent comme leurs cochons. J'ai encore appris hier que Rosalie, l'aînée du père Bambousse, est grosse. Tous attendent ça pour se marier. Depuis quinze ans, je n'en ai pas connu une qui ne soit allée dans les blés avant de passer à l'é-

glise.... Et elles prétendent en riant que c'est la coutume du pays!

.... Cette Rosalie! poursuivit le frère, elle a juste dix-huit ans. Ça se perd sur les bancs de l'école. Il n'y a pas quatre ans, je l'avais encore. Elle était déjà vicieuse. J'ai maintenant sa sœur Catherine, une gamine de onze ans, qui promet d'être plus éhontée que son aînée. On la trouve dans tous les trous avec ce petit misérable de Vincent.... Les femmes ont la damnation dans leurs jupes. Des créatures bonnes à jeter au fumier, avec leurs saletés qui empoisonnent. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 46.)

.... L'abbé Mouret dit à Rosalie qu'en attendant, elle devait obéir, cesser tout rapport avec Fortuné, ne pas aggraver son péché davantage. — Oh! maintenant, murmura-t-elle en souriant de son air effronté, il n'y a plus de risque, puisque ça y est. (P. 58.)

.... Elles ont le diable dans le corps. Elles puent le diable, elles le puent aux jambes, aux bras, au ventre, partout.... C'est ce qui ensorcelle les imbéciles. (P. 121.)

Il n'y a qu'ordure.... C'est une honte de souffrir que des femmes promènent leurs robes si près des saintes reliques. Je m'en vais, reprit frère Archangias, la religion n'est pas une fille, pour qu'on la mette dans les fleurs et dans les dentelles.... Méfiez-vous (monsieur l'abbé) de votre dévotion à la Vierge. (P. 124.)

Le Mois de mai, le mois des amours

L'autel de la Vierge était un bosquet, un enfoncement de taillis, avec une pelouse verte sur le devant. — Mesdemoiselles, dit l'abbé Mouret, nous continuerons demain les exercices du mois de Marie.... Les paysannes suivaient son oraison d'un marmottement confus, où perçaient des rires. Une d'elles, se sentant pincée par derrière, laissa échapper un cri, qu'elle tâcha d'étouffer dans un accès de toux; ce qui égaya tellement les autres, qu'elles restèrent un instant à se tordre, le nez sur les dalles, sans pouvoir se relever.

La Teuze renvoya ces effrontées. — Allons, déguerpissez maintenant. Vous êtes un tas de propres à rien, qui ne savez même pas respecter le bon Dieu.... C'est une honte, ça ne s'est jamais vu, des filles qui se roulent par terre dans une église, comme des bêtes dans un pré. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 131.)

Elle avait réussi à les faire sortir jusqu'à la dernière, lorsqu'elle aperçut Catherine tranquillement installée dans le confessionnal avec Vincent; ils mangeaient quelque chose d'un air ravi. Elle les chassa. Et comme elle allongeait le cou hors de l'église, avant de fermer la porte, elle vit la Rosalie se pendre aux épaules du grand Fortuné qui l'attendait; tous deux se perdirent dans le noir, du côté du cimetière, avec un bruit affaibli de baisers.... Les autres ne

valent pas mieux, je le sais bien. Toutes des gourgandines qui sont venues ce soir, avec leurs fagots, histoire de rire et de se faire embrasser par les garçons, à la sortie. Demain, pas une ne se dérangera.... On n'apercevra plus que les gueuses qui auront des rendez-vous. (P. 133.)

.... La passion n'a qu'un mot. En disant à la file les cent cinquante *Ave*, Serge ne les avait pas répétés une seule fois. Ce murmure monotone, cette parole sans cesse la même qui revenait, pareille au : *Je t'aime* des amants, prenait chaque fois une signification plus profonde ; il s'y attardait, causant sans fin à l'aide de l'unique phrase latine, connaissait Marie tout entière, jusqu'à ce que, le dernier grain du Rosaire s'échappant de ses mains, il se sentit défaillir à la pensée de la séparation. (P. 146.)

Bouquet de pensées, de maximes, etc.

Ma fille, où il y a des femmes, il y a des claques. C'est Napoléon qui a dit ça, je crois.... Va, tu en recevras d'autres, et ne te plains pas, tant que tu n'auras rien de cassé. (*Nana*, p. 288.)

Il n'a pas le sentiment des moindres convenances. Sa mère devait être commune ; ne dis pas non, ça se sent ! (*Nana*, p. 288.)

Satin se contentait de répondre que, lorsqu'on n'ai-

mait pas une chose, ce n'était pas une raison pour en vouloir dégoûter les autres. (*Nana*. p. 292.)

Satin guettait les mieux mis, elle voyait ça à leurs yeux pâles. C'était comme un coup de folie charnelle passant sur la ville. Elle avait bien un peu peur, car les plus comme il faut étaient les plus sales. Tout le vernis craquait, la bête se montrait, exigeante dans ses goûts monstrueux, raffinant sa perversion. (*Nana*, p. 295.)

Depuis qu'elle (Nana) allait avec d'autres pour le (un amant) nourrir, elle l'aimait davantage, de toute la fatigue et de tous les dégoûts qu'elle rapportait. Il devenait un vice qu'elle payait, un besoin dont elle ne pouvait se passer, sous l'aiguillon des gifles. Lui, en voyant la bonne bête, finissait par abuser. Elle lui donnait sur les nerfs, il se prenait d'une haine féroce. au point de ne plus tenir compte de ses intérêts. (*Nana*, p. 301.)

Satin l'écoutait avec complaisance, la consolait, s'indignait plus fort qu'elle (Nana), tapant sur les hommes. — Oh! les cochons, oh! les cochons! Vois-tu, n'en faut plus de ces cochons-là!.... Ah! que tu es bête de te faire de la bile! Je te dis que ce sont des salauds! Ne pense plus à eux.... Moi, je t'aime bien.... Et, dans le lit, elle prit tout de suite Nana entre ses bras, afin de la calmer.... Chaque fois que le nom de Fontan revenait sur les lèvres de son amie, elle l'y arrêtait d'un baiser, avec une jolie moue de colère, les cheveux dénoués, d'une beauté enfantine et noyée

d'attendrissement. Alors, peu à peu, dans cette étreinte si douce, Nana essuya ses larmes. Elle était touchée, elle rendait à Satin ses caresses. (*Nana*, p. 303.)

Voyons, as-tu fini de me tripoter? Je suis bonne fille, je veux bien un moment, puisque ça te rend si malade; mais en voilà assez, n'est-ce pas? Laisse-moi me lever. Tu me fatigues.... Non, non, non, je ne veux pas.... Ah! l'argent! mon pauvre chien, je l'ai quelque part! Vois-tu, je danse dessus, l'argent! Je crache dessus!.... Ah! si l'on me donnait ce que je désire.... Enfin, nous causons.... Je voudrais avoir le rôle de la femme honnête, dans leur machine. — Quelle femme honnête? murmura-t-il étonné. — Leur duchesse Hélène, donc!.... J'ai assez des cocottes. Toujours des cocottes, on dirait vraiment que j'ai des cocottes dans le ventre....

Quand je veux être distinguée, je suis d'un chic! Quand je te dis que je tiens la femme honnête.... Et, puis je veux jouer une femme honnête; j'en rêve, j'en suis malheureuse, il me faut le rôle, tu entends!

— Je ne peux pas! dit-il, plein d'angoisse. Tout ce que tu voudras, mais pas ça, mon amour, oh! je t'en prie. Alors, elle ne s'attarda pas à discuter. De ses petites mains, elle lui renversa la tête, puis, se penchant, colla sa bouche sur sa bouche, dans un long baiser. Un frisson le secoua, il tressaillait sous elle, éperdu, les yeux clos. Elle le mit debout. Va, dit-elle simplement. (*Nana*, p. 328.)

Puisque maintenant tu comprends ce qu'il faut à une femme. Tu donnes tout, n'est-ce pas? Alors je n'ai besoin de personne.... Tiens! il n'y en a plus que pour toi! Ça, et ça, et encore ça! Quand elle l'eut poussé dehors, après l'avoir chauffé d'une pluie de baisers sur les mains et sur la figure, elle souffla un moment. (P. 328.)

La Maîtresse qui ne compte plus ses amants.... et le reste

Muffat (l'amant banquier) fut forcé de tout connaître. Nana, toquée d'un baryton de café-concert et quittée par lui, rêva de suicide, dans une crise de sentimentalité noire; elle avala un verre d'eau où elle avait fait tremper une poignée d'allumettes, ce qui la rendit horriblement malade, sans la tuer. Le comte dut la soigner et subir l'histoire de sa passion, avec des larmes, des serments de ne plus s'attacher aux hommes. Dans son mépris de ces cochons, comme elle les nommait, elle ne pouvait pourtant rester le cœur libre, ayant toujours quelque amant de cœur sous ses jupes, roulant aux béguins inexplicables, aux goûts pervers des lassitudes de son corps... Muffat n'osait pousser une porte, tirer un rideau, ouvrir une armoire; les trucs ne fonctionnaient plus, des messieurs traînaient partout, on se cognait à chaque instant les uns dans les autres.... C'étaient

des abandons brusques derrière son dos, du plaisir pris dans tous les coins, vivement, en chemise ou en grande toilette, avec le premier venu. Elle le rejoignait toute rouge, heureuse de ce vol. Avec lui, ça l'assommait, une corvée abominable !

Dans l'angoisse de sa jalousie, le malheureux en arrivait à être tranquille, lorsqu'il laissait Nana et Satin ensemble. Il l'aurait poussée à ce vice, pour écarter les hommes. Mais, de ce côté encore, tout se gâtait. Nana trompait Satin comme elle trompait le comte, s'enrageant dans des toquades monstrueuses, ramassant des filles au coin des bornes. Quand elle rentrait en voiture, elle s'amourachait parfois d'un souillon, aperçu sur le pavé, les sens pris, l'imagination lâchée : et elle faisait monter le souillon, le payait et le renvoyait. Puis, sous un déguisement d'homme, c'étaient des parties dans des maisons infâmes, des spectacles de débauche, dont elle amusait son ennui. Et Satin, irritée d'être lâchée continuellement, bouleversait l'hôtel de scènes atroces ; elle avait fini par prendre un empire absolu sur Nana, qui la respectait. Muffat rêva même une alliance. Quand il n'osait pas, il déchaînait Satin. (*Nana*, p. 481.)

Un Boursier vidé

Un homme ruiné tombait de ses mains comme un fruit mûr, pour se pourrir à terre de lui-même. Nana

se mit sur Steiner, sans dégoût mais sans tendresse. Toutes ses entreprises ne pouvaient suffire aux plaisirs de Nana. Elle dévorait tout comme un grand feu, les vols de l'agio, les gains du travail. Cette fois, elle finit Steiner, elle le rendit au pavé, sucé jusqu'aux moelles, si vidé, qu'il resta même incapable d'inventer une coquinerie nouvelle.... Un soir, chez elle, il se mit à pleurer, il lui demanda un emprunt de cent francs, pour payer sa bonne. Et Nana, attendrie et égayée par cette fin du terrible bonhomme qui écumait la place de Paris depuis vingt années, les lui apporta, en disant : Tu sais, je te les donne, parce que c'est drôle.... Mais, écoute, mon petit, tu n'as plus l'âge pour que je t'entretienne. Faut chercher une autre occupation. (*Nana*. p. 484.)

Le Mariage! une machine

La Faloise dit un soir à Nana, après avoir reçu des calottes, très allumé : Tu ne sais pas, tu devrais m'épouser.... Hein? nous serions rigolos tous les deux! Le mari de Nana, hein? quel chic! Une apothéose un peu crâne! Mais Nana le moucha d'une belle façon. — Moi t'épouser!.... Eh ! non, je ne veux pas! Est-ce que je suis faite pour cette machine? Regarde-moi un peu, je ne serais plus Nana si je me collais un homme sur le dos.... Et, d'ailleurs, c'est trop sale.... Et elle crachait, elle avait un hoquet

de dégoût, comme si elle avait vu s'élargir sous elle la saleté de toute la terre. (P. 487.)

.... Ah ! si ta femme (la comtesse Muffat) claquait, comme tu viendrais vite, comme tu te jetterais par terre, comme tu m'offrirais ça, avec le grand jeu, les soupirs, les larmes, les serments ! Hein ? chéri, ce serait si bon ! Elle avait pris une voix douce, elle le blaguait d'un air de câlinerie féroce. Lui, très ému, se mit à rougir, en lui rendant ses baisers. Alors, elle cria : Nom de Dieu ! dire que j'ai deviné ! Il y a songé, il attend que sa femme crève.... Ah bien ! c'est le comble, il est encore plus coquin que les autres ! (P. 488.)

La Galanterie et la richesse ne font pas le bonheur

Cependant, dans son luxe, au milieu de cette cour, Nana s'ennuyait à crever. Elle avait des hommes pour toutes les minutes de la nuit, et de l'argent jusque dans les tiroirs de sa toilette, mêlé aux peignes et aux brosses ; mais ça ne la contentait plus, elle sentait comme un vide quelque part, un trou qui la faisait bâiller.... Elle était comme enfermée dans un métier de fille. Ne sortant qu'en voiture, elle perdait l'usage de ses jambes. Elle retournait à des goûts de gamine, baisait Bijou du matin au soir, tuait le temps à des plaisirs bêtes, dans son unique attente de l'homme, qu'elle subissait d'un air de lassi-

tude complaisante; et, au milieu de cet abandon d'elle-même, elle ne gardait guère que le souci de sa beauté, un soin continuel de se visiter, de se laver, de se parfumer partout, avec l'orgueil de pouvoir se mettre nue, à chaque instant et devant n'importe qui, sans avoir à en rougir. (*Nana*, p. 354.)

Très gaie par métier et par nature, elle devenait alors lugubre, résumant sa vie dans ce cri qui revenait sans cesse, entre deux bâillements : Oh ! que les hommes m'embêtent ! (P. 357.)

Satin.... satine le vice féminin

Dès lors, Nana eut une passion qui l'occupa. Satin fut son vice. Installée dans l'hôtel de l'avenue de Villiers, débarbouillée, nippée, pendant trois jours elle raconta Saint-Lazare, et les embêtements avec les sœurs, et ces salauds de la police qui l'avaient mise en carte.... Des après-midi de tendresse commencèrent entre les deux femmes, des mots caressants, des baisers coupés de rire. C'était le petit jeu, interrompu par l'arrivée des agents rue de Laval, qui reprenait sur un ton de plaisanterie. Puis, un beau soir, ça devint sérieux. Nana, si dégoûtée chez Laure, comprenait maintenant. Elle en fut bouleversée, enragée; d'autant plus que, justement, le matin du quatrième jour, Satin disparut.... Elle avait filé, avec sa robe neuve, prise d'un besoin d'air,

ayant la nostalgie de son trottoir.... Brusquement, le soir, Nana demanda sa voiture et se fit conduire chez Laure. L'idée lui était venue qu'elle trouverait Satin à la table d'hôte de la rue des Martyrs. Ce n'était pas pour la ravoir, c'était pour lui coller la main sur la figure. En effet, Satin dînait à une petite table, avec Mme Robert. En apercevant Nana, elle se mit à rire. Celle-ci, frappée au cœur, ne fit pas de scène, très douce et très souple au contraire. Elle paya du champagne, grisa cinq ou six tables, puis enleva Satin, comme Mme Robert était aux cabinets. Dans la voiture seulement, elle la mordit, elle la menaça, une autre fois, de la tuer. Alors, continuellement, le même tour recommença. A vingt reprises, tragique dans ses fureurs de femme trompée, Nana courut à la poursuite de cette gueuse, qui s'envolait par toquade, ennuyée du bien-être de l'hôtel. Elle parlait de souffleter Mme Robert; un jour même, elle rêva de duel; il y en avait une de trop.... Laure, sanglée et luisante, baisait tout son monde d'un air de maternité plus large. Satin, au milieu de ces histoires, gardait son calme, avec ses yeux bleus et son pur visage de vierge; mordue, battue, tiraillée entre les deux femmes, elle disait simplement que c'était drôle, qu'elles auraient bien mieux fait de s'entendre. Ça n'avançait à rien de la gifler; elle ne pouvait se couper en deux, malgré sa bonne volonté d'être gentille pour tout le monde. A la fin, ce fut Nana qui l'emporta, tellement elle combla Satin de tendresses et de cadeaux; et, pour se

venger, Mme Robert écrivit aux amants de sa rivale des lettres anonymes abominables. (P. 359.)

Une au comte Muffat était longue. Ses rapports avec Satin s'y trouvaient racontés en termes d'une crudité ignoble.... Comme Muffat voulait un démenti : Ça, mon loup, c'est une chose qui ne te regarde pas.... Qu'est-ce que ça peut te faire ? Elle ne niait point. Il eut des paroles révoltées. Alors, elle haussa les épaules. D'où sortait-il ? Ça se faisait partout, et elle nomma ses amies, elle jura que les dames du monde en étaient. Enfin, à l'entendre, il n'y avait rien de plus commun ni de plus naturel.... A quoi bon lui mentir sur une chose sans conséquence ? — Qu'est-ce que ça peut te faire, voyons ? Dès lors, Satin fut installée dans la maison, ouvertement, sur le même pied que ces messieurs. (P. 360.)

Un Mariage.... après l'enfant

Fortuné et Rosalie baissaient le menton, un peu émus, bien qu'ils se fussent poussés du coude en s'agenouillant, pour se faire rire.... Eh ! le petit est là, dit la Rousse. L'enfant pleurait tout haut, se débattait comme un diable. — Mets-le sur le ventre, fais-le teter, souffla Babet à Catherine (la sœur de la mariée). Celle-ci, avec son effronterie de gueuse de dix ans, leva la tête et se prit à rire. — Ça ne m'amuse pas, dit-elle, en secouant l'enfant ! Veux-tu te taire,

petit cochon! Ma sœur me l'a lâché sur les genoux. — Je crois bien, reprit méchamment Babet. Elle ne pouvait pas le donner à garder à monsieur le curé, peut-être!.... Sans le petit, continua-t-elle, monsieur le curé perdait son eau bénite.... — Coquines! bégaya la Teuze, vous venez encore dire vos saletés ici! Tu n'as pas honte, toi, la Rousse! Ta place serait là-bas, à genoux devant l'autel, comme la Rosalie.... L'enfant riait, Rosalie le baisa, elle rattacha son maillot, tout en menaçant du poing Catherine. — S'il était tombé, je t'aurais allongé une belle paire de soufflets. — Le voilà fier, maintenant, le grand Fortuné, murmura Babet à l'oreille des deux autres. Ce gueux-là, il a gagné les écus du père Bambousse dans le foin, derrière le moulin....

On aimerait mieux marier des bêtes que cette Rosalie et son gueux, avec leur mioche qui a pissé sur une chaise, disait la Teuze. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 411.)

Mais j'y songe! cria tout d'un coup la Teuze, monsieur le curé a promis au grand Fortuné et à la Rosalie d'aller bénir leur chambre, comme il est d'usage.... Vite, monsieur le curé! Le frère vous accompagnera. L'abbé Mouret était debout, mais frère Archangias, sans lâcher ses cartes, se fâchait. — Laissez donc! est-ce que ça a besoin d'être bénit, ce trou à cochons! Pour ce qu'ils vont y faire de propre, dans leur chambre! Encore un usage que vous devriez abolir. Un prêtre n'a pas à mettre son nez dans les draps

des nouveaux mariés.... Eh bien! oui, je reste. C'est trop bête!.... Mais il suivit l'abbé, ce prêtre qui l'avait trompé, tout souillé de son adultère divin, ayant trahi ses serments, rapportant sur lui des caresses défendues, dont la senteur lointaine suffisait à exaspérer sa continence de bouc qui ne s'était jamais satisfait. (P. 433.)

De rebus venereis ad usum confessariorum

On lui avait fait lire cet ouvrage de l'abbé Craisson, supérieur du grand séminaire de Valence. Il en était sorti épouvanté, sanglotant de cette lecture. Cette casuistique savante du vice, étalant l'abomination de l'homme, descendant jusqu'aux cas les plus monstrueux des passions hors nature, vidait brutalement sa virginité de *corps* et d'esprit. Il restait à jamais sali, comme une épousée, initiée d'une heure à l'autre aux violences de l'amour. Et il revenait fatalement à ce questionnaire de honte, chaque fois qu'il confessait. Si les obscurités du dogme, les devoirs du sacerdoce, la mort de tout libre arbitre, le laissaient serein, heureux de n'être que l'enfant de Dieu, il gardait malgré lui l'ébranlement charnel de ces saletés qu'il devait remuer, il avait conscience d'une tache ineffaçable, quelque part, au fond de son être, qui pouvait grandir un jour et le couvrir de boue. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 176.)

« Zola, en jugeant aussi sévèrement les Diaconales, guide secret du confesseur, ne se doute pas qu'il prononce contre son œuvre, entre les mains de tous les lecteurs, la critique la plus juste et la mieux justifiée. Il n'est aucun mot de réprobation, lancé contre cette encyclopédie du vice, qui ne puisse s'appliquer à cet abus savant des cas monstrueux des passions humaines, dont il étale complaisamment l'abomination dans tous ses livres. Il est aussi moral dans son verdict contre cet ouvrage : *De rebus venereis*, qu'il est immoral dans l'exploitation littéraire qu'il fait de ces *choses* vénériennes. Qu'on lise Bouvier, Carrière, Gousset, Craisson, etc., et Émile Zola ; et, à part quelques fantaisies théologiques, qu'on peut appeler les fioritures du vice charnel, on verra si le chef naturaliste ne mérite pas, par sa science mœchialogique, de figurer à côté de ces éducateurs du crime. »

Le Paradis dans le paradou

Serge s'était soulevé lentement. Il la (Albine) regardait, frappé d'étonnement, comme effrayé de la trouver là. Il lui demanda : Qui es-tu, d'où viens-tu, que fais-tu à mon côté ? Elle souriait toujours, ravie de le voir ainsi s'éveiller. Alors, il parut se souvenir, il reprit avec un geste de confiance heureuse : — Je sais, tu es mon amour, tu viens de ma chair, tu attends que je te prenne entre mes bras,

pour que nous ne fassions plus qu'un.... Je rêvais de toi. Tu étais dans ma poitrine, et je te donnais mon sang, mes muscles, mes os. Je ne souffrais pas. Tu me prenais la moitié de mon cœur, si doucement que c'était en moi une volupté de me partager ainsi.... Comment ai-je fait pour vivre sans toi? murmura-t-il. Mais je ne vivais pas, j'étais pareil à une bête ensommeillée.... Et te voilà à moi maintenant! et tu n'es autre que moi-même! Écoute, il ne faut jamais me quitter, car tu es mon souffle, tu emporteras ma vie. Nous resterons en nous. Tu seras dans ma chair, comme je serai dans la tienne.... Il lui prit les mains en répétant d'une voix frémissante d'admiration : Comme tu es belle! (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 238.)

— Et que je t'aime! dit Serge (l'abbé Mouret) en l'attirant à lui. Ils restèrent l'un à l'autre, dans leurs bras. Ils ne se baisaient point, ils s'étaient pris par la taille, mettant la joue contre la joue, unis, muets, charmés de n'être plus qu'un.... Je t'aime, je t'aime, répétait Serge à voix basse.... Et Serge la respirait, la mettait à sa poitrine. — Oh! dit-elle, tu ne me fais pas mal, tu peux me prendre tout entière. (P. 242.) ,... Elle laissa tomber les nattes lourdes de son chignon. Ce fut comme une étoffe d'or dépliée. Ses cheveux la vêtirent jusqu'aux reins. Des mèches qui lui coulèrent sur la poitrine achevèrent de l'habiller royalement. Serge, à ce flamboiement brusque, avait poussé un léger cri. Il baisait chaque mèche. il se

brûlait les lèvres à ce rayonnement de soleil couchant.... Non, je ne me souviens pas. Tes cheveux sont une pluie fine. Jamais je n'avais baisé tes cheveux.... Aujourd'hui, tes cheveux sont la douceur même de ta personne. Ce sont eux qui gardent ton parfum, qui me livrent ta beauté assouplie, tout entière entre mes doigts. Quand je les baise, quand j'enfonce ainsi mon visage, je bois ta vie. Il roulait les longues boucles dans ses mains, les pressant sur ses lèvres comme pour en faire sortir tout le sang d'Albine.

Veux-tu être mon mari? Je serai ta femme

Veux-tu être mon mari? Je serai ta femme.... Je suis ta femme, répondait-elle sérieusement à toutes les révoltes qu'il tentait.... Tu comprends maintenant, nous allons dormir.... Tu dois te coucher à côté de moi, tout contre moi.... Vois-tu, murmurait Albine, quand on est marié, on a chaud.... Tu ne me sens pas? Au milieu du grand silence, Serge ajouta cette seule parole : Moi, je t'aime bien. C'était l'amour avant le sexe, l'instinct d'aimer qui plante les petits hommes de dix ans sur le passage des bambines en robes blanches.... Voilà, c'est fini, dit Albine en se levant. Nous avons dormi. Lui, resta un peu surpris que cela fût fini si vite. Il allongea le bras, la tira par la jupe, comme pour la ramener contre lui.

Et elle tomba sur les genoux, riant, répétant : Quoi donc? Quoi donc? Il ne savait pas. Il la regardait, lui prenait les coudes. Un instant, il la saisit par les cheveux, ce qui la fit crier.... Voilà, c'est fini, dit-il en se levant à son tour. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 304.)

Je t'aime! disait Serge d'une voix légère qui soulevait les petits cheveux dorés des tempes d'Albine. Il voulait trouver une autre parole, il répétait : Je t'aime! je t'aime! — Je t'aime! Je t'aime! soupirait Albine plus délicieusement, de sa voix perlée de jeune fille. Puis, levant ses yeux bleus, où une aube de lumière grandissait, elle demanda : Comment m'aimes-tu? — Je t'aime plus que tout, répondit-il.... Je t'aime, continua-t-il. Je ne te connais pas, je ne sais qui tu es, je ne sais d'où tu viens; tu n'es ni ma mère, ni ma sœur; et je t'aime, à te donner tout mon cœur, à n'en rien garder pour le reste du monde.... Écoute, j'aime tes joues soyeuses comme un satin, j'aime ta bouche qui a une odeur de rose, j'aime tes yeux dans lesquels je me vois avec mon amour, j'aime jusqu'à tes cils, jusqu'à ces petites veines qui bleuissent la pâleur de tes tempes.... C'est pour te dire que je t'aime, que je t'aime, Albine. — Oui, je t'aime, reprit-elle. Tu as une *barbe* très fine qui ne me fait pas mal, lorsque j'appuie mon front sur ton cou. Tu es fort, tu es grand, tu es beau. Je t'aime, Serge. (P. 318.)

La première Faute... d'amour

Dans l'étourdissement de la chaleur, Albine chancela, se tourna vers Serge : — Prends-moi, dit-elle, d'une voix mourante. Dès qu'ils se touchèrent, ils s'abattirent, les lèvres sur les lèvres, sans un cri. Il leur semblait tomber toujours, comme si le roc se fût enfoncé sous eux, indéfiniment. Leurs mains errantes cherchaient sur leur visage, sur leur nuque, descendaient le long de leurs vêtements. Mais c'était une approche si pleine d'angoisse, qu'ils se relevèrent presque aussitôt, exaspérés, ne pouvant aller plus loin dans le contentement de leurs désirs. Et ils s'enfuirent, chacun par un sentier différent.... Pendant trois jours, ils se boudèrent. Ils étaient horriblement malheureux. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 334.)

Albine faisait des mines, se renversait, riait de la figure sotte que Serge avait à ses pieds. — Gros bêta, prends-moi la taille, dis-moi des choses aimables, puisque tu es censé mon amoureux.... Tu ne sais donc pas m'aimer? Mais dès qu'il la tenait, qu'il la soulevait brutalement, elle se débattait, elle s'échappait toute fâchée. — Non, laisse-moi, je ne veux pas!.... Il claquait des dents parfois, en la regardant à la voir si désirable.... Tous ses sens la buvaient. Et il se défendait désespérément contre cette lente possession de son être.

.... Non, ce n'est pas défendu, dit Albine.... Dis-toi que, dès que tu seras assis sur ce tapis d'herbe, tu seras parfaitement heureux. Alors seulement nous connaîtrons tout, nous serons les vrais maîtres.... Oh! tu viendras. C'est un arbre de vie, un arbre sous lequel nous serons plus forts, plus sains, plus parfaits. Tu verras, tout nous deviendra aisé. Tu pourras me prendre, ainsi que tu rêvais de le faire, si étroitement, que pas un bout de mon corps ne sera hors de toi. Alors, j'imagine quelque chose de céleste qui descendra en nous....

Elle alla, la première, se coucher au pied même de l'arbre. Elle lui tendit les mains avec un sourire, tandis que lui, debout, souriait aussi en lui donnant les siennes. Lorsqu'elle les tint, elle l'attira à elle, lentement. Il tomba à son côté, il la prit tout de suite contre sa poitrine. Cette étreinte les laissa pleins d'aise.... Maintenant, je te sens, il n'y a plus rien entre nous.... Tu ne souffres pas? — Non, non, répondit-elle, il fait bon.... Une émotion délicieuse sans secousse, douce comme une nappe de lait répandue, les envahissait. Puis, Serge promena les mains le long du corps d'Albine. Il répétait : Ton visage est à moi, tes yeux, ta bouche, tes joues.... tes bras sont à moi, depuis tes ongles jusqu'à tes épaules.... Tes pieds sont à moi, tes genoux sont à moi, toute ta personne est à moi. Et il lui baisait le visage, sur les yeux, sur la bouche, sur les joues. Il lui baisait les bras, à petits baisers rapides, remontant des doigts jusqu'aux épaules.... Il lui baisait les pieds, il lui baisait les

genoux. Il la baignait d'une pluie de baisers, tombant à larges gouttes, tièdes comme les gouttes d'une averse d'été, partout, lui battant le cou, les seins, les hanches, les flancs. C'était une prise de possession sans emportement, continue, conquérant les plus petites veines bleues sous la peau rose. — C'est pour me donner que je te prends, reprit-il. Je veux me donner à toi tout entier, à jamais ; car, je le sais bien à cette heure, tu es ma maîtresse, ma souveraine, celle que je dois adorer à genoux. (Suivent trois pages d'adorations brûlantes, d'incandescents soupirs, de folies amoureuses.)

Les parcelles de vie invisibles qui peuplent la matière, les atomes de la matière eux-mêmes, aimaient, s'accouplaient, donnaient au sol un branle voluptueux, faisaient du parc une grande fornication. Alors, Albine et Serge entendirent. Il ne dit rien, il la lia de ses bras, toujours plus étroitement. La fatalité de la génération les entourait. Ils cédèrent aux exigences du jardin.... Albine se livra, Serge la posséda.... Le parc applaudissait formidablement. (P. 370.)

Le premier Baiser

M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? balbutiait Albine sans ouvrir les yeux. — Lui (l'abbé) aurait voulu donner tout son être dans le mot qu'il sentait sur ses lèvres, sans pouvoir le prononcer. Alors il se pencha encore,

parut chercher à quelle place exquise de ce visage il poserait le mot suprême. Puis, il ne dit rien, il n'eut qu'un petit souffle. Il baisa les lèvres d'Albine. — Albine, je t'aime! — Je t'aime, Serge! Et ils s'arrêtèrent frémissants de ce premier baiser.... Jusqu'à la nuit, ils vécurent de ce mot aimer qui, sans cesse, revenait avec une douceur nouvelle.... Serge ne songea pas à mettre un second baiser sur les lèvres d'Albine. Ça suffisait à leur ignorance de garder l'odeur du premier. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 321.)

Le Mal d'amour

Allaient-ils mourir là, de ce mal inconnu?.... La chaleur avait un sommeil voluptueux. L'air dormait, sans un souffle, dans une moiteur d'alcôve. Un parfum d'amour oriental, le parfum des lèvres peintes de la Sulamite, s'exhalait des bois odorants. — Tu ne t'assois pas? dit Albine. — Non, j'ai plus de fièvre que toi, je te brûlerais.... Écoute, si je n'avais pas peur de te faire du mal, je te prendrais dans mes bras, si fort, si fort, que nous ne sentirions plus nos souffrances. Oh! t'avoir dans mes bras, t'avoir dans ma chair.... Je ne pense qu'à cela. La nuit, je m'éveille, serrant le vide, serrant ton rêve. Je voudrais ne te prendre d'abord que par le bout du petit doigt; puis, je t'aurais tout entière, lentement, jusqu'à ce qu'il ne reste rien de toi, jusqu'à ce que tu

sois devenue mienne, de tes pieds au dernier de tes cils. Je te garderais toujours. Ce doit être un bien délicieux, de posséder ainsi ce qu'on aime. Mon cœur fondrait dans ton cœur.... Mais, je ne sais pas, je me sens loin de toi.... Où es-tu donc tout entière, pour que j'aille t'y chercher?.... Dans une attitude écrasée d'admiration, il posa un baiser au bord de la jupe d'Albine. Alors, comme si elle avait reçu ce baiser sur la peau, elle se leva toute droite. Elle portait les mains à ses tempes, affolée, balbutiante. (P. 331.)

La Folie de l'amour

Grande enfant, as-tu donc peur que je ne te garde rancune du don que tu m'as fait ? Va, ce ne peut être une faute. Nous nous sommes aimés comme nous devions nous aimer.... Je voudrais baiser les empreintes que tes pas ont laissées, lorsque tu m'as amené ici, de même que je baise tes lèvres qui m'ont tenté, de même que je baise tes seins qui viennent d'achever la cure, commencée, tu te souviens? par tes petites mains fraîches.... Il voulait la reprendre, la calmer d'une caresse ; mais elle s'écarta.... Et, hâtant le pas de plus en plus, elle cueillait, le long des haies, des verdures dont elle cachait sa nudité.... Tu vas au bal ? demanda Serge. Mais elle lui jeta les feuillages qu'elle continuait de cueillir. Elle lui dit à voix basse, d'un air d'alarme : Ne vois-tu pas

que nous sommes nus?.... Lui aussi se souvint et il eut peur. La caresse de sa barbe sur ses mains jointes lui fit peur. Il ne se connaissait pas ce poil long, ce poil soyeux qui lui donnait une beauté de bête. Il tordit sa barbe, il prit ses cheveux à deux mains, cherchant la nudité de la tonsure ; mais ses cheveux avaient poussé puissamment, la tonsure était noyée sous un flot viril de grandes boucles rejetées du front jusqu'à la nuque. Toute sa chair, jadis rasée, avait un hérissement fauve. — Ah! tu avais raison, dit-il, en jetant un regard désespéré à Albine ; nous avons péché, nous méritons quelque châtiment terrible....

Frère Archangias resta debout au seuil de la brèche, il regardait le couple, Albine réfugiée au cou de Serge, avec un dégoût d'homme rencontrant une ordure au bord d'un fossé. — Je m'en doutais, mâcha-t-il entre ses dents.... Je vous vois, je sais que vous êtes nus. C'est une abomination. Êtes-vous une bête, pour courir les bois avec cette femelle? Elle vous a mené loin, dites! elle vous a traîné dans la pourriture, et vous voilà tout couvert de poils comme un bouc. Arrachez donc une branche pour la lui casser sur les reins! Albine, d'une voix ardente, disait tout bas : M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? — Toujours, disait le frère, la tentation vous mordra de sa dent de flamme, et désormais vous n'aurez plus votre ignorance pour la combattre.... Elle a des épaules dont la vue seule donne des vomissements.... elle est le commencement de l'enfer....

M'aimes-tu? m'aimes-tu ? répétait Albine.

Serge, invinciblement, marchait vers la brèche. Quand frère Archangias, d'un geste brutal, l'eut tiré hors du Paradou, Albine, glissée à terre, les mains follement tendues vers son amour qui s'en allait, se releva, la gorge brisée de sanglots. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 386.)

Un Curé et son compagnon

Eh ! curé, attendez-moi. Je vous fais donc peur? — .... La petite croit que c'est moi qui vous empèche de revenir. Je lui ai répondu : le curé est une bête. Et ça, je le pense.... Frère Archangias ayant poussé un grognement plus menaçant, il reprit : Eh ! curé, vous promenez donc votre cochon avec vous? — Attends, brigand ! hurla le frère, les poings fermés. Jeanbernat, le bâton levé, feignit de le reconnaître. Bas les pattes ! cria-t-il. Ah ! c'est toi, calotin ! J'aurais dû te flairer à l'odeur de ton cuir.... Nous avons un compte à régler ensemble. J'ai juré d'aller te couper les oreilles au milieu de ta classe. Ça amusera les gamins que tu empoisonnes. — Je t'enverrai les gendarmes, balbutia le frère, assassin ! Tu as craché sur l'église, je t'ai vu !.... A Saint-Eutrope, tu as fait avorter une fille en la forçant à mâcher une hostie consacrée que tu avais volée. Au Béage, tu es allé déterrer des enfants que tu as emportés sur ton dos

pour tes abominations. Tout le monde sait cela, misérable! Tu es le scandale du pays. Celui qui t'étranglerait gagnerait du coup le paradis. Le vieux écoutait, ricanant, faisant le moulinet avec son bâton. Entre deux injures de l'autre, il répétait à demi-voix : Va, va, soulage-toi, serpent! Tout à l'heure, je te casserai les reins. L'abbé Mouret voulut intervenir. Mais frère Archangias le repoussa en disant : Vous êtes avec lui, vous! Est-ce qu'il ne vous a pas fait marcher sur la croix? dites le contraire. Et se tournant vers Jeanbernat : Ah! Satan, tu as dû bien rire, quand tu as tenu un prêtre!.... Tu lui soufflais dans la bouche la rage d'un chien, tu le mettais en rut.... Et c'est ainsi que tu l'avais changé en bête, Satan!

— Il est stupide, dit Jeanbernat, en reposant son bâton sur l'épaule. Il m'ennuie. Le frère, enhardi, vint lui allonger ses deux poings sous le nez. — Et ta gueuse! cria-t-il. C'est toi qui l'as fourrée toute nue dans le lit du prêtre!

Mais il poussa un hurlement en faisant un bond en arrière. Le bâton du vieux, lancé à toute volée, venait de se casser sur son échine. (Ici une lutte homérique à coups de cailloux entre le vieux et le frère.) — Oui, tu l'as fourrée dans son lit! Et tu avais mis un christ sous le matelas, pour que l'ordure tombât sur lui!.... Tu attends quelque monstre de cet accouplement-là. Tu fais chaque matin les treize signes de l'enfer sur le ventre de ta gueuse, pour qu'elle accouche de l'Antéchrist. Tu veux l'Antéchrist, ban-

dit!.... Tiens, que ce caillou t'éborgne! — Et que celui-ci te ferme le bec, calotin! répondit Jeanbernat.... Je vais t'apprendre ton catéchisme. Ceci est pour le Père, et ceci pour le Fils, et ceci pour le Saint-Esprit.... Ah! tu es encore debout. Attends, attends! Ainsi soit-il! Il lui jeta une volée de petites pierres en façon de mitraille.... Je t'extermine! C'est Dieu qui le veut. — Dieu est dans mon bras, bégaya frère Archangias. — Te tairas-tu, dit le vieux, en l'empoignant à la nuque. — J'ai envie, dit-il en le tenant renversé sous lui, de te casser un bras pour casser ton bon Dieu. Tu vois bien qu'il n'est pas le plus fort, ton bon Dieu. C'est moi qui l'extermine. Maintenant, je vais te couper les oreilles. Tu m'as trop ennuyé. L'abbé intervint. — Vous avez tort, curé, dit le vieux. Ce gaillard a besoin d'une saignée. J'attendrai.... Il n'y a que des imbéciles comme ce calotin-là pour voir le mal.... Où as-tu vu le mal, coquin? C'est toi qui as inventé le mal, brute! (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 440.)

Un Frère qui prêche la morale à son curé

Le frère Archangias, de sa voix dure, dit à l'abbé Mouret : Irez-vous? Et l'abbé ne répondant pas, il continua : Prenez garde, vous retournez au péché.... Il a suffi que cet homme passât pour que toute votre chair eût un tressaillement. Je vous ai vu sous la

lune, pâle comme une fille. Prenez garde, entendez-vous! Cette fois Dieu ne pardonnerait pas. Vous tomberiez dans la pourriture dernière. Ah! misérable boue, c'est la saleté qui vous emporte! Le prêtre leva enfin la face. Il pleurait à grosses larmes, silencieusement. Il dit avec une douceur navrée : Pourquoi me parlez-vous ainsi? Ne doutez pas de moi, laissez-moi la force de me vaincre.... Le frère Archangias, devant cette douleur sublime, malgré sa rudesse, se sentit troublé. Il s'assit sur la caisse renversée d'une vieille charrette, où il attendit avec une patience de dogue. (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 443.)

.... Monsieur le curé, riez un peu. Il vaut mieux se traîner sur le dos, que de souhaiter pour matelas la peau d'une coquine. Vous m'entendez, hein? On est une bête pour un moment, on se frotte, on laisse sa vermine. Ça repose. Moi, lorsque je me frotte, je m'imagine être le chien de Dieu, et c'est ça qui me fait dire que tout le paradis se met aux fenêtres, riant de me voir. Vous pouvez rire aussi, monsieur le curé. C'est pour les saints et pour vous. Tenez, voici une culbute pour saint Joseph, en voici une autre pour saint Jean, une autre pour saint Michel, une pour saint Marc, une pour saint Mathieu.... et il continua, défilant tout un chapelet de saints, culbutant autour de la pièce. (P. 528.)

(Zola, inventeur d'un chapelet de saints, dont chaque nom est représenté et sanctifié par une culbute

sur l'échine, les pieds en l'air — ce serait du dernier comique, ou plutôt de la farce burlesque — si vraiment ce n'était aussi naïf! Mais, le comble, c'est que le chapelet se termine par une dévotion.... aussi imprévue que.... peu sainte.) — Frère Archangias s'était mis à quatre pattes. Il marchait droit à la Teuze, faisant le loup. Lorsqu'il l'eut atteinte, il enfonça la tête sous ses jupons, il lui mordit le genou droit. — Voulez-vous bien me lâcher! criait-elle. Est-ce que vous rêvez des saletés, maintenant. — Moi!.... Eh! regarde, j'étrangle rien que d'avoir goûté à ton genou. Il est trop salé, ton genou.... Je mords les femmes, puis je les crache, tu vois. Il la tutoyait, il crachait sur ses jupons. (P. 529.)

....Frère Archangias, réveillé, debout sur la brèche, jurait abominablement. — Que le diable leur casse les cuisses! qu'il les cloue au derrière l'un de l'autre comme des chiens! qu'il les traîne par les pieds, le nez dans leur ordure.... Adieu, la gueuse! Retourne forniquer avec tes loups.... Ah! tu n'as pas assez d'un saint. Il te faut des reins autrement solides. Il te faut des chênes. (P. 558.)

.... Dieu vous dit par ma bouche, monsieur le curé, que l'enfer n'a pas de tourments assez effroyables pour les prêtres enfoncés dans la chair. S'il daigne vous pardonner, il sera trop bon, il gâtera sa justice. (P. 558.)

— Voyez-vous, quand un prêtre fait ce que vous avez fait, il scandalise tous les autres prêtres.... Moi-même, je ne me sentais pas chaste, à marcher à côté

de vous. Vous empoisonniez le sexe.... Allez, vous n'avez pas besoin de vous confesser, je connais ce coup de bâton-là. Le ciel vous a cassé les reins comme aux autres. Tant mieux! tant mieux! Est-ce fini, cette fois? (P. 559.)



CONCLUSION

Un médecin peut pathologiquement expliquer un cas littéraire, mais non l'excuser

Dans un volume *flambant* neuf, puisqu'il sort à peine des presses, un docteur, vient de livrer à la curiosité publique la dissection psycho-physiologique d'Émile Zola. En parcourant ces pages, gonflées de mots doctoraux, je ne sais ce qui doit retenir et fixer le plus l'attention de l'observateur, ou la naïveté scientifique de ce descendant des clients de Molière, ou la vanité complaisante de cet affamé de publicité, qui se livre à toutes les intempérances de l'interview. Lequel des deux fait le jeu de l'autre et lui passe la main? Je ne veux pas psychologier sur ce cas, mais je crois, sans pousser plus loin mes investigations, que le docteur plaide les circonstances atténuantes.... pour son malade. Il semble dire, en plaçant bien en vue, sous son scalpel indulgent, ce cadavre récalcitrant qu'on nomme Émile Zola : « Mon sujet est, peut-être un *détrousseur* littéraire qui fait sa moisson avec les gerbes des autres, un *inventeur* qui démarque les recherches expérimentales de Claude Bernard, pour les passer en fraude,

dans ses romans, sous le titre de : *roman expérimental*, un *documentaire* qui compile, compile tous les guides et tous les manuels spéciaux, un *naturaliste* (et c'est peut-être là son seul titre) qui, au lieu d'empailler des perruches, des phoques ou des chats, ramasse, dans les ordures, les déjections les plus immorales et les plus.... grossières.... mais ce n'est pas sa faute, c'est celle d'une névrose supérieure. »

Une névrose supérieure ! qu'est-ce ? On dit en médecine, je le sais, une belle fracture, un cancer superbe, une tumeur admirable, une ataxie remarquable.... Est-ce, dans le même sens, que le docteur Toulouse dit une névrose supérieure ? Si oui, ce n'est guère flatteur pour son sujet. Ce cas névropathique serait-il du génie ? Non. Tout ce qui est supérieur, dans la vraie acception du mot, tout ce qui est suprématie.... est beau, vrai, bon et honnête. Où, il y a immoralité, il n'y a pas de génie, il n'y a que de la dégénérescence, de l'infériorité. Le génie ne s'encanaille et n'encanaille jamais ; comme noblesse, il oblige. C'est un dominateur qui voit de haut et bien ; par conséquent, il ne peut tomber ni traîner dans la fange humaine.

On trouvera, chez les écrivains de génie, des faiblesses, des erreurs ou des doutes qui procèdent bien plus de leur temps que d'eux-mêmes ; ce sont des accidents ou des incidents de contemporanéité, dont ils ne peuvent entièrement se dégager. Hommes, ils tiennent leurs défauts de l'humanité, mais le génie qu'ils tiennent d'eux-mêmes, qui est

leur moi, par la hauteur où il les élève, les empêche de tomber. Étudiez l'histoire littéraire, pas un seul écrivain génial n'est immoral. Il connaît l'arbre de science ; il sait le bien et le mal, mais il cultive le bien avec suprématie, et combat le mal avec héroïsme.

Donc, l'immoralité est un mal, une dégénérescence, qui condamne l'auteur, qui en a souillé ses livres, à une infériorité certaine, irréfutable. Heureux encore! si le talent qu'on est forcé de lui reconnaître ne devient pas, sous sa plume infâme, un danger d'autant plus grand, qu'il présente, avec plus d'art ou de succès, les entraînements passionnels de la bête humaine. La névrose *supérieure* d'Émile Zola ne peut être considérée comme une *nervosité* géniale, et, si elle est *talentueuse*, ce ne sont pas les expérimentations, *in anima vili*, du docteur Toulouse, qui parviendront à l'excuser. La morale, cette règle inflexible et nécessaire de la direction des mœurs publiques, ne peut descendre à accepter des circonstances atténuantes, ce serait abdiquer et renoncer à sa mission. Qu'on ne dise pas que le succès excuse; en littérature, c'est plus souvent une condamnation qu'une approbation ou un acquittement. Voyez, l'argument le plus cruel qu'on puisse faire valoir, en faveur de cette thèse, c'est que le public, friand des polissonneries faisandées et curieux des crudités graveleuses et ordurières, s'est rué, pour ainsi dire, sur ses livres les plus raides; il a fait un succès colossal à l'*Assommoir*, à

Nana, à la *Terre*, à la *Bête humaine*, à *Germinal*, à la *Faute de l'abbé Mouret*, etc. Y a-t-il, dans ces livres, plus de talent que dans les autres moins lus? Non, mais il y a plus de gravelures, et de gravelures, pimentées d'une ordure spécialement grossière et canaille.

Vraiment, c'est bien une maladie dont est affligé Émile Zola, mais une maladie pornographique, qui présente un microbe littéraire d'un danger, d'autant plus exceptionnel, qu'il échappe à toutes les méthodes préservatrices des Pasteur. Le devoir du docteur psychologue, au lieu de l'excuser et de l'atténuer, était de nous en décrire le caractère, l'influence sur le système.... intellectuel et de prescrire, si possible, une médication rationnelle.

Ce qu'il n'a pas fait, je le fais; avec regret, pourtant, je l'avoue. Car j'eusse préféré parler de son style, sinon toujours correct, mais, au moins, souple, imagé et saisissant, de ses descriptions vives et colorées, qui, parfois, ont la vigueur et le fini d'une peinture de maître, et de ses dialogues vifs et pittoresques qui mettent énergiquement en scène des types qui resteront. Certes, il y a. dans son œuvre, du Balzac, du Restif de la Bretonne, du Montépin, du Paul de Kock, etc., mais surtout et malgré tout, il y a beaucoup de lui. Il a son individualité littéraire, ce qui est le lot de peu d'écrivains. Son bagage, trop volumineux, gagnerait à être réduit d'un tiers: il ne faut pas encombrer le chemin qui mène.... à la postérité, si l'on veut arriver. Ceci dit et avec

plaisir, car je critique avec peine les défauts et les vices d'un écrivain, et je signale avec enthousiasme ses qualités, j'emprunte à Émile Zola, dans la *Faute de l'abbé Mouret*, la conclusion de cet opuscule. J'eusse pu facilement le grossir ; la matière.... naturaliste, dont je parle, abonde et surabonde malheureusement, dans ses livres, mais à quoi bon la prodiguer? on la pratique déjà trop.

« Pendant que le cercueil d'Albine (morte d'amour, enceinte des œuvres de l'abbé Mouret) descendait, soutenu par les cordes, dont les nœuds lui arrachaient des craquements, un tapage effroyable monta de la basse-cour, derrière le mur. La chèvre bêlait. Les canards, les oies, les dindes, claquaient du bec, battaient des ailes. Les poules chantaient l'œuf, toutes ensemble. Le coq fauve Alexandre jetait son cri de clairon. On entendait jusqu'aux bonds des lapins, ébranlant les planches de leur cabine. Et, par-dessus toute cette vie bruyante du petit peuple des bêtes, un grand rire sonnait. Il y eut un froissement de jupes. Désirée, décoiffée, les bras nus jusqu'aux coudes, la face rouge de triomphe, parut, les mains appuyées au chaperon du mur. Elle devait être montée sur le tas de fumier. — Serge ! Serge ! appela-t-elle. A ce moment, le cercueil d'Albine était au fond du trou. On venait de retirer les cordes. Un des paysans jetait une première pelletée de terre.

— Serge ! Serge ! cria-t-elle plus fort, en tapant des mains, la vache a fait un veau. » (*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 594.)

La vache a fait un veau.... Restons-en là. Pour qui sait lire, je ne pouvais pas donner, à ces extraits, une conclusion plus opportune et plus naturelle, non, naturaliste.

La Critique étranglée

Au moment d'envoyer cette dernière épreuve, un éditeur, bien plus, dans l'intérêt de son auteur, gêné par cette critique, que dans le sien, nous fait défense *absolue*, sous menace de tous moyens légaux, de reproduire tout ou partie du texte de son édité. Ce lanceur d'ouvrages à succès, en voulant bâillonner les droits de la critique, comprend-il bien les devoirs du critique et même ses intérêts personnels ?

Un critique peut-il soutenir une thèse sans citer les passages de l'œuvre qui font l'objet de son étude et sont la moelle de ses arguments ? Si oui, voilà la situation étrange qui lui sera imposée par l'auteur et par l'éditeur : « Si tu cites des extraits, tu es un contrefacteur, un détrousseur ; si tu n'en cites pas, tu es un calomniateur ou un diffamateur. Et, dans les deux cas, nous te poursuivrons, armés de tous les moyens légaux, et te ferons condamner. Ou bien. nous t'autorisons à nous trouver du talent. de l'invention. du style, etc., ou au pis aller, à te taire. Et alors, nous ferons impunément imprimer et vendre toute œuvre de nature à nuire à l'honneur des let-

tres, à la pureté des mœurs, à la sécurité sociale, au goût public.

Mais, en brisant la plume du critique, l'éditeur ne comprend pas mieux les droits de la critique que ses intérêts personnels. Car, quel est son but, en publiant un ouvrage, sinon de le vendre au tirage le plus élevé? Or, rien n'allume et ne chauffe la vente comme une critique documentaire sérieusement traitée. Oui, la meilleure réclame, vous l'ignorez moins que tout autre, vous qui en vivez, c'est la contradiction littéraire, c'est la discussion publique, c'est l'échange loyal et impartial d'appréciations, appuyées et documentées de texte, pour ou contre l'auteur, dont le critique dissèque littérairement les œuvres. Comment dire d'un écrivain qu'il écrit mal, si on ne cite pas des exemples ; qu'il est immoral, si l'on n'en fournit pas la preuve, par des textes empruntés à ses livres ; qu'il est l'innovateur d'un genre nouveau, le chef d'une école, si des arguments tirés de ses œuvres ne viennent confirmer vos assertions? On ne peut soutenir qu'un œuf est gros, moyen, petit, frais ou pourri, si on ne montre pas cet œuf. Que M. Fasquel tienne à l'œuf Zola et veuille le gober seul, c'est une prétention *éditeuse*, qu'on peut considérer comme *douteuse*, car la critique a des droits aussi incontestés et plus utiles que ceux qu'achète un spectateur en payant sa place au théâtre.

Pas d'extraits, pas de critique! Morte et enterrée, la critique! Du jour où les éditeurs et les auteurs

feront condamner les auteurs critiques au silence et se paieront les bénéfices d'une réclame complaisante, c'en sera fini de toute liberté littéraire ; ce sera le règne absolu de l'inquisition intellectuelle. La réclame indépendante, d'après eux, doit se taire ou payer aux douaniers de l'intelligenee le droit de parler.

Critiques, mes confrères, brisez vos plumes, désormais inutiles ou condamnables, ou laissez à ces messieurs le plaisir de vous les tailler.

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

En vente, 35 bis, rue des Saints-Pères, Paris

Histoire littéraire du XIXe siècle, études biographiques, bibliographiques et critiques des auteurs et des livres imprimés ou réimprimés depuis 1800 jusqu'à nos jours. Manuel critique et raisonné des livres rares, curieux et singuliers, des éditions romantiques, des éditions originales, des ouvrages illustrés tirés à petit nombre ou sur papier de choix, de réimpressions d'auteurs anciens et modernes recherchés, etc., avec indication du prix de l'éditeur et des prix d'après les ventes publiques et les catalogues des librairies.

Sept volumes in-8 de 320 pages chacun, sur papier fort teinté, comprenant les lettres de *A : About* à *H : Hugo*. Au lieu de 70 fr., **35** fr. ; et le 1er fascicule, 80 p. du tome VIII, **2** fr. **50**.

Les Bouquinistes et les quais de Paris tels qu'ils sont, réfutation du pamphlet d'O. Uzanne. In-18 jésus, caractères Elzevir. 500 exemplaires, papier vélin, numérotés, **1** fr. **50** 10 exemplaires, papier japon, couverture crocodile, numérotes, **10** fr.

Quelques titres de chapitres indiqueront l'esprit du livre et les matières traitées : Ce que pensent les autres d'O. Uzanne. Ce qu'il pense de lui-même. Ce que je pense de lui. Heine, juge d'Uzanne. Monomanie d'Uzanne. Sa barbe ne prouve pas son talent. La guerre des puces bibliographiques et des p... littéraires. Comment il entend et explique les origines de la bouquinerie. Physiologie des quais et des bouquinistes de Paris. Les âmes des livres. Comment on devient bouquiniste. Ce que deviennent et ce que deviendront les bouquinistes. Les bouquinistes disparus. Un sous-bouquiniste. Les bouquinistes du jour : quais d'Orsay, Voltaire, Malaquais, Conti, des Grands-Augustins, Saint-Michel. Les bouquinistes de la rive droite. Les bouquineurs et les bouquineuses. Le legs Marmier. Deux meneurs des quais. Réunion des bouquinistes, le 3 juillet 1891. Deux circulaires bouquinières. Pas de caisse, pas de pain, mais du vin et des chansons !....

Notes curieuses sur Jeanne d'Arc, sa vie, par Heince et Bignon en 1667 : le problème de sa mort, par Polluche d'Orléans, en 1744 ; ce qu'a coûté Jeanne la Pucelle à la France et à l'Angleterre ; sa coiffure de ville, etc. In-18, papier fort, titre rouge et noir, portrait et grav., **2** fr. **50**. Tiré à 100 exemplaires.

Émile Zola, l'homme et l'œuvre, suivi de la bibliographie de ses ouvrages et de la liste des écrivains qui ont écrit pour et contre lui. In-18 jésus de 322 p. Papier vélin fort, **3** fr **50**. 10 exemplaires papier vergé blanc, **15** fr. 10 exemplaires papier japon, **20** fr.

La critique est un droit et un devoir. — Émile Zola, *l'homme :* son intérieur à Paris et à Médan ; sa naissance ; ses études ; ses échecs universitaires ; ses emplois aux docks et chez Hachette, ses débuts littéraires. — *L'œuvre :* le naturalisme, qu'est-ce ? le naturalisme philosophique, scientifique, moral ; l'idéal de Zola ; Zola romancier ; l'art dans le roman ; la genèse littéraire de Zola : Zola polémiste, plagiaire, auteur dramatique ; qui mourra le premier de Zola ou de ses œuvres ; que restera-t-il de Zola à Zola ; que deviendra le naturalisme ? — Zola à l'Académie, ou le candidat perpétuel, vers inédits de M. Clovis Pierre, ancien greffier de la Morgue. — Bibliographie des ouvrages de Zola ; romans et nouvelles, la famille Rougon-Macquart ; œuvres critiques ; théâtres : préfaces ; articles de journaux. — Liste des écrivains qui ont écrit pour ou contre lui ; livres, brochures, revues et journaux. — *Un naturaliste en cour d'assises, procès complet avec plaidoiries et verdict.*

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

